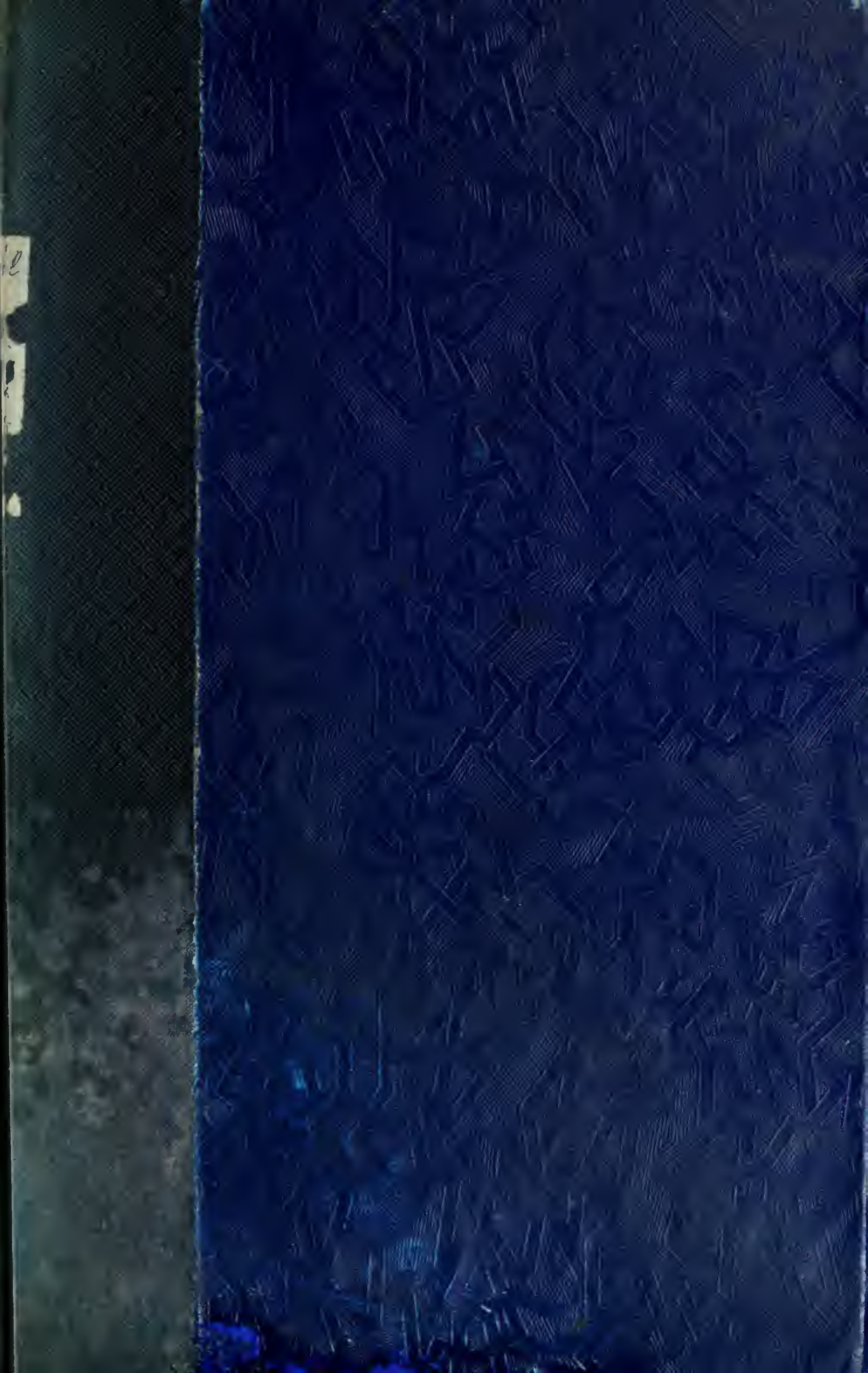


HALINA OGINSKA.

I.

Paris. — Imprimerie de Béthune et Plon.

HALINA OGINSKA,

OU

LES SUÉDOIS EN POLOGNE,

PAR MADAME LA COMTESSE

DE CHOISEUL-GOUFFIER,

NÉE COMTESSE DE TISENHAUZ,

auteur de Vladislas Jagellon, le Nain politique, etc., etc.

TOME PREMIER.



PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

MDCCCXXXIX.

PRÉCIS HISTORIQUE.

PRÉCIS HISTORIQUE.

La mort du roi Jean Sobieski, cette brave épée de la chrétienté, défenseur de Vienne et vainqueur des Turcs, avait replongé la Pologne dans les troubles de l'anarchie. Pourquoi la reconnaissance que devaient éprouver naturellement les Polonais pour la mémoire de ce héros ne leur inspira-t-elle pas le désir de conserver le trône à une race illustrée par les ex-

ploits de son vaillant chef? — Le prince Jacques Sobieski, fils aîné de Jean III, méritait d'ailleurs les suffrages de ses concitoyens; il avait fait ses preuves de valeur sous Vienne et en Hongrie, à côté de son illustre père, et la pointe de son sabre s'était croisée plus d'une fois avec le cimeterre turc. Un parti puissant, soutenu par la veuve du roi Jean et par le jeune et vertueux palatin de Posen, Stanislas Leszczynski, qui lui-même plus tard obtint la couronne, voulait placer sur le trône le prince Jacques. — Douée des graces séduisantes et de l'esprit qui distinguent ses compatriotes, Marie-Casimire de la Grange d'Arquien, épouse du roi Jean, abusa peut-être de l'empire que lui donnaient ces avantages sur le cœur de son époux, en prenant une part trop active dans les différents partis qui agitaient constamment la Pologne. Jalouse de conserver et d'étendre l'influence

qu'elle avait exercée sous le règne précédent, Marie, guidée par l'ambition plus que par la tendresse maternelle, employa toutes les ressources de l'intrigue pour assurer la couronne à son fils. Malheureusement l'indifférence que la reine avait toujours manifestée pour ce fils inspira au prince Jacques un grand éloignement pour les Français. Ce sentiment n'avait point échappé au coup-d'œil pénétrant et à la sagacité de l'abbé, depuis cardinal de Polignac, l'un des plus habiles politiques du siècle de Louis XIV et ambassadeur de ce prince auprès de la république de Pologne. Lorsque Marie, dans l'intérêt de son fils, réclama l'appui de la France, Polignac lui répondit : « Madame, je » m'empresserais de vous servir si je pouvais » ignorer que votre fils n'a point hérité de l'af- » fection que sa mère conserve à sa nation et à » la mienne. » Tout en refusant à Marie l'assis-

tance qu'elle lui demandait, Polignac fut assez heureux ou assez adroit pour lui persuader d'offrir à la France les trésors que son époux lui avait laissés en mourant. Polignac s'en servit à grossir le parti du prince de Conti, que Louis XIV voulait placer sur le trône de Pologne, dans la vue d'étendre sa propre influence sur le continent, d'opposer une barrière naturelle à l'ambition de l'Autriche et de resserrer l'Allemagne toute entière dans les limites convenables à la politique de ce grand souverain. La république se trouvant accablée de charges extraordinaires dans son expédition contre les Tartares, l'abbé de Polignac s'empressa de lui faire, au nom de son maître, des offres considérables. La plupart des palatins et des grands du royaume penchaient à les accepter, séduits par les discours insinuants de l'ambassadeur et le portrait flatteur du prince de Conti, qu'il leur

représentait sans cesse comme un prince incomparable et seul digne, par sa naissance et un mérite éclatant, de réunir sur sa personne les vœux des Polonais. Mais Stanislas Lesczynski, généralement estimé, considéré de ses concitoyens et qui jouissait dans les assemblées délibératives de la nation de toute l'influence due à ses rares talents, à son éloquence persuasive et surtout à la pureté de ses principes et de sa conduite politique et privée, Stanislas Lesczynski fit sentir que l'on ne devait point se permettre, dans les circonstances actuelles et dans le temps de l'élection, de contracter d'obligations pécuniaires dont on ne pourrait s'acquitter peut-être sans porter atteinte à la liberté des suffrages. Les grands de l'état ayant déféré à l'opinion de ce sage citoyen, on se borna à remercier l'ambassadeur français de sa bonne volonté. — Polignac,

n'ayant point réussi à corrompre à la fois les membres principaux de la république, agit avec tant d'intelligence et d'activité pour les gagner en secret que le prince de Conti eût sans doute triomphé de tous ses concurrents s'il n'eût rencontré un rival dangereux et puissant dans la personne de Frédéric-Auguste, électeur de Saxe.— Peut-être est-il à regretter pour le bonheur de la Pologne qu'elle n'ait point uni sa fortune à celle de la France, en plaçant la couronne sur la tête du prince de Conti et en établissant l'hérédité du trône dans son auguste famille. Il est vrai que la mort de ce prince, qui ne laissa point de postérité, l'eût de nouveau replongée dans cette anarchie cruelle qui devait enfin consommer sa ruine totale.— Tandis que toutes les autres nations européennes cherchaient à fonder ou à consolider leur puissance par une sage organisation intérieure, la Pologne

continuait à se rendre victime volontaire d'une forme de gouvernement vicieuse et renfermant toutes les disparates imaginables. La féodalité et l'oppression, l'aristocratie et l'égalité, la liberté sans frein et l'esclavage sans bornes, tels étaient les principaux éléments de la république de Pologne. Sans armées régulières, avec des frontières ouvertes de toute part; soumise à tous les inconvénients, à tous les dangers du *liberum veto*; déchirée par autant de factions qu'il existait de rivalités, combien ne devait-il pas exister d'émulations sous un gouvernement électif où chaque membre de la république pouvait prétendre à la couronne, aux premières charges de l'état, et où les grands du royaume, comme autant de rois, se rendaient justice eux-mêmes vidant leurs débats à la tête de leurs partis, le sabre à la main! De désordres en désordres la Pologne devait nécessairement

succomber. Elle ouvrit les yeux; elle sentit que cet état de choses ne pouvait durer, et que s'il était parvenu à se conserver durant un si long espace de temps, il ne fallait l'attribuer qu'à l'excellence du caractère national. Elle songea, mais trop tard, à sortir de cette situation déplorable, à appliquer à ses maux le seul remède véritable, celui d'une constitution éclairée, propre à garantir son bonheur et sa tranquillité; mais les puissances voisines avaient trop d'intérêt à profiter de ses fautes pour consentir à cette crise salutaire. Elles en provoquèrent une autre dont le résultat, funeste à jamais pour la Pologne, est trop connu, trop célèbre dans les fastes de l'histoire comme grand acte d'iniquité et attentat politique (réparé ensuite, grâces à la magnanimité du plus juste et du plus généreux des princes), pour qu'il soit nécessaire d'en retracer ici le souvenir tout vi-

vant encore dans le cœur des vrais Polonais.

Jacques Sobieski, s'étant volontairement désisté de ses droits ou de ses prétentions à la couronne, son parti se réunit à celui de l'électeur, et l'on eut alors le spectacle singulier et unique peut-être d'une double élection faite le même jour, celle de l'électeur de Saxe et celle du prince de Conti. Ces princes en furent aussitôt prévenus par leurs ministres; mais Auguste, ayant sur son rival l'avantage de la proximité des lieux, se hâta d'arriver en Pologne à la tête d'une armée saxonne, et se faisait couronner à Cracovie tandis que le prince de Conti débarquait avec ses troupes à Olida près de Dantzick. Un combat, dont le succès ne fut pas long-temps douteux pour le parti saxon, termina cette lutte. Obligé de remettre à la voile, le prince de Conti retourna en France avec Polignac, qui, exilé à son retour, se consola en composant le poème

de l'Anti-Lucrèce. — Auguste comptait jouir en paix de la possession de son trône ; mais pour s'y maintenir il lui fallait ramener par de fortes concessions le parti du prince de Conti, à la tête duquel se trouvaient le primat et une portion considérable de la noblesse. Les conditions imposées par la république à l'électeur de Saxe portaient que ce prince donnerait des preuves non équivoques de son attachement à la religion catholique en les soumettant à l'examen du primat et du nonce apostolique. — Qu'il s'efforcerait de rappeler ses sujets saxons à la religion de leurs pères. — Qu'il ne rechercherait jamais sur la Pologne, directement ou indirectement, les sommes immenses qu'il avait prodiguées de la couronne. — Qu'immédiatement après avoir reconquis les domaines de la république envahis par les Turcs, savoir : la Podolie et la forteresse de Kamieniek, il renverrait ses troupes

en Saxe.— Auguste se promettait d'éluder avec le temps des conditions qui lui semblaient trop dures. Ce prince avait des qualités propres à lui attirer l'attachement des Polonais. Son extérieur était prévenant, ses manières nobles, polies; il était généreux, brave, éclairé, magnifique; il aimait et protégeait les arts; mais accoutumé à gouverner un pays entièrement soumis à sa volonté, il ne sentait pas le danger qu'il y avait à heurter les opinions d'une nation jalouse de ses priviléges et fière de son indépendance. Sans égard pour la parole qu'il avait donnée (et la parole d'un souverain doit être si sacrée, si inviolable!); sans égard aux représentations de plusieurs palatinats qui se plaignirent à diverses reprises du désordre occasionné par la présence des troupes saxonnes, Auguste continua à entretenir son armée en Pologne. Il fit plus : sous le prétexte spécieux de recou-

vrer les provinces enlevées par les Turcs, Auguste, sans la participation de la république, conclut un traité avec l'empereur d'Autriche, le czar de Russie, le roi de Danemarck, le duc de Saxe-Gotha, qui s'engagèrent à lui fournir des troupes. Mais le désir de reprendre la Livonie, province cédée par un traité solennel à la Suède depuis un siècle, était le véritable but de cette coalition et de la fausse politique d'Auguste, qui d'un côté irritait la nation qui lui avait confié ses destins, et de l'autre s'attirait un ennemi redoutable.

Un homme hardi, entreprenant, Livonien de naissance, nommé Patkul, qui avait été arrêté sous le règne du père de Charles XII pour avoir osé se plaindre devant ce prince de la pesanteur du joug dont il accablait la Livonie, ayant réussi à s'évader de la prison où il était détenu, avait trouvé un asile à la cour d'Au-

guste. Il y gagna les bonnes grâces et la confiance de ce prince en lui persuadant de reconquérir la Livonie. Mes compatriotes, lui disait-il, aigris par une longue oppression, fatigués de l'esclavage, vous recevront comme leur libérateur. Charles XI n'existe plus et Charles XII n'est qu'un enfant. — Mais cet enfant, déjà vainqueur du Danemarck, cet enfant qui allait obtenir par d'éclatants succès le surnom d'Alexandre du Nord, Charles accourait impatient de se venger des imprudents aggresseurs qui osaient lui disputer l'héritage de ses pères. Avec la rapidité de l'aigle, il fondit d'abord sur l'Estonie, province dépendante de la Suède. Narva, capitale de l'Estonie, était assiégée par une armée russe forte de quatre-vingt mille hommes. Charles, à la tête de huit mille Suédois, inspirés par la présence et l'exemple d'un héros, ose attaquer le camp russe et remporte une victoire

complète. Après avoir glorieusement triomphé de deux de ses ennemis, le roi de Danemarck et le czar de Russie, Charles poursuivit sa marche victorieuse pour atteindre Auguste, dont il avait juré la perte au fond de son cœur et d'un cœur inflexible. Le roi de Pologne, ayant échoué au siége de Riga qu'il avait commandé en personne, et n'ayant pas trouvé en Livonie les dispositions amicales dont l'avait flatté Patkul, laissa le commandement de ses troupes au général Stenau et au duc de Courlande, et se retira lui-même en Pologne. Les deux armées se rencontrèrent près la Dwina. Après un combat opiniâtre, la victoire, longtemps disputée, se déclara pour les Suédois, et Charles XII marcha vers la Courlande. — Cependant les Polonais, doublement irrités et mécontents d'une guerre injuste entreprise sans le consentement de la république, et d'un traité

conclu sans son aveu, chose qui violait ouvertement les priviléges nationaux, les Polonais sommaient avec fierté Auguste de remplir ses engagements et de faire sortir ses troupes du royaume. Les plus ardents patriotes menaçaient de faire main-basse sur tous les soldats saxons, sans attendre, disaient-ils, que de nouvelles troupes étrangères vinssent augmenter le désordre et opprimer la liberté. — Telle était à cette époque la situation politique et intérieure de la république dont nous avons cru devoir donner ici un court exposé pour l'intelligence du lecteur.

CHAPITRE PREMIER.

Par une belle mais froide matinée d'hiver, une troupe de pêcheurs samogitiens s'était réunie sur le lac de Plotel, situé en Samogitie, province du grand-duché de Lithuanie, dans la terre de Plotel, qui était, à l'époque dont il s'agit, un fief relevant de la couronne, autrement dit starostie. Un siècle auparavant, cette terre avait fait partie des riches domaines de la reine Bonne, fille de Galéas Visconti, duc de Milan, épouse de Sigismond Ier, roi de Pologne, princesse à jamais fameuse dans nos annales par son

excessive cupidité, ses mœurs généralement décriées, ses extorsions sous le règne d'un trop faible époux et sa retraite en Italie, où elle apporta des trésors considérables, que ses enfants et la république de Pologne réclamèrent en vain auprès du roi de Naples, à qui Bonne les avait prêtés. Si bien que, de nos jours encore, le mot de *fonds sur Naples* est passé en proverbe en Pologne lorsqu'il s'agit d'un recouvrement peu sûr. Parmi les nombreux fiefs dont jouissait la reine Bonne en Samogitie, Plotel était particulièrement l'objet de sa prédilection; il la justifiait par sa position véritablement romantique, digne de figurer dans un paysage d'Ecosse ou un roman de Walter Scott. Lorsque Bonne venait visiter ses possessions, elle habitait ordinairement, avec un petit nombre de favoris qui composaient sa cour, un château fortifié sur une île d'environ douze arpents d'étendue. Cette île qui, en mémoire du séjour que Bonne y avait fait autrefois, en a conservé le nom d'île de la Reine-Bonne, était environnée de fortes murail-

les avec des souterrains. Elle communiquait avec la ville de Plotel, bâtie sur le rivage opposé, par un pont en bois de chêne solidement construit, dont l'entrée était défendue, du côté de l'île, par deux tourelles confiées à la garde d'un staroste sous les ordres de la reine Bonne. D'anciennes traditions de Samogitie nous apprennent aussi que ce fut la reine Bonne qui attira, du fond de la Lithuanie, une colonie de pêcheurs sur les bords du lac de Plotel, dont les nombreux habitants n'avaient eu jusqu'alors à redouter que l'hameçon perfide ou le brochet glouton, véritable requin des eaux douces. Les pêcheurs descendant de la colonie fondée par la reine Bonne suivaient de père en fils la même profession, et ne parlaient plus que le dialecte samogitien, qui diffère entièrement des langues polonaise et russe. Accoutumés à toutes les intempéries de l'air et des saisons sur l'humide élément où ils passaient la plus grande partie de leur vie, ces hommes, et même les vieillards à cheveux blancs, étaient tous d'une taille et d'une

vigueur remarquables. Leurs cheveux, bouclés naturellement, tombaient jusque sur leurs robustes épaules en couvrant le front, de petits yeux enfoncés dans la tête et une figure rougie par l'action de l'air et l'usage des liqueurs spiritueuses porté souvent à l'excès dans ces âpres climats. Leur barbe courte et négligée se joignait à une moustache épaisse, qui, au moindre mouvement des lèvres, laissait entrevoir des dents plus blanches que l'ivoire; car il est à remarquer que, dans ces contrées septentrionales, où le peuple se nourrit de pain de seigle, les dents conservent leur beauté jusqu'à un âge très-avancé. Vêtus, à cause de la saison, en peaux de mouton, ils portaient par-dessus leur pelisse úne espèce de tunique ou blouse en toile rousse, leurs jambes entortillées de linge avec des sandales en cuir. Ces pêcheurs s'étaient rassemblés à l'une des extrémités du lac, d'où l'on apercevait à peine l'île de la Reine-Bonne et le nuage de fumée qui s'élevait au-dessus de ses tourelles d'un rouge sombre et montait en co-

lonne dans les airs, signe certain de l'intensité de froid. — Avec cet air d'indifférence qui accompagne l'habitant du Nord, et surtout le serf dans ses travaux et jusque dans ses plaisirs, les pêcheurs détendaient un filet immense traîné par plusieurs chevaux ; munis de longues perches, ils faisaient passer avec dextérité ce filet dans des trous carrés faits dans la glace, qui décrivaient un circuit d'un quart de lieue d'étendue. A quelque distance, des ouvriers achevaient de construire sur la glace une hutte en bois couverte en chaume, et destinée à abriter le juif intelligent qui, pendant trois ou quatre mois d'hiver, y tenait un cabaret provisoire pour les pêcheurs et tous ceux qui venaient de fort loin acheter le poisson renommé du lac de Plotel. Le cabaretier était déjà installé dans sa hutte ; un grand baril d'eau-de-vie de grains lui servait de siége auprès d'une planche posée sur deux morceaux de bois, et sur laquelle étaient disposés divers gobelets ou mesures d'étain pour distribuer l'eau-de-vie. Près de la hutte et autour d'un

bon feu allumé sur un tas de paille et de fumier, se chauffaient plusieurs juifs déguenillés en costume de leur nation. Le bonnet de velours noir bordé de fourrures par dessus leur calotte, des cheveux tombant en longs et nombreux anneaux des deux côtés de la figure, comme les serpents de la tête de Méduse; une barbe épaisse et presque toujours rousse, descendant jusque sur la poitrine; un long manteau de soie noire, tels sont les signes extérieurs auxquels on reconnaît la race israélite. — Attirés par le commerce du poisson que, suivant leur coutume, ils venaient acheter sur le lac pour le porter ensuite dans toute la Samogitie et la Courlande, l'avidité mercantile se peignait dans leurs yeux noirs expressifs et leurs traits réguliers. Transis de froid et se serrant l'un contre l'autre en grelottant, ils calculaient d'avance, avec une grande profusion de gestes, le gain qui devait leur revenir et qu'ils se promettaient de la pêche de ce jour. A quelques pas des Israélites, se tenait un autre groupe composé de quelques gens du bourg et

de quelques gentilshommes subalternes, du maître-d'hôtel et du caviste ou sommelier du château, faciles à reconnaître, l'un par le bonnet de coton qui lui couvrait les oreilles, le large couteau passé dans la ceinture de son tablier, et l'autre par le coloris du jus de la treille qui enluminait son visage et le trousseau de clefs suspendu à la ceinture polonaise qui soutenait la vaste circonférence de sa taille et de son ventre. Ces deux individus surtout paraissaient attendre avec impatience la sortie du filet, voulant comme de droit accaparer le plus beau poisson pour la table de leur maître, le comte Oginski, grand porte-enseigne de la couronne, l'une des premières dignités du pays, et staroste actuel de Plotel. — Parmi les autres personnages que la curiosité, l'appât du gain ou le désœuvrement avaient attirés sur le lac, il en était un que des motifs plus importants semblaient avoir amené en ces lieux. Le costume de cet étranger n'avait rien qui frappât les regards ou annonçât un rang considérable dans la société. Il était vêtu

d'une simple veste en drap bleu, doublée de fourrures assez communes, avec une ceinture ou écharpe de laine rouge croisée sur la poitrine; il avait des bottes fourrées, et sa tête était couverte d'un bonnet d'Astracan, d'où s'échappaient quelques boucles de cheveux bruns. Mais l'intelligence et la bonté qui se peignaient dans ses grands yeux bleus, quelque chose de martial répandu sur sa figure régulière, l'élégance de sa taille et de ses manières, tout en ce jeune homme le faisait remarquer, en dépit de la simplicité peut-être affectée de son extérieur. Il parlait aux habitants de l'endroit en dialecte samogitien, aux juifs en allemand, et la facilité avec laquelle il s'exprimait en cette langue pouvait faire présumer qu'elle était sa langue naturelle, observation qui n'échappe point à la perspicacité israélite. Serrés entre eux au point que leurs barbes se touchaient, et jetant des regards furtifs et inquiets sur le jeune étranger :

— C'est quelque espion suédois, dirent-ils à demi-voix.

— Oui, dit un vieux juif, cela est possible, car Schleyma, qui est revenu de Mitau, où il était allé vendre comme vous savez de la graine de lin, en a rapporté la nouvelle que le duc de Courlande a été battu par les Suédois, et que le roi de Suède marche avec ses troupes sur la capitale de la Courlande.

— Que le Dieu de Moïse nous soit en aide! reprirent les juifs d'un air consterné.

— Et il nous aidera, par la barbe d'Aaron, il nous aidera, continua le diseur de nouvelles. Songez donc, mes frères, au profit que nous aurons en approvisionnant le camp suédois.

— Sans doute, dit un autre juif en branlant la tête, si toutefois ces mécréants ne viennent eux-mêmes chercher leurs vivres et leurs fourrages dans nos greniers et dans nos sacs.

— Foy, foy, reprit le vieux juif, ces gens-là savent bien ce qu'ils font; ils ne pillent que les châteaux, et n'auront garde de faire tort à de pauvres misérables comme nous, qui peuvent

leur être utiles de mille manières, comme facteurs, pourvoyeurs, espions, etc. — Voyez-vous, grâce au mépris que ces chrétiens insensés font peser sur nous autres enfants de Jacob — que le ciel le leur rende au centuple le jour des rétributions! s'écria le vieillard, en élevant vers le ciel ses grandes prunelles noires, si bien qu'on ne voyait plus que le blanc de ses yeux; nous allons, nous venons, nous nous glissons dans l'ombre ou la clarté, comme ces faibles vermisseaux qui rampent à terre sans que personne songe à nous.

Le vieil Isaac Ruben se dirigea vers le jeu e étranger, et, faisant mille courbettes, il lui offrit humblement ses services. Les autres juifs suivirent son exemple, et, tandis que l'inconnu cherchait à se délivrer de leurs importunités, le gros sommelier, se frottant les mains et frappant ses pieds l'un contre l'autre pour ranimer la circulation du sang, cria au pêcheur qui était posté près de la grande ouverture par laquelle on devait tirer le filet :

— Eh bien, qu'attendez-vous donc pour commencer la pêche ?

— Oh ! vous avez le temps de souffler dans vos doigts, répondit le pècheur, qui, sans làcher la corde du filet, se frappait sur les côtes à tour de bras pour se réchauffer. Le père Barous n'est pas encore arrivé ; il se fait bien attendre aujourd'hui ; mais patience, il nous le paiera.

Le cuisinier s'étant rapproché du pêcheur et du sommelier :

— Je sais bien ce qui cause ce retard, car j'ai entendu dire au château que notre jeune maîtresse, la comtesse Halina, se proposait d'assister à la pèche.

— Tant mieux, s'écrièrent à la fois plusieurs pècheurs qui attachaient les cordes au moulinet destiné à retirer le filet, tant mieux, nous pouvons compter sur un bon pour-boire, car notre jeune maîtresse est si généreuse !.. et puis c'est demain Noël.

L'étranger s'approcha à son tour, et demanda,

avec une sorte d'empressement qui marquait beaucoup de curiosité, qui était cette comtesse Halina.

Le grave sommelier, toisant de la tête aux pieds celui qui lui adressait cette question, et dont l'extérieur ne lui inspirait pas une haute considération, car les gens de cette classe ne jugent que sur les dehors; le sommelier répondit d'un air important, les mains passées dans sa ceinture :

— La comtesse Halina, maître, c'est la nièce de monseigneur le staroste de Plotel, grand-enseigne de la couronne, le joyau de sa famille.... Et il ajouta à voix basse : — Qui m'a sauvé bien des fois de la rude discipline de monsieur le majordome.

Ce nom d'Halina produisit sur tous les assistants l'effet d'une commotion électrique; se rapprochant les uns des autres, ils ne formèrent plus qu'un seul groupe, où l'on entendait retentir, dans un langage simple, rustique, mais

vrai, l'éloge de la beauté et des vertus d'Halina. L'un comparait sa taille à un roseau, ses lèvres à une cerise.

— Sa voix est une flûte, dit le bedeau de l'église, et le bohémien que monseigneur a fait venir de Prague ne joue pas mieux de l'orgue.

— Elle ne manque pas un chevreuil, s'écria un garde-chasse.

— Elle monte les chevaux les plus fougueux, dit un homme en livrée de piqueur.

— Elle a fait rebâtir ma chaumière renversée par le vent, dit alors d'une voix cassée une petite vieille qui faisait partie de la caste des dévotes. On appelle ainsi en Samogitie les femmes qui, veuves ou dévouées au célibat, habitent entre elles, dans le voisinage d'une église, des villages séparés des hommes.

— Elle a guéri mon enfant, dit l'un des pêcheurs.

— Oui, dit un autre pêcheur, elle a soin de nos malades, de nos vieillards; elle donne des

trousseaux à nos filles, des secours à tous les indigents.... Elle nous protége auprès de monseigneur.

— Elle est notre ange tutélaire, s'écria tout le groupe à la fois.

Touché de ce mouvement de reconnaissance aussi naturel qu'unanime, l'étranger détourna la tête pour cacher l'émotion involontaire qu'il éprouvait. Mais il ne put s'empêcher de sourire quand Isaac, prenant la parole à son tour, dit, en s'inclinant respectueusement :

— Mademoiselle la comtesse me charge de toutes ses commissions. Et, dans la bouche de l'honnête juif, cela voulait dire : — Et moi aussi j'ai une bonne part à ses générosités.

Dans ce moment même, arriva un petit traîneau attelé d'un cheval de moyenne taille, mais fort et vigoureux, dont les crins et le poil étaient hérissés de givre. Un homme à larges épaules, enveloppé d'une énorme pelisse de mouton attachée autour des reins avec une ceinture en

cuir, sa tête couverte d'un bonnet à longues oreilles se nouant sous le menton, sauta hors du traîneau en criant aux pêcheurs :

— Eh bien, enfants, tout est-il prêt ? C'était le chef des pêcheurs et le fermier du lac.

— Oui, père Barous, tout va bien. Barous s'étant avancé pour examiner la position du filet :

— Ah ça, dit l'un des pêcheurs, en faisant des signes d'intelligence à son camarade, ne t'avise pas de lâcher la corde quand il sera dans le trou.

— Ne crains rien, dit l'autre, il ne tombera que jusqu'aux genoux.

Comme il achevait ces mots, Barous, sans se douter de la malice des pêcheurs et du piége qu'ils lui avaient dressé, tomba dans un trou légèrement recouvert d'une mince croûte de glace, qui avait facilement cédé au poids de son corps, mais sous laquelle on avait placé une nasse, de façon que Barous, pris comme un vieux brochet,

et connaissant trop bien les tours du métier, comme disaient les pêcheurs, pour croire à un danger réel, mais ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, criait de toute sa force et appelait au secours. Les pêcheurs ne se hâtaient pas d'accourir, et riant entre eux de ce rire silencieux qui laissait entrevoir seulement leurs dents blanches sans se prolonger en bruyants éclats, car la gaîté des habitants du Nord est rarement expansive, ils se contentaient de lui dire :

— Père Barous, nous donneras-tu un garnietz d'eau-de-vie?

— Oui, drôles, oui, s'écriait Barous en colère, tandis que le jeune étranger l'aidait charitablement à sortir de la nasse, et si bien assaisonnée que vous vous en souviendrez longtemps. Sa pelisse toute dégoûtante d'eau glacée, et son fouet à la main, il courut après les pêcheurs, qui se dispersèrent tous, chacun reprenant son poste. Avalant d'un trait la grande mesure d'eau-de-vie que lui présentait l'officieux

cabaretier, Barous se rapprocha du feu pour sécher ses jambes, et dit, en regardant le ciel :

— Il est midi, *mademoiselle la comtesse* va sûrement arriver, car elle ne manque jamais l'heure. Qu'on tire le filet. — On aperçut en effet, à un quart de lieue environ de distance, une longue file de traîneaux qui se dirigeaient vers la pêche.

Dégagé des vapeurs blanchâtres qui l'avaient obscurci jusqu'à ce moment, le soleil se montra resplendissant, sinon de tous ses feux, mais de toute sa lumière pour éclairer cette scène du Nord. La neige, comme cela arrive quelquefois à cette époque de l'année, n'avait pas encore enseveli sous quatre et cinq pieds d'épaisseur l'immense croûte de glace qui recouvrait le lac, dont une verte ceinture de forêt de pins décorait le rivage opposé à celui sur lequel dominaient la ville de Plotel et ses faubourgs populeux. Cette vaste étendue offrait aux regards une surface unie, transparente, un cristal sur lequel on voyait, produits par l'impression de la gelée, ou plutôt

dessinés de la main du grand artiste à qui nous devons les merveilleuses et sublimes créations de l'univers, des arabesques admirables, mille objets fantastiques reluisant des feux du diamant et du prisme de l'arc-en-ciel. Mais bientôt un autre objet, qui n'était pas le moins intéressant de la création, une jeune et jolie femme, attira sur elle tous les regards. C'était la comtesse Halina Oginska, précédée d'un piqueur à cheval portant la livrée d'Oginski, rouge et or, et suivie de plusieurs traîneaux contenant les femmes de sa suite. Ce brillant cortége semblait, dans la rapidité de sa course, dévorer l'espace contenu entre l'île et l'extrémité du lac où était arrêté le filet.

Assise dans un petit traîneau de bois vernissé et orné de plaques d'argent, qui était doublé en velours bleu, avec une housse du même velours garnie de franges et de crépines d'argent, Halina conduisait elle-même le beau coursier gris-pommelé, à longue crinière, qui, de ses pieds ferrés à crochets, et d'un trot rapide, frappait la glace

retentissante comme l'airain sonore, et agitait les nombreux grelots argentés du wantouh (1) qui lui couvrait le dos, et était attaché au devant du traîneau. Une mante écarlate doublée en renard bleu de Sibérie, et rattachée sur la poitrine avec une riche agrafe, préservait Halina de la rigueur du froid ; mais s'ouvrant quelquefois dans les divers mouvements que faisait la jeune comtesse pour diriger son cheval, ou éviter les trous de la pêche, cette mante laissait apercevoir les formes élégantes d'une taille svelte et bien prise, sous une veste en velours vert bordée de martres zibelines, et ornée sur la poitrine de plusieurs rangées de boutons d'ambre jaune brillant comme l'or ; une toque de velours noir, surmontée d'une aigrette de héron, était posée avec grâce sur ses beaux cheveux blond cendré, dont les boucles légères, agitées par la rapidité de la course, semblaient voltiger autour

(1) Espèce de tablier en toile, destiné à garantir la personne assise dans le traîneau de la neige que les chevaux jettent en courant.

du plus charmant visage que la nature eût formé. A l'arrivée de la jeune comtesse, un air de satisfaction brilla un instant sur les figures un peu sombres des enfants du Nord, et tous les bonnets furent ôtés en même temps comme par un mouvement simultané. Halina arrêta son cheval tout fumant, et le plaça de manière à voir la pêche sans descendre de traîneau. Avec un sourire et un geste gracieux, elle fit signe à tout le monde de se couvrir. Le jeune étranger, en voyant arriver la brillante troupe, s'était précipitamment écarté du groupe de spectateurs pour mieux voir celle dont il n'avait pu entendre l'éloge sans une profonde émotion. Il contemplait, dans un muet ravissement, cet être charmant qui réunissait en soi, non-seulement le prestige enchanteur d'une beauté régulière, mais le charme plus séduisant encore des grâces nobles et touchantes d'une figure à la fois douce et piquante. L'air vif prêtait un nouvel éclat au beau teint d'Halina, à ses grands yeux noirs si pleins d'esprit et de sentiment. Halina donna

ses ordres au chef des pêcheurs, et le son de sa voix mélodieuse et sonore, le mouvement gracieux de ses lèvres charmantes, de sa bouche de rose et ses jolies dents ajoutèrent encore, s'il est possible, à l'enchantement qu'éprouvait en sa présence le jeune étranger. Il frappa à son tour les regards d'Halina, qui rougit en s'apercevant, avec cet instinct naturel à son sexe, de l'admiration qu'elle lui inspirait. Et, ramenant sur ses joues les boucles que le vent avait écartées, elle se pencha vers un traîneau voisin du sien, où était assise une femme entre deux âges, d'un extérieur respectable.

— Ma bonne amie, lui dit Halina en baissant la voix, tâchez de savoir qui est cet étranger.

Madame Denhoff, tel était le nom de la compagne d'Halina, fit signe à Isaac Ruben, qui s'approcha du traîneau en donnant toutes les marques du plus respectueux empressement; mais avant de répondre à la question qui lui fut adressée, le juif réfléchit quelques instants, tourna son bonnet dans ses mains, et répondit enfin

que ce jeune homme, à qui il avait offert ses services, lui avait dit sans se nommer qu'il était étranger et voyageur. — Peu satisfaite de cette réponse, Halina se retourna du côté des pêcheurs. L'un d'eux, armé d'un long épieu, frappait sans cesse dans la grande ouverture carrée pour effaroucher les poissons et les forcer d'entrer dans le filet qu'on tirait de dessous la glace au moyen d'une corde et d'un moulinet. Barous, de temps en temps, se couchait sur la glace pour regarder à travers les trous, et annonçait à ses compagnons les bandes de poissons qu'il voyait passer. Déjà l'on avait retiré la plus grande partie du filet, opération qui dure toujours environ une heure, à cause de l'extrême longueur des filets qu'on emploie à ce genre de pêche; déjà, au poids qui se faisait sentir, on jugeait que la pêche serait abondante. Tous les spectateurs entouraient l'ouverture, tous les regards se portaient avec intérêt sur la bourse du filet. Un murmure de satisfaction circula dans l'assemblée en voyant frétiller au fond de la bourse des mil-

liers de ces petits poissons argentés qu'on appelle *siclawy*, et un brochet monstrueux dont la gueule béante semblait vouloir engloutir ses compagnons d'infortune. Le chef de cuisine s'élança le premier, et frappant sur le dos de l'énorme bête qui s'agitait avec violence, il s'écria d'un air triomphant :

— Le beau plat de vigile !

— Il pèse au moins cinquante livres, dit le sommelier en soupesant le brochet dans ses mains.

Cependant les pêcheurs s'empressaient de vider les filets et jetaient sur la glace les *siclawy*, qui, amoncelés en petites buttes et s'agitant au soleil, semblaient être des masses liquides de vif-argent.

Après avoir chargé Barous de distribuer ses largesses aux pêcheurs, commission dont il s'acquitta d'assez mauvaise grâce, Halina ressaisit les guides blanches de son cheval, et, au moment de s'éloigner, dans l'inclination gracieuse qu'elle

adressa à tout le monde, son regard tâcha de comprendre aussi l'étranger, qui était resté à l'écart, et qui salua à son tour la jeune comtesse avec toute la grâce, l'aisance d'un jeune homme qui aurait été élevé à la cour des rois.

CHAPITRE II.

Revenue à l'île de la Reine-Bonne et rentrée dans son appartement, Halina, après avoir donné ses ordres aux principaux officiers de la maison de son oncle pour le festin du soir, confia le soin de sa parure aux mains ingénieuses et habiles de ses femmes, pour se mettre en état de recevoir les nombreux convives invités à passer les fêtes de Noël au château. — Depuis la mort de ses parents dont elle déplorait encore la perte récente, Halina vivait sous les auspices de son oncle et tuteur, le grand-enseigne Oginski. Plein

d'estime et de confiance dans les qualités solides et le jugement qui distinguaient son aimable nièce, ce seigneur lui avait confié la direction de sa maison, et Halina s'acquittait, avec autant de prudence que d'habileté, de tous les devoirs qui y étaient attachés, opposant sans cesse à la fastueuse prodigalité de son oncle un esprit d'ordre et de sage économie. — Comme tous les Polonais, Oginski était rempli de courage, de droiture et d'honneur ; il se distinguait aux diètes par son éloquence, comme à la tête d'un parti par sa bravoure. Mais on lui reprochait de porter à l'excès un défaut qu'on prétendait être héréditaire dans sa famille, un amour-propre qui dégénérait en présomption. Oginski était vain de sa naissance, vain de son rang, de ses richesses, de ses prérogatives ; vain de l'esprit qu'il tenait du ciel, et surtout de celui qu'il croyait devoir à lui-même. On verra à combien d'inconvénients ce défaut l'exposait. D'abord l'orgueil que lui inspiraient ses titres et son nom le rendait excessivement pointilleux et susceptible,

soit avec ses égaux, soit avec ses inférieurs, et donnait lieu à une foule de démêlés, d'altercations qui, la plupart du temps, se terminaient par des procès ou par la voie ordinaire des armes. Cette conduite devait nécessairement porter atteinte à cette popularité qu'il était si important jadis de se ménager en Pologne, parce qu'elle établissait une sorte d'égalité chimérique qui flattait infiniment la noblesse secondaire sans nuire à la profonde considération que cette noblesse portait aux premiers fonctionnaires de l'état.— La vanité des richesses l'entraînait dans des profusions insensées; il donnait par faste plutôt que par générosité ou par sentiment de bienfaisance. — La confiance qu'il avait dans ses propres talents et ses lumières lui faisait dédaigner les conseils salutaires, et répandait dans ses discours quelque chose de tranchant et d'impérieux qui inspirait de l'éloignement pour sa personne, quelque estimables d'ailleurs que fussent ses qualités. — Avec des manières nobles et polies, ayant passé la plus grande partie de sa vie à la

cour, Oginski manquait absolument de cette douce bienveillance qui gagne tous les cœurs, se concilie tous les esprits.

Halina, au contraire, n'avait de l'esprit qui caractérisait sa famille que la mesure nécessaire pour soutenir la dignité de son sexe et de sa naissance. Son âme était douée de cette fermeté qu'on appelle courage dans les femmes, et qui constitue en effet la *femme forte*. Mais ce caractère, accompagné d'une imagination très-vive, d'une intelligence supérieure à son âge, en exaltant ses idées, ses sentiments, en lui inspirant le goût de l'indépendance, aurait pu l'entraîner hors du cercle étroit de l'existence auquel le bonheur des femmes semble être attaché, si la bonté naturelle de son cœur et les principes d'une piété véritable ne l'eussent éclairée sur ses devoirs, en lui faisant aimer, apprécier les conseils de la sagesse, le langage de la vérité. Si Halina n'était point parfaite, c'est que nul être en ce monde ne peut l'être. Affable, douce, bienveillante, sa présence, comme une espèce

de charme, adoucissait tout ce que le caractère de son oncle pouvait avoir de pénible dans la vie privée ou publique; c'était un rayon de soleil perçant un nuage.

Assise devant une glace ornée d'un riche cadre d'argent ciselé avec ses armes, sur laquelle elle ne daignait pas jeter un regard, Halina s'appuyait, en rêvant, sur une main blanche, dont les doigts effilés se cachaient sous les boucles de la longue et soyeuse chevelure que démêlait avec soin Pétronille, sa première femme de chambre. Placée à côté de la toilette, madame Denhoff travaillait à un ouvrage en tapisserie. Cette femme respectable, amie et parente, quoique dans un degré éloigné, de la mère d'Halina, avait présidé à l'éducation de la jeune comtesse, et s'était acquittée de ce devoir avec un attachement maternel. Douée d'un tact sûr, d'un esprit observateur et d'un sens droit que rien ne pouvait faire dévier de la marche que lui prescrivait son devoir, elle avait su gagner la confiance et l'affection d'Halina, en n'exerçant ja-

mais sur elle d'autre empire que l'autorité de la raison et l'exemple de toutes les vertus. — Se retournant vers madame Denhoff, mais les yeux baissés et la tête un peu penchée :

— Croyez-vous, dit Halina, que cet étranger paraisse aujourd'hui au château?

— De qui parlez-vous, mon amie, dit madame Denhoff, relevant la tête de dessus son ouvrage.

Halina, avec un peu d'embarras :

— Mais de ce jeune homme que nous avons vu ce matin à la pêche.

— Il était assez bien, mais son extérieur n'offrait cependant rien qui fît présumer qu'il pût être admis en la présence de M. le grand-enseigne.

— Certainement, dit Halina, d'un ton où perçait une légère nuance de mécontentement, vous ne l'avez pas pris pour un marchand forain ou un aventurier; il a quelque chose de si noble et de si distingué.

— Madame veut-elle que je m'en informe, s'écria la jeune fille au teint rose, à la mine éveillée, qui achevait en ce moment de nouer les tresses d'Halina avec un fil d'or.

— Non, répondit un peu sèchement la jeune comtesse, qui, en dépit des observations de la sage gouvernante, en dépit d'elle-même peut-être, voyait dans la glace, au lieu de sa propre figure, les traits si nobles, si doux et les beaux yeux bleus de l'inconnu du lac de Plotel.

Halina se hâta de terminer sa toilette, car l'on entendait déjà sur le pont qui réunissait la ville au château un grand bruit de chevaux. Presque tous les convives, selon l'usage de ce temps, arrivaient à cheval, accompagnés d'une suite aussi nombreuse que leur rang ou leur fortune pouvait le permettre. La plupart des personnes invitées en ce jour se composaient de gentilshommes du district ayant droit de voter aux assemblées; d'autres, ne possédant que des charges purement honorifiques de chambellan, d'échanson, d'écuyer tranchant, etc., etc., et seulement

pour le cas où le roi viendrait à passer par le district.

L'époque prochaine des Diettines avait déterminé Oginski à réunir chez lui la noblesse du district. Il désirait faire élire à l'un des emplois les plus importants un gentilhomme de son parti, et comme il était en opposition directe avec le prince Sapieha, qui possédait des biens considérables dans le même district, et avec qui le grand-enseigne avait eu, plusieurs années auparavant, des discussions violentes, il voulait s'assurer de la noblesse, en mettant à sa tête un homme entièrement dévoué aux intérêts de celui qui l'aurait placé et fait élire. Et, comme les Polonais d'alors, ainsi que les Grecs au temps d'Homère, ne traitaient d'affaires que la coupe à la main, Oginski avait en conséquence invité les nobles du district à vider la sienne pendant les joyeuses fêtes de Noël.

Aussitôt que l'étoile du soir brilla sur l'horizon, c'était le signal ordinaire de la *Koucia*, ou repas de la veille de Noël, la comtesse Halina,

vêtue d'une robe en satin bleu pâle, ouverte et rattachée sur les côtés avec des paillons d'argent, sur une jupe de brocard blanc garnie en peaux de cygnes, se rendit au salon, accompagnée de sa fidèle amie et de plusieurs résidentes. On appelait ainsi de nobles demoiselles remplissant, auprès des dames de haut parage, les fonctions de demoiselles de compagnie.

Tous les convives, en entrant au salon, faisaient à leur noble hôte le salut d'usage, le geste d'embrasser le genou en s'inclinant jusqu'à terre, tandis qu'Oginski, d'un air de protection qu'il croyait très-populaire, faisait semblant de les embrasser à l'épaule.

Oginski était âgé d'environ cinquante ans; sa taille était moyenne, mais il portait la tête haute, le nez en l'air; sa lèvre inférieure était très-avancée, signe presque certain d'orgueil et de suffisance; son teint, fortement coloré, annonçait aussi un tempérament sanguin sujet à la colère; ses cheveux, rasés autour de la tête, à la mode du pays, commençaient à grisonner. Il portait

un riche costume à la polonaise en velours cramoisi, sur une veste de dessous en drap blanc avec des boutons de rubis, une belle ceinture de Perse à fleurs d'or et des bottes en maroquin jaune. Halina, à son entrée dans le salon, reçut les hommages de toute la compagnie, et le salut ordinaire de son oncle, qui lui donna un petit coup du revers de la main sur la joue, en lui disant :

— Bonjour petite.

Le majordome, relevant sa moustache, vint annoncer, avec un profond salut, que le dîner était servi. On passa dans la salle à manger.

Dès que le père chapelain eut dit le *benedicite*, tout le monde prit place autour d'une table en *fer à cheval* de cent couverts. Oginski, avec les notables, occupa le côté du milieu, tandis que la jeune comtesse et ses femmes se placèrent au centre, et les deux ailes, autrement appelées le *coin gris*, furent occupées par cette classe de personnages subalternes désignés gé-

néralement en Pologne par le nom d'*officialistes*. — En mémoire de la crèche, le couvert et la nappe avaient été mis sur du foin, et l'on voyait figurer, au milieu de la table et du service de dessert, le chef-d'œuvre du génie et de la patience du pâtissier et du confiseur, une crèche en pain d'épices et un biscuit représentant les trois rois, dont les figures étaient de sucre colorié, et hautes d'un pied. Les buffets étaient richement garnis de vaisselle d'argent et de vermeil, et le grand nombre de bouteilles de vins de différentes contrées qu'on y voyait rangées prouvait combien serait terrible le combat qu'on se disposait à livrer en ce jour à la sobriété et à la tempérance. Le majordome s'approcha du grand-enseigne et lui présenta une coupe d'argent incrustée de médailles antiques, dans laquelle le sommelier versa une bouteille de vieux vin de Bordeaux. Oginski prenant la coupe d'une main, et se relevant à demi de dessus son fauteuil, dit d'une voix forte :

— A la santé du roi, messieurs et frères !

— Et de notre mère la république, ajoutèrent quelques voix.

Oginski ayant vidé la coupe d'un trait, l'essuya avec une serviette damassée, et la passa à son voisin, vieillard de bonne mine qui avait servi dans les troupes du prince Sapieha lorsque ce seigneur formait un parti en faveur du prince de Conti, et qui, présentement retiré du service, tenait en gage, pour une modique somme (c'était la récompense d'usage parmi les grands seigneurs envers leurs gentilshommes), quelques fiefs appartenant à ce prince, en Samogitie.

— C'est donc à la santé du roi saxon, dit le vieux Gorski, en recevant la coupe des mains d'Oginski.

— Ce n'est pas à celle du *roi Conti* que vous voulez la porter, à moins que ce ne soit peut-être à celle de Charles XII, répliqua Oginski avec un sourire ironique, son naturel dédaigneux l'emportant sur la nécessité de ménager un homme distingué par l'influence dont il jouissait, et que lui avaient acquise de longs services,

une conduite loyale et la protection du prince Sapieha.

— Si Charles continue du même train, qui sait, dit Gorski, s'il ne viendra point en personne assister à nos élections, et nous présenter, selon qu'il nous trouvera disposés pour ou contre lui, la coupe de l'amitié ou la pointe de son long sabre.

— Et il trouvera à qui parler, monsieur le chambellan, s'écria Oginski avec feu; les nôtres ne resteront pas oisifs dans le fourreau. Nous n'abandonnerons pas notre roi, le prince de notre choix, comme a fait certain parti en se contentant de le proclamer, sans vouloir brûler une amorce pour lui assurer la possession de cette couronne qu'il venait chercher de si loin. — En effet, le prince de Conti, en débarquant à Olida, s'attendait à y trouver un renfort considérable; mais, au lieu de voir paraître le prince Sapieha à la tête de ses troupes, il reçut une lettre de ce seigneur, qui se justifiait de manquer à ses promesses, et représentait la nécessité d'atten-

dre de plus favorables circonstances pour tenter quelques entreprises.

— N'est-il pas vrai, mon cher oncle, dit alors Halina, qui ne voyait pas sans inquiétude la tournure que prenait la conversation, n'est-il pas vrai que le roi a envoyé son grand-chambellan pour traiter avec Charles XII.

— Oui, répondit Oginski, satisfait d'avoir réduit au silence un partisan de son ennemi personnel, et content de faire valoir, aux yeux de toute la réunion du district, la considération dont il jouissait auprès du roi Auguste ; oui, répéta-t-il encore à haute voix, pour que tout le monde l'entendît, Wirdumb a passé par Polanga il y a quelques jours, et m'a fait parvenir une dépêche de notre auguste roi et gracieux seigneur. D'après le contenu de cette lettre, dit Oginski en se caressant le menton, j'ai tout lieu de croire qu'un accommodement paisible et avantageux pour nous mettra bientôt fin aux *terribles* menaces des Suédois.

— Que Dieu vous entende et aie pitié de

nous, dit alors Karp, petit homme sec, maigre, au regard inquiet et pénétrant, dont l'avarice et la cupidité passaient en proverbe dans toute la contrée. Pour s'en convaincre, il suffisait de jeter un regard sur son habit râpé, jadis vert, sa ceinture, qui semblait avoir servi à plusieurs générations, et le triste et maigre valet affublé d'une livrée en si mauvais état que ses coudes passaient à travers les manches, et qui, affamé par suite d'une abstinence continuelle, semblait dévorer les morceaux que Karp mettait sur son assiette. Ces Suédois, poursuivit Karp, font la guerre en loups enragés, dit-on, pillant, incendiant, emmenant les bestiaux et ne laissant que misère et malédiction sur leur passage. Si le diable, leur confrère, les amène ici, nous aurons la famine, puis la peste.

— Ma foi, dit Zawisza, chambellan du district, homme facétieux et bon vivant, si les Suédois sont des loups, nos bons alliés les Saxons ne sont pas des agneaux, car ils font le diable dans leurs quartiers militaires. Que Dieu nous

garde des uns comme des autres et nous tienne en joie !

Pendant tous ces discours, Gorski continuait à garder le silence, mais un léger sourire agitait les poils de la moustache blanche qui couvrait sa lèvre supérieure. Oginski s'en aperçut, et reprenant la parole :

— Au reste, dans tous les cas, guerre pour guerre, et, comme a dit le roi : — *nous saurons bien châtier l'insolence du jeune Suédois*, — n'est-ce pas, brave colonel, dit-il en frappant sur l'épaule de son autre voisin de table.

Bourba, c'était le nom du gentilhomme qui remplissait alors les fonctions attachées à l'emploi de colonel de la *pospolite* (1) du district.— Entièrement dévoué au parti du grand-enseigne, et redevable à ce seigneur du rang dont il était revêtu, plein d'admiration pour les talents de son chef, toujours prêt, dans l'effusion de sa reconnaissance, à sacrifier pour lui sa vie et celle de ses compagnons, ne parlant, n'agissant que

(1) *Pospolite*, ou ban et arrière-ban.

sur l'impulsion qu'il en recevait; brave, loyal, mais inconsidéré dans ses discours comme dans ses actions, Bourba était le seul d'entre tous les nobles de la contrée qui se soutînt auprès d'Oginski dans un degré de faveur aussi prononcé et aussi constant. — Sans cesse attiré, par les devoirs de sa charge, dans la maison de son illustre patron, et ayant souvent l'occasion de contempler et d'admirer les charmes de la belle Halina, on ne sera point étonné que Bourba se fût laissé entraîner à leur pouvoir. Jeune, bien fait, jouissant d'un patrimoine assez considérable, avec beaucoup d'espérances dans la carrière des honneurs et de la fortune, grâce à la protection d'un favori du roi, Bourba ne voyait point d'obstacles à une union entre la charmante comtesse et lui. En faisant des projets qui prenaient à ses yeux le caractère de la réalité, surtout lorsqu'il avait le verre en main, ce qui lui arrivait souvent, Bourba oubliait une chose nécessaire au succès de ses vœux, c'était les moyens et le don de plaire à Halina.

— Votre Excellence a bien raison, s'écria le colonel en essuyant sa moustache noire et bien cirée, dont les deux bouts se relevaient en crochets ; nous ferons voir à ces corbeaux du Nord qu'ils n'ont pas affaire à des chouettes allemandes. Vive la pospolite pour jouer du sabre et pousser ses chevaux la lance en arrêt dans les bataillons ennemis!

— Il faut pourtant rendre justice, dit Oginski, à l'habileté du général Stenau et à la valeur des troupes saxonnes ; elles ont disputé long-temps la victoire.

— Cela n'empêche pas, dit un autre gentilhomme, que les Suédois ne marchent sur Mitau, s'il faut en croire le bruit public.

— A propos de Suédois, reprit Bourba avec son air déterminé et plein de confiance en lui-même, j'ai entendu dire que l'on avait vu rôder un de leurs espions dans ces environs. — Et s'adressant à Gorski : — Et l'on prétend même que l'on en a vu chez vous à Salanty. — Inter-

pellé de la sorte, Gorski baissa les yeux, et après quelques instants de réflexion :

— J'ignore ce que vous voulez me dire. Ma maison est ouverte à tout le monde, mais mon toit hospitalier n'a jamais abrité de traîtres.

La brusque sortie du colonel avait frappé Halina ; elle ne put s'empêcher d'y trouver je ne sais quel rapprochement avec l'apparition du jeune étranger à la pêche du lac. Halina poussa doucement du coude madame Denhoff, mais la prudente gouvernante fit semblant de ne pas s'en apercevoir.

— Je ne conseillerai pas à ces messieurs de se montrer à Plotel, ajouta le grand-enseigne avec son ton de hauteur accoutumé.

— Nous lui ferions examiner le pays du haut du plus grand chêne de l'île, à l'aide d'une bonne corde de chanvre, dit le colonel en riant, persuadé qu'il venait de dire un bon mot.

Halina changea de couleur, et Oginski, qui ne se souciait pas qu'on se livrât en sa présence à des discussions politiques, fit signe à Bourba de

détourner la conversation. Le colonel se leva sur-le-champ, demanda au majordome un grand verre de cristal plein de la liqueur pétillante que produisent les vallons de la Champagne, et s'adressant au grand-enseigne :

— Son Excellence, mon très-illustre seigneur et bienfaiteur, le grand-enseigne, voudra-t-il bien nous permettre de porter la santé de sa nièce très-révérée?

Halina jugea qu'il était temps de se retirer, et, avec l'agrément de son oncle, suivie de ses femmes, elle rentra dans son appartement particulier.

CHAPITRE III.

Le jour commençait à peine à poindre, lorsque les cloches de la paroisse de Plotel se mirent en branle pour appeler les fidèles aux solennités de la fête de Noël. La ville était remplie de traîneaux de paysans et de chevaux des gentilshommes qui n'avaient pu trouver de place dans les nombreux cabarets remplis dès la veille. Halina, chaudement vêtue, monta dans une litière doublée en velours, que portaient quatre heiduques en livrée galonnée, pour se rendre à l'église, située de l'autre côté du pont, à quel-

ques pas de distance ; mais il n'eût pas été convenable autrefois qu'une noble demoiselle sortît à pied, à moins que ce ne fût pour se promener dans son jardin. Le grand-enseigne monta à cheval avec les autres gentilshommes et une suite composée de tous les serviteurs de la maison. Halina, en se plaçant dans le banc seigneurial, jeta un coup-d'œil sur la foule rassemblée ; d'après ce qui s'était dit pendant le repas de la veille, elle craignait presque d'y rencontrer l'inconnu du lac de Plotel ; mais un instant lui suffit pour se convaincre que ses craintes n'étaient pas fondées. — La foule qui remplissait l'église était séparée en deux parties, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre ; celles-ci, vêtues de pelisses de toutes les couleurs, en peaux de renard, descendant jusqu'aux genoux, avec des jupes de dessous en moire ou en drap, la tête enveloppée de mouchoirs de soie ou de laine. Les confessionnaux étaient encombrés de dévots des deux sexes qui se pressaient, se coudoyaient, se poussaient réciproquement, et les autels étaient

surchargés d'offrandes de pain, de fromages et même de viande, etc. Après avoir entendu les trois messes, toute la société rentra dans le même ordre au château, où un déjeûner solide, composé de saucisses, de jambons, de boudins, etc., était préparé chez le maréchal ; le colonel Bourba se chargea d'en faire les honneurs. Halina s'était retirée dans son appartement, et le grand-enseigne, fatigué du rôle populaire qu'il avait joué la veille, rentra dans ce qu'il appelait sa chancellerie, sous prétexte de dicter des dépêches à ses secrétaires. Bourba, chargé de représenter *monseigneur*, reçut aussi de lui les instructions nécessaires pour sonder les différentes dispositions des gentilshommes, s'entendre avec eux sur les élections prochaines et s'assurer de leurs suffrages, soit par des promesses, soit par des offres réelles. Entièrement remis de ses exploits de la soirée, et prêt à les recommencer, Bourba faisait ses honneurs avec la même forfanterie qu'à l'ordinaire, parlant à l'oreille de celui-ci, serrant la main de celui-là, faisant des

signes d'intelligence à un autre, lorsque tout-à-coup, au milieu du cercle de gentilshommes qui, debout, entouraient une longue table chargée d'une infinité de mets, Bourba s'aperçut que Gorski ne s'y trouvait pas.

— Seigneurs frères, s'écria-t-il, il y a un déserteur parmi nous. Qu'est devenu le noble veneur ?

— Il est parti hier dans la nuit, répondit Zawicha.

— Quelqu'un sait-il le motif de cette désertion ? demanda ensuite Bourba.

— Personne ne peut le savoir mieux que vous, dit alors un autre gentilhomme, après ce qui s'est passé entre vous et lui.

— Que le diable m'emporte, s'écria Bourba, en faisant néanmoins le signe de la croix en préservatif de l'exclamation, si je sais de quoi il s'agit !

Le fait est que Bourba, dans son ivresse, avait complètement oublié la dispute qu'il avait élevée lui-même fort indirectement avec le vieux

Gorski, en lui faisant à diverses reprises des observations hostiles au sujet des espions suédois, et en soutenant, avec obstination et publiquement, que Gorski les recevait chez lui. Irrité, avec raison, de l'impertinence du colonel, mais l'attribuant à l'état où il se trouvait, Gorski peut-être se serait apaisé si le grand-enseigne lui eût fait à ce sujet les excuses convenables ; mais c'est ce qu'on ne pouvait attendre de la morgue de ce hautain magnat, et Gorski prit sur-le-champ le parti de se retirer et d'aller passer les fêtes chez lui en famille.

— L'irascible vieillard ! dit alors Bourba, lorsqu'on lui eut rafraîchi la mémoire ; se fâcher pour si peu de chose ! car je commence à me souvenir de ce qui s'est dit à cette occasion. — Oui, il y a eu quelques verres de trop, je m'en aperçois. — Et il se reprochait tacitement d'avoir contribué peut-être, par son imprudence, à éloigner du parti de son patron un homme qui pouvait devenir un champion assez redoutable dans la faction opposée.

— J'irai trouver moi-même ce vieillard atrabilaire, et nous ferons la paix le verre en main.

Après avoir expédié une aune ou deux de saucisses farcies de lard, plusieurs tranches de jambon, arrosées de plusieurs verres de liqueurs, dont il jugea cependant à-propos de modérer la dose, Bourba prit sous le bras Karp, et l'attirant dans une embrasure de croisée :

— Ah ça, nous pouvons compter sur vous? lui dit-il.

— Comment, que voulez-vous dire? demanda Karp d'un air inquiet, s'imaginant toujours qu'on en voulait à son argent, parce qu'il était arrivé plusieurs fois au grand-enseigne de vouloir lui en emprunter; mais, comme ce seigneur avait la réputation d'être fort dérangé et mauvais payeur, Karp, ne se souciant pas de lui en prêter, et ne voulant pas en même temps s'en faire un ennemi, craignait comme la mort de semblables propositions.

— Mais oui, sans doute, reprit le colonel, vous serez des nôtres aux diettines.

— Je ne crois pas que je puisse y aller, répondit Karp un peu rassuré, en voyant de quoi il s'agissait. C'est une si grande dépense ; il faut traîner tant de monde avec soi ; les logements sont d'un prix fou ; non, réflexion faite, je n'irai pas.

— Quelle folie, s'écria Bourba ; vous et les vôtres, vous viendrez avec nous ; le grand-enseigne a fait retenir pour les siens tout un quartier de la ville, à Rosienie ; il y aura place pour tout le monde.

— Peut-être bien, dit Karp d'un air indécis, mais il faudra traîner des fourrages avec soi, et il y a assez loin de chez moi à Rosienie, où l'on ne pourra s'en procurer ni pour or ni pour argent. Vous savez comme ils sont chers cette année.

— Tant mieux pour vous qui en avez toujours à vendre.

— Pas cette année au moins, toutes mes prairies ont été inondées.

— Oh ! le vilain ladre, pensa Bourba ; allons, il faut lui porter une nouvelle botte. — Eh bien,

laissez là vos bêtes, il ne manque pas de chevaux dans les écuries de monseigneur le grand-enseigne, vous viendrez dans nos équipages, il n'y aura qu'à se serrer davantage.

— Au fait, c'est assez juste, dit Karp, car enfin je ne vais à ces diettines que par complaisance pour vous autres. Je n'ai que faire, moi, d'aller user mes bottes dans la crotte de Rosienie, et peut-être déchirer dans la foule mes vêtements. — Il jeta, en disant ces mots, un regard sur son habit usé.

— Mais vous ne savez donc pas que l'on se propose de vous élire chambellan du district, ni plus ni moins ?

— Bah! bah! toutes ces prétendues dignités ne me tentent guère. J'irai aux élections avec quelques-uns de mes amis, si vous m'assurez qu'il ne m'en coûtera rien.

— Topez là, dit Bourba, en lui présentant la main et en lui offrant du tabac, qu'on appelait alors herbe nicotiane. Karp mit ses trois doigts bien ouverts dans la boîte et en tira une prise

énorme, qu'au lieu de porter à son nez il déposa avec précaution sur son autre main, entre le pouce et l'index, d'où il l'aspira plusieurs fois de suite, de peur d'en perdre une parcelle.

Bourba, ayant terminé sa négociation avec le vieil avare, comme il appelait Karp, entama une autre conférence avec Lawiska, qui était un brave homme, toujours prêt à obliger ses amis, et qui promit sur-le-champ tout ce que lui demandait le colonel.

— Je puis, lui dit-il, compter sur dix braves garçons qui ne demanderont pas mieux que de me suivre et qui n'épargneront pas leurs poumons s'il le faut, je vous assure. Mais c'est le diable : ils n'ont pas un sabre entre eux tous, et nous ne sommes plus en automne pour arriver aux élections armés de faulx ; on nous demanderait quelle prairie nous venons faucher sous la neige. Et cependant, il convient d'apporter des armes, car s'il arrivait quelque échauffourée avec les gens de Sapieha, comme cela est probable, vous sentez qu'il serait fâcheux pour ces pauvres

diables, pleins de bonne volonté, de rester en arrière faute d'un sabre.

— Vous avez parfaitement raison, mon cher ami, mais soyez tranquille, nous les armerons jusqu'aux dents ; j'en fais mon affaire.

Successivement, Bourba s'entendit avec tous les gentilshommes rassemblés, stimulant le zèle de chacun, soit par le don d'un beau cheval tout enharnaché, ou de quelques armes de prix, l'appât d'une charge ou d'un titre ; eux, de leur côté, s'engageaient à conduire aux diettines autant de bons compagnons que leurs relations pourraient seulement leur en fournir, pour soutenir les intérêts du roi, ou plutôt la vanité du grand-enseigne.

Laissons le colonel Bourba s'applaudir de ses grands talents en négociations, et hâtons-nous de rejoindre un autre personnage avec qui il nous reste à faire une plus ample connaissance, l'inconnu du lac de Plotel. — Enveloppé dans une grande pelisse, assis sur un petit traîneau à deux chevaux conduit par un juif, cet individu

avait quitté Plotel à l'instant même que la jeune comtesse Oginska était retournée à l'île de la Reine-Bonne. Il avait pris pour conducteur Isaac Ruben, et nous croyons ne pas nous tromper en disant que ce qui l'avait décidé dans son choix était moins l'air d'intelligence qu'on remarquait en ce juif, que parce qu'il s'était vanté lui-même d'être courtier de la jeune comtesse. Quoiqu'une température de douze à quinze degrés de froid, une course rapide en traîneau découvert, par des chemins détournés, à travers des campagnes désertes, des bois dépouillés, où l'on entendait siffler le triste vent de bise, et dans la seule compagnie d'un juif pour toute société, ne fussent pas très-propres à inspirer ou nourrir des rêveries romanesques ; cependant la brillante apparition d'Halina sur le lac de Plotel, le souvenir de cette charmante personne semblaient occuper exclusivement les pensées de notre jeune inconnu. Feignant de dormir pour se livrer, sans crainte d'interruption de la part de son conducteur, au prestige séducteur d'un premier amour,

l'inconnu s'enveloppa la tête de son manteau, et berçant son imagination des plus douces chimères, le temps lui parut si court, qu'il fut étonné en sentant le traîneau s'arrêter, et en se voyant dans l'écurie d'un cabaret isolé, non loin du bourg de Salanty, que lui-même avait indiqué à Isaac Ruben. Il lui fallut donc s'arracher de ce monde de délices où l'avait promené pendant deux ou trois heures une imagination de vingt ans, pour descendre dans un misérable cabaret tel qu'on en trouve sur les routes de Pologne, plein de fumée de tabac, d'exhalaisons d'eau-de-vie, et retentissant des disputes de paysans ivres, des criailleries de petits juifs déguenillés, et du bêlement des moutons et des veaux enfermés dans l'écurie. S'adressant au cabaretier juif, l'inconnu lui demanda si monsieur le veneur Gorski se trouvait chez lui; sur la réponse que ce gentilhomme était allé passer les fêtes à Plotel, réponse qui parut le contrarier infiniment, il demanda la seule chambre vacante de l'auberge; elle donnait sur celle où se tenait

le cabaret, et d'où, par conséquent, l'on entendait tout le bruit que faisaient les ivrognes qui s'y réunissaient. Cette chambre n'avait pas été chauffée depuis long-temps, et il y avait sur les carreaux de vitres de la glace d'un doigt d'épaisseur, qui interceptait la vue du dehors; on s'empressa d'allumer le poële, au risque d'asphyxier le voyageur transi, qui cherchait à se réchauffer en marchant à grands pas et en battant des pieds. Mais le souvenir d'Halina était là, il embellissait tout aux yeux de l'inconnu, qui était, comme on dit, sous le charme. Une chandelle, placée dans un lustre de cuivre, éclairait ce réduit si peu comfortable. Après avoir ordonné à son domestique d'aller réchauffer, au feu de la cuisine, quelques-unes des provisions de voyage pour son souper, l'inconnu s'établit auprès de la table sur une escabelle, pour lire différentes lettres et papiers qu'il tira d'un portefeuille en cuir doré, lorsqu'il entendit plusieurs traîneaux s'arrêter devant le cabaret, et reconnut la voix de son domestique; il paraissait défen-

dre l'entrée de cette porte, qui, s'ouvrant enfin avec fracas, et comme poussée du dehors, laissa au libre passage à deux voyageurs de bonne mine, richement vêtus quoiqu'en habits de voyage. Le plus jeune des deux s'adressa au voyageur, qui, toujours assis, les regardait avec étonnement, et lui dit d'un ton impérieux, tandis que son compagnon le retenait par le bras :

— J'ignore qui vous êtes, monsieur, pour vous arroger le droit d'occuper à vous seul une auberge ouverte à tout le monde, mais moi je suis le prince Alexandre Sobieski.

— Et moi, monsieur, dit à son tour l'inconnu avec hauteur et en se levant, je suis Théodoric, comte de Tisenhauz, colonel des gardes de Sa Majesté le roi de Suède. — En disant ces mots, il déboutonna sa veste fourrée et fit voir l'uniforme suédois et la décoration de l'ordre......., à laquelle était attaché le portrait de Charles XII entouré de diamants. — Personne n'a le droit de me disputer la possession d'une chambre que j'ai été le premier à occuper, mais que j'aurais

pu consentir à partager si on me l'eût demandé avec plus de politesse que vous ne l'avez fait, monsieur.

L'autre voyageur, dont les manières étaient remplies de douceur, de grâce et de dignité, s'avança alors avec empressement vers le jeune Suédois, et lui tendant la main :

— Je me félicite beaucoup, monsieur, du hasard qui me procure une aussi agréable rencontre, et je rends grâce à l'étourderie de mon ami de nous avoir donné les moyens de nous mieux connaître. — Il ne me reste plus qu'à me nommer aussi, et vous voyez en moi Stanislas Leszczynski, palatin de Posen, et député de la république auprès de votre auguste souverain.

A ce nom, qu'avaient déjà fait connaître si avantageusement les grandes qualités et la réputation de celui qui le portait, le comte Théodoric reçut avec empressement la main qui lui était offerte en gage d'amitié, et pria le palatin et son ami de disposer entièrement de lui.

Théodoric, comte de Tisenhauz, était le reje-

ton de l'ancienne et noble famille de ce nom, que le désir de propager la foi chrétienne attira en Livonie, ainsi qu'un grand nombre d'autres familles distinguées d'Allemagne et beaucoup d'aventuriers guidés peut-être par le seul motif de s'enrichir et de faire fortune. Albert, troisième évêque de Riga, de concert avec ses frères, Théodoric et Engelbert Tisenhauz, autorisé par une lettre circulaire d'Innocent III, aux états de Westphalie et de Saxe, à former une croisade contre les païens du Nord, qui s'opposaient vivement à l'établissement du christianisme dans leurs contrées, et qui avaient récemment mis à mort son prédécesseur; Albert débarqua dans le port de Riga à la tête de forces assez considérables pour en imposer aux Livoniens et les contenir dans le devoir; et il fit construire, à l'embouchure de la Dwina, pour protéger la résidence épiscopale, la forteresse de *Donaumünde*, ou du *Diamant*.

Pour contenir également et soumettre aux lois d'une exacte discipline cette nombreuse

milice qu'il avait recrutée dans les différentes parties de l'Allemagne, Albert créa un nouvel ordre de chevalerie sur le modèle et les réglements des Templiers de la Palestine, vœu de chasteté et de défense de la foi, habit monacal sur lequel étaient marqués deux glaives formant la croix, ce qui fit donner à cet ordre le nom de chevaliers porte-glaives. En 1238, Albert réunit cet ordre à celui des chevaliers Teutoniques, afin de concourir ensemble à l'extirpation totale du paganisme dans le Nord, époque glorieuse et fortunée pour la religion, qui n'arriva cependant que vers la fin du quatorzième siècle, par l'union de la reine de Pologne, Heidwige, avec Jagellon, grand-duc de Lithuanie, qui, pour obtenir la main de cette princesse et la couronne de Pologne, abjura ses erreurs et prêcha lui-même l'Évangile à ses sujets.

Théodoric avait perdu son père en bas âge. Élevé sous les yeux et par les soins d'une mère tendre et éclairée, Théodoric, avec le génie guerrier et entreprenant de ses ancêtres, avait ces mœurs douces, cette sensibilité de cœur que l'on

acquiert surtout dans la société habituelle des femmes, de ce sexe dont on a dit dans ce vers si connu :

« Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs. »

Dès sa plus tendre enfance, tous les penchants de Théodoric semblaient indiquer une vive inclination pour la carrière distinguée des armes. Alarmée des dispositions qu'elle observait dans cet enfant si cher, et sur qui se réunissaient toutes ses affections, cette tendre mère crut devoir soustraire à ses yeux tout ce qui pouvait les entretenir dans son imagination. Mais alors Théodoric, dans ses moments de récréation, n'était occupé qu'à élever des remparts, creuser des fossés, bâtir des forteresses en cailloux ou faire faire l'exercice à des enfants du même âge que lui. — On réussit cependant à comprimer quelque temps cette ardeur guerrière; mais aussitôt que l'Alexandre du Nord eut fait retentir l'Europe de ses exploits, ni les charmes d'une vie paisible et d'un

heureux intérieur, ni les larmes d'une mère tremblante pour un fils unique, héritier d'une grande fortune et d'un nom distingué, rien ne put retenir Théodoric, avide de gloire et de combats. Loin de prendre part au mécontentement de quelques-uns de ses concitoyens, et détestant les intrigues et les complots du républicain Pathul, il courut avec empressement se ranger sous les drapeaux de Charles XII, lorsque ce prince, vainqueur de Copenhague, vint descendre avec son armée en Estonie. Théodoric fit ses premières armes dans le fameux combat de Narva. Frappé de la valeur bouillante de ce jeune homme, qui, presque seul avec une poignée de soldats, poursuivait encore les fuyards et les repoussait jusque dans la Narva, où il en périt un grand nombre, Charles voulut récompenser Théodoric sur le champ de bataille témoin de ses premiers exploits. Il lui passa son portrait au cou et lui apprit qu'il l'attachait auprès de sa personne avec le grade de colonel. Ivre de gloire et de bonheur, Théodoric baisa la main victo-

rieuse et puissante qui distribuait à la fois la mort et les faveurs, en jurant à son souverain une fidélité et un attachement inviolables. La grande jeunesse de Théodoric relevait encore son mérite aux yeux de Charles XII, qui, si jeune lui-même, se plaisait à encourager, à récompenser les talents dans la jeunesse.

Nous avons dit précédemment que le jeune comte de Tisenhauz était d'une beauté très-remarquable. La fumée des champs de bataille, loin de nuire au coloris de la fraîcheur et de la jeunesse qui brillait sur ses nobles traits, n'y avait encore répandu qu'une teinte légère propre seulement à imprimer à sa physionomie ce caractère mâle qui convient à un guerrier. Le sourire de la confiance et de la gaîté, que l'on voyait souvent errer sur ses lèvres, s'alliait parfaitement avec la vivacité et l'éclat de son grand œil bleu tempéré par la douceur de son regard. Ses manières, sa tournure, sa façon de s'exprimer, jusqu'au son de sa voix, tout annonçait en lui un caractère très-doux, mais plein de fer-

meté, un homme qui savait se respecter lui-même, et par conséquent inspirer aux autres de la considération pour sa personne. Il suffisait de le regarder une fois pour se convaincre qu'il fallait, ou le craindre comme ennemi, ou le chérir comme ami.

Il existe certainement des rapports secrets entre les âmes faites pour s'entendre. Théodoric de Tisenhauz et le jeune palatin éprouvèrent l'un pour l'autre un attrait mutuel qui établit sur-le-champ entre eux autant d'intimité que s'ils eussent vécu plusieurs années ensemble. Stanislas Leszczynski, âgé de vingt-trois ou vingt-quatre ans à cette époque, réunissait en sa personne les plus heureux dons de la nature et les brillants avantages de la fortune. Il avait succédé à son père dans la place éminente de palatin de Posen. Auguste lui avait conservé ce haut rang, dans l'espoir de s'attacher un sujet aussi remarquable par ses talents que par l'influence que son grand caractère exerçait sur ses concitoyens. Sans doute la reconnaissance pouvait beaucoup

sur un cœur tel que celui de Stanislas, mais la voix de sa patrie et celle du devoir y parlaient encore plus haut. La jeunesse de Stanislas avait été consacrée à des études sérieuses et approfondies; ses voyages en Allemagne, en France, en Italie, pays dont les langues lui étaient familières, n'avaient eu pour but (bien différent en cela de la plupart des jeunes Polonais de notre siècle, qui ne voyagent que pour leur plaisir) que la connaissance des lois et des hommes, comme s'il eût pressenti qu'il devait être un jour appelé à les gouverner. A l'âge de dix-neuf ans, Stanislas se distinguait déjà à la tribune par une éloquence qui rappelait les beaux temps de l'ancienne Rome, et le discours qu'il composa en un jour sur la mort de Jean III parut une espèce de phénomène aux yeux de l'assemblée générale de la nation, qui l'avait choisi pour son organe auprès de la reine. Les grâces extérieures de sa personne semblaient se réunir à de si grandes qualités pour en former un ensemble approchant de la perfection. Stanislas avait une

taille majestueuse, les traits du visage réguliers, pleins de noblesse et de douceur ; la bonté, la franchise de son caractère se peignaient dans son regard et sur son front serein et ouvert. Son aimable enjouement, qui se manifestait souvent par d'heureuses reparties, tempérait l'austérité de sa morale et des principes religieux qui réglaient ses actions et gouvernaient son esprit mûr avant l'âge de raison. Sévère pour lui seul, indulgent pour les autres, Stanislas réunissait toutes les vertus propres à assurer le bonheur de sa famille, à le faire chérir dans son intérieur et considérer universellement.

— Il est pourtant fâcheux, dit le jeune palatin avec cette douceur qui le caractérisait, il est fâcheux pour de bons chrétiens d'être obligés de passer les fêtes de Noël au milieu de juifs mécréans. Nous comptions, mon ami et moi, nous reposer deux jours chez le Cicooun Gorski, mais ayant appris qu'il n'est pas chez lui, nous avons été contraints de venir vous déranger.

— Je profite d'un malheur qui nous est com-

mun, répondit le comte de Tisenhauz, car j'avais aussi l'intention de me rendre chez monsieur Gorski.

— Eh bien, s'écria le jeune Sobieski, pourquoi n'irions-nous pas tous ensemble assiéger sa maison ?

— Voilà bien votre pétulance ordinaire, mon cher, reprit Stanislas en souriant ; mais, en supposant que nous trouvions les portes ouvertes, qui nous donnera les clefs du garde-manger, de la cave et autres lieux en l'absence du maître de la maison ?

— D'accord, dit Alexandre Sobieski, mais ne pensez-vous pas, homme sage et prudent que vous êtes, qu'il y ait du danger pour nous à passer la nuit dans un cabaret où il entre continuellement toutes sortes de gens ?

— Oui, sans doute, répondit en riant le jeune palatin, et surtout si vous débutez par leur dire votre nom sans les connaître.

Alexandre Sobieski, second fils de Jean III, excessivement gâté dans son enfance par son il-

lustre père, qui se plaisait à lui donner les surnoms d'*Amour* et de *Mignon*, recommandant bien à la reine sa femme de lui passer toutes ses fantaisies et de ne pas gâter son naturel ; Alexandre Sobieski avait conservé les défauts de cet âge, ou, pour mieux dire, ces défauts avaient crû en lui avec les années. La prudence, la raison, l'amitié, tout était oublié pour satisfaire un moment d'emportement ou le désir le plus frivole. Cependant il avait un cœur excellent ; il était susceptible d'attachement véritable, de sentiments d'honneur, de loyauté, de bravoure ; mais le temps seul pouvait calmer la fougue de ses idées et mûrir sa raison. Sans avoir la beauté régulière de Théodoric de Tisenhauz, Alexandre avait une figure agréable, vive, enjouée, et il était bien fait de sa personne.

Théodoric parut surpris de l'espèce d'incognito que semblaient observer les deux illustres voyageurs ; mais, avec toute la mesure d'un jeune homme discret et bien élevé, il s'abstint de faire la moindre question à ce sujet. — Le palatin

Stanislas se disposait à lui en donner l'explication, ou plutôt son jeune ami, toujours empressé de parler, allait lui en éviter la peine, lorsque tout-à coup l'on vit paraître Gorski s'écriant sur le seuil de la porte :

— Hé quoi, mes nobles seigneurs, dans ce méchant cabaret ! — Il est trop heureux pour moi d'être revenu, contre mon attente, de Plotel, pour avoir l'honneur de recevoir vos seigneuries dans mon humble demeure. Je compte trop sur votre bonté pour croire que vous me donneriez la mortification de rejeter les offres d'un serviteur dévoué.

— Au contraire, monsieur le veneur, répondit Stanislas avec une politesse accompagnée d'une certaine dignité, au contraire, mon ami et moi, nous comptions vous demander asile pour un jour ou deux, et votre maison hospitalière était marquée principalement sur notre itinéraire. Nous vous dirons tantôt les raisons qui nous obligent à choisir notre chemin et nos gîtes avec tant de précaution.

Pendant ce discours, Tisenhauz s'était approché de Gorski, et, lui serrant amicalement la main :

— Bonjour, mon ami, lui dit-il, et moi aussi j'allais chez vous.

— J'ai l'honneur de vous saluer, lui répondit Gorski un peu interdit et ne sachant pas s'il devait lui donner son vrai nom.

Mais Théodoric lui dit à voix basse :

— Ne craignez rien, j'apporte de bonnes nouvelles, Sapieha est pour nous.

— Dieu soit loué! ajouta Gorski.

Puis, se retournant vers les deux amis :

— Si vos seigneuries le permettent, je vais les conduire dans mon traîneau. Dieu sait comment vous allez être reçus, ma femme n'étant pas à la maison; mais, à la guerre comme à la guerre.

— Et je vais dire à nos gens de nous suivre, s'écria Sobieski.

— Il ne faut pas croire, ajouta Stanislas, que notre train soit fort nombreux, car nous voyageons très-modestement, et pour cause.

CHAPITRE IV.

Le lendemain, les trois illustres voyageurs, bien remis de leurs fatigues, après avoir passé une bonne nuit, grâce aux soins hospitaliers de Gorski, et après avoir rempli dans la matinée leurs devoirs religieux, partageaient ensemble un déjeûner plus abondant que délicat, mais assaisonné par l'obligeance de l'hôte et la franche courtoisie des convives. On avait renvoyé les domestiques, les portes étaient soigneusement fermées, et dans l'intimité qu'établit entre plusieurs personnes un repas fait sans gêne et une

nuit passée sous le même toit, nos voyageurs s'étaient déjà réciproquement fait leurs confidences et découvert les motifs de leur incognito.

— Oui, s'écriait avec emportement le jeune Sobieski, oui! je suis obligé de fuir, de me cacher, de me bannir de mon pays, moi, fils d'un roi qui a couvert sa patrie de gloire, pour éviter le sort de mes malheureux frères, victimes de la perfidie de ce prince qui ne rougit pas d'employer les plus basses manœuvres pour rompre des engagements sacrés et violer les priviléges de la nation.

Sobieski raconta alors l'enlèvement de ses frères Jacques et Constantin, surpris au milieu d'une partie de chasse, enlevés sans aucune forme juridique, contre tout droit civil et religieux, et conduits innocents, par ordre du roi Auguste, à Leipsick, où ils étaient gardés à vue dans une étroite prison, sans prévoir le sort qui leur était réservé et le motif d'une conduite si rigoureuse à leur égard. Lui seul, échappé au piége qui leur

avait été dressé, s'était rendu à Varsovie, où le roi ne se trouvait point alors.

— Ma voix, dit-il, s'est fait entendre dans l'assemblée générale pour demander justice d'un si grand attentat ; les représentants de la nation ont tous frémi d'indignation en se récriant sur la tyrannie d'un prince qui se montrait ouvertement oppresseur de l'innocence et de la liberté. On arrêta d'une commune voix qu'il fallait, et sans le moindre délai, recourir à la protection du magnanime Charles XII, qui seul pouvait sauver l'état d'une chute prochaine et d'un honteux avilissement. — Mon ami le palatin de Posen fut alors unanimement choisi pour remplir les fonctions d'ambassadeur de la république, et je me suis joint à lui pour chercher sûreté et vengeance auprès du héros suédois.

Le noble cœur de Tisenhauz s'était soulevé à ce récit.

— Oui, répondit-il avec feu, n'en doutez pas, vous trouverez l'une et l'autre auprès de mon souverain, il vengera son injure et la vôtre ; son

épée victorieuse deviendra entre ses mains le glaive de la justice, et je connais assez le caractère inflexible de Charles XII pour vous promettre en son nom que rien ne pourra fléchir sa grande ame justement révoltée d'un pareil acte d'iniquité.

Stanislas avait écouté Théodoric en baissant les yeux et comme recueilli en lui-même. Cet homme juste blâmait aussi la conduite du roi de Pologne, il ressentait vivement le tort dont le prince s'était rendu coupable vis-à-vis de personnes contre lesquelles il ne pouvait avoir de griefs et qui étaient particulièrement chères à Stanislas. Mais, avec sa sagesse accoutumée, il pesait toutes les circonstances et calculait les suites terribles d'une vengeance telle que l'annonçait le jeune Suédois et telle qu'on pouvait l'attendre du caractère de Charles XII, d'un jeune souverain entreprenant et altier, qui se croyait offensé par Auguste et qui l'avait été réellement. S'il était à désirer d'une part que le roi de Pologne fût contraint à respecter davantage les

droits de la nation qui l'avait placé sur son trône, il était à craindre également pour la patrie que, dans ce conflit d'événements, elle ne se rendît victime volontaire d'une guerre désastreuse ; car il n'était pas probable qu'Auguste, prince courageux et guerrier, renonçât volontairement à la couronne. Des revers multipliés pouvaient seuls l'y contraindre, mais quelles en seraient pour la Pologne les suites inévitables? Des maux de toute espèce, le désordre, le pillage, un nouvel interrègne et l'anarchie.

Prenant la parole à son tour :

— Je ne puis croire, dit Stanislas, plein d'estime pour le jeune héros dont il admirait le grand caractère, avec l'exaltation que la gloire et de brillants exploits inspirent à la jeunesse, je ne puis croire que Charles ferme l'oreille à mes justes représentations, et se contente d'être la terreur du Nord, tandis qu'il dépend de lui de joindre au titre glorieux de conquérant celui d'arbitre et de pacificateur des souverains.

Admis dans la confiance intime de Char-

les XII, Théodoric, qui, malgré sa grande jeunesse et son inexpérience, avait parfaitement démêlé le caractère de son souverain, ne partageait point à cet égard les illusions du palatin. Désirant la paix encore plus vivement que lui peut-être, puisque toutes ses espérances de bonheur et d'amour se rattachaient à cette paix tant souhaitée, Théodoric n'osait cependant pas compter sur un résultat favorable des négociations qui allaient bientôt s'ouvrir entre son souverain et l'ambassadeur de la république de Pologne. En admirant les qualités héroïques de Charles, qui en faisaient en même temps la tête et le bras de son armée, l'excellent jugement de Théodoric le portait quelquefois à déplorer l'excessive obstination dont elles étaient accompagnées, et qui valut à Charles l'épithète que lui donnèrent par la suite les Turcs, de *demirbash*, ou tête de fer. Théodoric savait que la politique n'entrait pour rien dans les vues souvent gigantesques de Charles XII, qui, dès sa plus tendre jeunesse, avait pris Alexandre pour modèle, et s'écriait,

lorsqu'on lui représentait que ce grand guerrier n'avait vécu que trente-deux ans : — Ah ! n'est-ce pas assez quand on a conquis des royaumes ! Mais Charles XII, jaloux uniquement d'acquérir une brillante renommée, ne songeait pas à l'agrandissement de sa domination, et l'on aurait pu lui adresser le même reproche qu'à ce grand capitaine vainqueur des Romains : — Tu sais vaincre, mais tu ne sais pas profiter de la victoire. Satisfait d'avoir humilié le Danemarck, on avait vu Charles remporter d'éclatants succès contre les Russes, sans retirer d'autre avantage d'une expédition qui pouvait être aussi utile que brillante, que la levée du siége de Narva, laissant le czar s'éloigner et profiter des fautes d'un ennemi plus brave que prudent, pour instruire ses sujets, par les revers, au grand art de vaincre ; ce czar dont il pouvait faire son Darius, et qui disait en se retirant, avec autant de vérité que de justice : — Mon frère Charles veut faire l'Alexandre, mais il ne trouvera pas en moi un Darius.

Les sentiments du jeune Suédois pour la belle comtesse Halina troublaient singulièrement ses idées politiques. Tantôt il pensait que la gloire de son maître exigeait une éclatante satisfaction de l'injure que lui avait faite Auguste en attaquant la Livonie, en donnant asile au rebelle Pathul ; et cette gloire allait encore être stimulée par les réclamations de l'innocence opprimée. Zélé partisan de la justice, véritable chevalier de l'honneur, de la loyauté, Charles pourrait-il rejeter la prière d'Alexandre Sobieski, et ne pas tirer en sa faveur cette épée victorieuse si digne de venger sur Auguste ce nouveau trait d'injustice? Théodoric n'en doutait même pas ; mais que devenaient alors ses projets, ses espérances? Ses relations avec la branche de sa famille établie en Lithuanie sous le règne de Sigismond lui avaient fait donner par Charles XII la commission de gagner le prince Sapieha, et de s'assurer, dans la personne de ce seigneur, d'un parti puissant en Lithuanie. Théodoric avait réussi dans sa mission, mais il ne pouvait espérer d'obtenir le même

succès auprès d'Oginski, qui, indépendamment de son attachement à la cause d'Auguste, fier de se trouver à la tête d'un corps de troupes infiniment plus considérable que celui de Sapieha, et qui égalait en nombre les forces des Suédois, se flattait, avec quelque apparence de raison, d'arrêter la marche triomphante de Charles XII, et de donner à Auguste le temps de rassembler les troupes saxonnes et de les réunir aux débris de l'armée polonaise qui lui étaient restés fidèles. — Toute espèce de démarches de sa part eussent été infructueuses, Théodoric ne le savait que trop, et en se montrant à Plotel, quoiqu'à la faveur de l'incognito, il avait commis une grande imprudence, et ne pouvait s'y exposer une seconde fois sans compromettre les secrets de son maître et sa propre sûreté.



CHAPITRE V.

Le colonel Bourba était revenu de chez Gorski à Plotel, et le grand air, le doux et profond sommeil dont il jouit pendant le trajet ayant rafraîchi ses idées, il fut en état, au sortir de son traîneau, de se présenter devant son noble patron. En voyant paraître le colonel, Oginski fit un mouvement de surprise et de mécontentement qui colora ses deux joues et son front, dont les rides se rapprochèrent davantage les unes des autres.

— Hé quoi, monsieur, vous revenez seul, tan-

dis que je vous ai expressément recommandé de ramener ici le veneur.

— Je m'en souviens très-bien, répondit Bourba, mais pour exécuter ces ordres il fallait que Gorski consentît à m'accompagner.

— Eh bien, il s'y est refusé?

— Je ne lui en ai pas fait la proposition.

— Vous avez donc perdu la tête, s'écria Oginski ; ne vous ai-je pas répété à différentes fois que je tenais beaucoup à le revoir ici avant les diettines?

— Je n'ai pas voulu me compromettre par une demande inutile ; Gorski ne pouvait pas venir, et par une très-bonne raison : l'ambassadeur de la république, le palatin de Posen, est présentement chez lui.

Ces mots firent sur Oginski l'effet d'un coup de vent qui chasse un nuage et qui en ramène un autre. Un sourire amer se montra sur ses lèvres ; et après quelques moments de silence :

— Son Excellence, dit-il, n'a pas daigné s'arrêter chez moi. Cette conduite dévoile suffisam-

ment le but de sa mission et ses propres sentiments. Avez-vous tâché au moins dans la conversation de sonder le palatin, de pénétrer le but de cette ambassade ? Il ne faut pas se le dissimuler, les affaires vont très-mal ; je reçois de tous les côtés des nouvelles fâcheuses. Le primat agit ouvertement contre nous, sans égard aux représentations du souverain pontife, qui lui a écrit pour l'engager à se faire médiateur entre le roi et la république. Les déclarations de ce Don Quichotte suédois ont monté tous les esprits ; on ne parle plus que de violations de *pacta conventa ;* quelques-uns, plus hardis, osent même parler de déposition et d'interrègne ; enfin la crainte des maux dont nous menace l'entrée des Suédois en Pologne inspire un découragement presque universel, tandis qu'il serait si aisé, avec un peu d'énergie, d'éloigner ce fléau de notre patrie. Il ne faudrait pour cela qu'un accord parfait et sincère entre le roi et la république ; il ne faudrait que laisser agir un prince brave et courageux, car enfin tout n'est pas désespéré.

Nous pouvons toujours compter sur l'appui du czar, malgré la défaite qu'il vient d'essuyer ; et l'on ne me persuadera jamais que ces Suédois soient invincibles. Mais enfin, que vous a dit l'ambassadeur ?

— A moi ! rien du tout, répondit Bourba. Je ne suis resté qu'un moment à Salanty ; on était à table lorsque j'arrivai ; il y avait de fort bon vin ; je ne sais d'où le vieux fou de cicooun s'était procuré de si vieux *tokai ;* cependant j'en bus très-modérément. On se leva ; Gorski m'emmena sur le vestibule, et puis je me trouvai dans mon traîneau sans m'en douter, jusqu'à ce que je sois arrivé ici.

— Il faut, dit Oginski, en se parlant à lui-même et en parcourant avec agitation la chambre où il se trouvait, il faut que j'aie moi-même perdu l'esprit ponr confier à un pareil ivrogne la moindre commission qui exige du bon sens. — Enfin, monsieur, s'écria-t-il avec emportement, voilà où votre intempérance accoutumée nous a conduits. Hier, par tous vos propos in-

discrets, votre ridicule bavardage, vous avez irrité un homme qu'il nous importait de ménager et de mettre dans nos intérêts. Aujourd'hui, je vous envoie pour réparer vos sottises de la veille, vous en faites de nouvelles et de plus fortes encore. Une occasion unique, et dont un habile homme aurait su tirer un grand parti, se présente, et vous, au lieu de chercher à pénétrer adroitement les intentions de l'ambassadeur, à en obtenir quelques éclaircissements sur nos affaires, — un seul mot lâché imprudemment peut donner quelquefois de grandes lumières et découvrir bien des choses, — vous, vous dissipiez dans les fumées du tokai le peu de raison dont la providence vous a doué. Quelle honte! quelle stupidité!

Bourba reçut cette mercuriale avec l'air humble et soumis d'un subalterne qui est en présence de son supérieur. Cependant son naturel hargneux l'emportant sur la crainte d'ajouter au mécontentement et à la colère de son noble patron, il s'écria en jurant :

— Je ne suis pas né pour être ambassadeur ni orateur. Pourquoi me donnez-vous de semblables commissions ? Envoyez-moi battre les Suédois, et vous verrez si je ne m'en acquitterai pas bien. Je ne suis pas un homme universel, moi.

— Il a raison, se dit Oginski, et c'est moi qui ai tort. Son bras vaut mieux que sa tête.— Sans répondre au colonel, Oginski se rendit à l'appartement de sa nièce, qu'il trouva seule avec madame Denhoff.

— Ma chère Halina, lui dit-il en entrant, il faut vous préparer à partir sur-le-champ pour Salanty. Le palatin de Posen, qui se rend comme ambassadeur de la république au camp suédois, auprès de Charles, se trouve chez Gorski dans ce moment et doit y passer les fêtes de Noël.

A cette nouvelle imprévue, madame Denhoff tressaillit involontairement et regarda Halina, qui écoutait attentivement son oncle.

— Bourba revient de Salanty, où il s'est conduit à sa manière, en extravagant qui ne sait rien

faire ni dire à propos. — Halina sourit d'un air de conviction. — Il faut donc, ma chère nièce, que vous alliez vous-même parler à Gorski. Vous savez combien il est important de s'assurer de cet homme avant les diettines, et de le détacher du parti de Sapieha. Il ne résistera pas à vos insinuations, à votre doux langage. Je désire aussi que vous voyiez l'ambassadeur. Il ne me conviendrait nullement d'aller le chercher à Salanty ; j'aurais l'air de lui faire des avances ; ma dignité personnelle et l'esprit de parti ne me le permettent pas. Pour vous, vous serez censée faire une visite à madame Gorska.

— Mais, mon oncle, interrompit Halina, je ne la trouverai pas à Salanty ; elle est allée passer les fêtes chez une de ses voisines.

— Eh bien, dit avec vivacité madame Denhoff, pourquoi n'irions-nous pas la chercher pour la ramener chez elle ?

— C'est très-bien pensé, reprit Oginski, et vous avez levé toutes les difficultés. Madame Gorska sera fort aise de revenir faire les hon-

neurs de sa maison à d'aussi illustres hôtes. Et vous, ma chère enfant, vous aurez l'occasion de faire connaissance avec l'ambassadeur. Stanislas Leszczynski est jeune, il est, dit-on, aimable, et il a sans doute acquis pendant son séjour en France et à Paris cette galanterie qui distingue les Français. Il ne sera point insensible aux charmes d'une jeune et belle personne; le désir de lui plaire l'empêchera d'être sur ses gardes contre l'attrait d'une séduction innocente, et il vous sera très-facile, avec de l'intelligence et cette finesse d'esprit dont votre sexe est particulièrement doué, de pénétrer adroitement ses pensées et le véritable but de sa mission.

— Ainsi donc, dit en riant Halina, me voilà chargée d'une mission diplomatique. Je crains bien que mes talents, comme ceux de Bourba, n'échouent dans cette entreprise.

Cependant Halina pria son oncle de donner les ordres nécessaires pour son départ, et ayant fait elle-même les préparatifs indispensables pour un voyage de deux jours, elle partit accompagnée

de madame Denhoff, de deux femmes de chambre, d'un écuyer et de plusieurs piqueurs à cheval. — Halina fut reçue, dans la maison du gentilhomme où se trouvait madame Gorska, non-seulement avec déférence et tous les témoignages de la plus haute considération due à son rang et à sa naissance, mais avec cette franche cordialité qui accompagnait toujours l'ancienne hospitalité polonaise et cette satisfaction véritable qu'inspirait en tous lieux la présence d'Halina.

Madame Gorska était une bonne femme, sans prétentions, et dont les idées ne s'étendaient pas au-delà de sa ferme et de sa basse-cour, mais qui était véritablement utile à son mari et à sa famille par le bon ordre qu'elle entretenait dans son intérieur, l'exactitude avec laquelle on la voyait s'acquitter de toutes les fonctions d'une excellente ménagère, fonctions toujours respectables et malheureusement trop négligées de nos jours par un grand nombre de femmes qui dédaignent les devoirs de leur sexe, de leur état, et ne s'occupent

que d'idées vaines et frivoles. Madame Gorska fut à la fois consternée et réjouie en apprenant l'arrivée de l'ambassadeur à Salanty.

— Mon Dieu seigneur, s'écriait-elle à chaque instant, c'est bien honorable, sans doute, pour mon mari de recevoir chez lui un si noble personnage, mais quel embarras !

Et puis elle recommençait ses questions sur l'ambassadeur et voulait retourner sur-le-champ à Salanty. Mais comme la nuit était fort avancée et très-obscure, Halina lui persuada d'attendre jusqu'au lendemain matin, et elles partirent ensemble au point du jour.

Le comte de Tisenhauz était justement à veiller aux apprêts du départ, lorsque le traîneau d'Halina, attelé de six grands chevaux caparaçonnés, et toute sa suite, entrèrent dans la cour. Il reconnut la livrée d'Oginski ; son cœur battit avec force. La prudence lui ordonnait de se retirer, mais il ne put s'y résoudre ; et le traîneau s'étant arrêté sous le perron, Théodoric reconnut madame Gorska assise auprès de la jeune com-

tesse Oginska. Il s'avança précipitamment pour aider les dames à descendre ; chacune, en l'apercevant, fit un mouvement involontaire de surprise, madame Gorska en voyant quelqu'un que peut-être elle eût souhaité de ne pas voir en ce moment, et la comtesse Halina en reconnaissant dans ce jeune homme le personnage inconnu dont la présence l'avait tant frappée sur le lac de Plotel. Elle rougit en acceptant, pour descendre de traîneau, la main qui lui était offerte d'un air si timide, si respectueux et si empressé. Et se penchant aussitôt vers l'oreille de madame Gorska :

— De grâce, lui dit-elle, qui est donc ce jeune homme ?

— C'est monsieur... une connaissance de mon mari, répondit avec embarras madame Gorska. Il vous le dira lui-même, car il vient au-devant de nous, et moi, il faut que j'aille à mon ménage.

Gorski arrivait en effet pour recevoir Halina ; il lança un regard foudroyant à sa femme, qu'il accusait de lui avoir attiré cette visite, dont il

était vivement contrarié, craignant les suites qui pouvaient en résulter; mais il sut contenir son mécontentement en présence d'Halina, qui, s'apercevant de son air contraint, lui dit en riant :

— Comment, vous ne me remerciez pas de vous avoir ramené votre femme ? — Je suis sûre cependant que sans elle vous ne saviez où donner de la tête.

— Oh ! rien n'est plus vrai, répondit Gorski, en s'inclinant profondément, et surtout dans ce moment, dit-il entre ses dents.

L'ambassadeur était encore dans la chambre où il avait passé la nuit; mais Alexandre Sobieski, apercevant par la fenêtre un traîneau bien accompagné, qui annonçait un air d'opulence et de distinction, et des dames d'une tournure élégante, était sorti avec empressement. Il rencontra Halina, que Gorski conduisait au salon ; il s'arrêta dans une espèce d'extase, en s'écriant :

— La comtesse Halina !

Halina, de son côté, n'avait pu retenir une exclamation de surprise en reconnaissant tout-à-

coup le jeune fils du roi Jean, qu'elle avait connu à la cour. Sobieski s'emparant alors du bras que tenait respectueusement le vieux Gorski, et portant avec ardeur à ses lèvres une des mains charmantes d'Halina, la conduisit vers un sopha, où il s'assit lui-même près d'elle à titre d'ancienne connaissance. Théodoric les suivit dans l'appartement; témoin des transports de Sobieski, il éprouva un vif sentiment de jalousie et d'inquiétude ; son visage changea plusieurs fois de couleur. Halina s'en aperçut, et d'elle-même prit un maintien plus froid et plus grave ; mais Sobieski, toujours sur le même ton, s'écriait :

— Par quelle faveur du ciel jouissons-nous ici de la présence de l'astre charmant qui brillait à la cour de mon père en des jours plus heureux?

Résolue à tourner en plaisanterie ce langage un peu outré, Halina lui demanda à son tour quelles circonstances l'avaient amené dans les contrées du nord de la Pologne.

— Madame, répondit Sobieski, en se mettant

aux genoux d'Halina avec une galanterie chevaleresque, ma vie est actuellement entre vos mains; dites un mot, et je suis le prisonnier de votre oncle, ou plutôt le vôtre.

Et sans laisser à Halina le temps d'exprimer sa surprise, Sobieski entra aussitôt dans quelques détails sur sa position et l'obligation où il se trouvait de fuir pour éviter le triste sort de ses frères Jacques et Constantin.

— Mais, ajouta-t-il, je dois bénir mon destin puisqu'il me procure le bonheur de vous revoir; ce souvenir seul embellira mon exil; il sera pour moi ce que la source d'eau pure est pour le voyageur qui parcourt les déserts arides.

— Je vois, dit Halina en l'interrompant, que votre imagination est toujours aussi vive qu'au temps des jeux de notre enfance, lorsque, bien plus raisonnable que vous, je me permettais de vous faire quelque grave réflexion sur vos caprices.

— Oui, je me souviens que la reine, ma mère,

vous avait chargée de me sermonner, et que vous vous acquittiez à merveille de cet emploi. Daignerez-vous le reprendre aujourd'hui? Je vous promets plus de soumission que je n'en avais alors.

L'impression pénible que cet entretien produisait sur le jeune inconnu, en lui donnant la conviction de l'intimité qui semblait avoir existé autrefois entre le prince Sobieski et Halina, n'échappa point à la jeune comtesse. Elle répondit d'un air sérieux :

— Prince, le temps a dû vous apprendre sans doute à vous gouverner vous-même.

Ne pouvant supporter davantage le rôle passif qu'il était forcé de jouer, Théodoric s'était rapproché de Gorski, qui réfléchissait sur cette singulière rencontre, et lui dit :

— Je suis décidé à me faire connaître.

— Faites ce qu'il vous plaira, comte, mais songez du moins à ne pas me compromettre, lui répondit Gorski, qui pensait en lui-même : —

Encore un extravagant! Ils se sont, je crois, donné le mot.

Théodoric alors s'avançant avec grâce vers Sobieski :

— A chances égales, lui dit-il, nous devons courir les mêmes risques et partager le même sort. Puisque vous vous êtes constitué le prisonnier de madame, je dois et je désire l'être aussi. Veuillez donc lui apprendre qui je suis. — En disant ces mots, Théodoric fléchit un genou en présentant son épée à la comtesse Halina.

— Madame, lui dit alors Sobieski avec un peu d'emphase, vous voyez à vos pieds, dans la personne de ce noble chevalier, le comte Théodoric de Tisenhauz, ce rejeton des vaillants chevaliers porte-glaives, le véritable modèle de la valeur suédoise ; et cependant un seul de vos regards a suffi pour en triompher. Si Sa Majesté très-orthodoxe, ajouta Sobieski avec ironie, si le roi Auguste avait le bon esprit de n'opposer à ses ennemis que de tels adversaires, il serait sûr de conserver sa couronne.

Halina, en rougissant, toucha légèrement de la main, pour se prêter à la plaisanterie, l'épée que lui présentait Théodoric, et elle lui dit, d'une voix très-émue, avec une grâce enchanteresse :

— Monsieur le comte, elle est entre trop bonnes mains pour qu'on puisse la reprendre. Puisse-t-elle seulement n'être jamais teinte du sang polonais !

Comme elle achevait ces mots, l'ambassadeur entra, et d'un seul coup-d'œil vit ce qui se passait dans l'appartement : Théodoric à genoux, Halina un peu confuse, Sobieski s'exprimant avec chaleur, et madame Denhoff contrariée d'un genre de plaisanterie qui pouvait faire impression sur l'esprit du palatin, et qui lui parut déplacé dès l'instant où elle le vit paraître. Stanislas Leszczynski s'avança en souriant :

— Il me semble, dit-il, que l'incognito n'est plus de saison.

Cette remarque et son arrivée augmentèrent l'embarras des personnes que l'on vient de nommer. Heureusement la présence de madame

Gorska, qui arriva suivie de deux ou trois domestiques portant le déjeûner, y fit diversion. Après s'être occupée à ranger sur la table le déjeûner, qui consistait en café, pâtisseries, confitures de toute espèce, soupe polonaise de bière avec de la crême et du fromage, différentes salaisons et viandes fumées, etc., madame Gorska alla faire une profonde révérence à l'ambassadeur en se recommandant à ses bontés, et en le priant d'excuser s'il n'était pas mieux servi.

— Je ne suis qu'un hôte importun, mais très-satisfait, répondit Stanislas, et ce n'est pas à moi qu'il faut songer ici, ajouta l'ambassadeur en saluant avec politesse Halina et sa compagne.

Madame Denhoff, dont les regards se portaient alternativement sur le palatin et sur Halina, désirant qu'Halina s'entretînt avec ce seigneur, lui présenta une assiette de gâteaux pour l'offrir à l'ambassadeur, qui acceptait en cet instant, des mains de madame Gorska, une tasse de café, et fit d'elle-même l'observation que son excellence voyageait dans une saison qui devait

paraître bien pénible lorsqu'on avait vu de plus beaux climats.

— Rien n'est pénible, madame, quand on remplit son devoir, dit le palatin.

— Et qu'on est certain d'être utile à sa patrie, ajouta Halina.

— Je n'en ai pas la certitude, reprit Stanislas, mais il m'est permis de l'espérer.

— Si des vœux bien sincères pouvaient réaliser cette espérance, comptez sur les nôtres.

— J'en accepte l'augure avec reconnaissance; mais, belle Halina, ajouta le palatin en souriant, ne craignez-vous pas, vu la diversité d'opinions qui agitent notre pays, d'être obligée peut-être à les rétracter si le succès ne répondait pas à votre attente?

— J'ignore les motifs, les ressorts secrets qui vous font agir, répondit Halina avec modestie, mais je me fie au patriotisme de Stanislas Leszczynski, et je crois pouvoir, en toute sûreté de

conscience, souhaiter le succès de ses démarches politiques.

— Bien, s'écria Sobieski, très-bien dit.

La joie brilla dans les yeux de madame Denhoff lorsqu'Halina se fut exprimée d'une manière si aimable pour l'ambassadeur. Le palatin ne répondit que par une gracieuse inclination de tête. Il avait facilement pénétré le motif de la visite imprévue de la jeune comtesse Halina et l'intention d'Oginski en envoyant sa nièce à Salanty. — Après quelques moments de silence :

— Je n'ai pas de raisons, dit-il, pour dissimuler le véritable but de ma mission, et je désire, au contraire, que tout le monde connaisse et apprécie le sentiment qui me guide et m'inspire. Mon seul désir est de concilier les intérêts de la république et ceux du roi, et d'assurer le repos de tous deux. C'est à quoi j'ambitionne de parvenir avec le secours de la providence et les vœux de ces dames, ajouta Stanislas en souriant, puisqu'elles veulent bien me les promettre.

Le déjeûner était desservi ; la cour se remplissait de chevaux et de traîneaux ; l'heure du départ était arrivée, et personne n'avait l'air d'y songer, lorsque le palatin se leva, et prenant des mains d'un page son bonnet et son sabre :

— Messieurs, dit-il aux deux jeunes gens, après avoir pris congé des dames, vous êtes prisonniers sur parole, et la comtesse Halina vous permet de partir.

— Mais non pas sans condition, dit alors Halina à Théodoric, qui s'était approché d'elle pour lui faire ses adieux. Souvenez-vous de mon vœu. Et une expression angélique de mélancolie et de sensibilité vint embellir encore les traits charmants d'Halina.

— Il est gravé dans mon cœur. Puissiez-vous ne pas oublier celui qui l'a reçu, dit avec une profonde émotion le jeune Suédois, en portant avec respect à ses lèvres la main d'Halina.

Vivement touchée, mais n'osant le paraître, Halina se contenta de saluer Théodoric et le

prince Alexandre. Celui-ci, en prenant congé d'elle, déclama, avec son exagération accoutumée, sur la dure nécessité de quitter des lieux embellis par la présence de la charmante comtesse. Théodoric gardait le silence, mais son regard pénétrant et doux était bien plus éloquent, plus expressif que tous les lieux communs de la galanterie que débitait avec tant de confiance Alexandre Sobieski. Enfin Gorski arriva pour prévenir les deux jeunes seigneurs que l'ambassadeur était déjà sur son traîneau. Saluant encore une fois Halina, ils se hâtèrent de rejoindre le palatin. Gorski, les ayant vus partir, se dit à lui-même :

— Grâce au ciel, m'en voilà quitte. Si l'on avait laissé faire ces deux jeunes fous, je crois qu'ils auraient consenti, pour les beaux yeux de la comtesse Halina, à être conduits pieds et poings liés à Plotel. Enfin ils sont partis, et me voilà présentement à la discrétion de la langue de deux femmes ; autre besogne.

Gorski rentra dans le salon, où il trouva ma-

dame Denhoff parlant avec admiration de l'ambassadeur, et sa femme, qui disait d'un air satisfait :

— Je suis sûre qu'il a trouvé mes oies fumées excellentes, car il en a mangé deux tranches avec plaisir.

— Halina, ma chère amie, que faites-vous donc là? dit madame Denhoff.

La jeune comtesse était encore auprès de la fenêtre d'où elle avait vu tous les traîneaux défiler l'un après l'autre. Il lui semblait qu'un songe agréable venait de se dissiper ; toute préoccupée de cette idée, elle se détacha tristement de la fenêtre, alla se placer près de son amie, jetant ses regards autour d'elle dans ce salon qui lui semblait maintenant si vide...... Mais une douce rêverie, une rêverie inspirée par des sentiments inconnus jusqu'alors à son âme, lui retraçait l'image de celui qui venait de disparaître à ses yeux, et qu'elle ne pouvait plus désormais chercher qu'au fond de son cœur. Gorski s'étant

approché d'elle pour lui parler, elle le regarda d'un air étonné, et puis, laissant échapper un soupir, elle le pria de répéter ce qu'il lui avait dit.

— Ma très-honorée demoiselle, et vous mon estimable dame, dit le vieux Gorski en s'adressant à la comtesse Halina et à madame Denhoff, je sais que vous êtes toutes les deux remplies de prudence et de discrétion ; ainsi vous ne prendrez pas en mauvaise part que votre serviteur dévoué vous supplie très-humblement de mettre en pratique, à votre retour à Plotel, ces vertus si rares dans votre sexe, en ne laissant échapper devant le grand-enseigne aucune parole qui puisse lui faire soupçonner la présence momentanée du prince Sobieski et du comte Tisenhauz dans ma maison et compromettre le pauvre vieux cicooun.

— Soyez tranquille, dit Halina avec vivacité, en reprenant toutes ses grâces et son enjouement, soyez tranquille, mon vieil ami ; je sens comme vous les suites graves que pourrait avoir une indiscrétion de ce genre. Je n'entretiendrai mon

oncle que de l'ambassadeur, et je vous promets sur tout le reste de mettre à mes lèvres, comme dit l'Écriture, *une haie de circonspection*, mais à condition que vous me donnerez votre parole d'être des nôtres aux diettines.

— Ma belle demoiselle, dit en souriant Gorski, je suis un trop vieux renard pour donner dans le piége. De beaux yeux noirs, un doux regard, un sourire attrayant, m'eussent fait extravaguer il y a trente ans, à peu près comme ces jeunes gens qu'on vient de faire partir malgré eux, et qui se fussent trouvés si heureux d'être renfermés sous les souterrains de l'île de la Reine, et d'y entendre seulement le bruit de vos pas sur la voûte; mais aujourd'hui, toute belle et charmante que vous êtes, ils n'auront pas ce pouvoir sur moi. — Je ne donnerai pas ma parole parce que je ne sais pas à quoi elle m'engagerait, et que je ne veux agir que d'après ma conscience et l'intérêt de ma patrie.

— Vous devez croire cependant, reprit Ha-

lina, que mon oncle est guidé par des motifs semblables.

— Sans doute, mais il peut se tromper.

— Ainsi donc, dit Halina d'un air pensif, on ne peut pas compter sur vous?

— Je vous le répète encore, il m'est impossible d'agir contre ma conviction personnelle. L'événement prouvera lequel des deux partis a raison, et plût au ciel que le grand-enseigne n'en provoquât point l'issue par son entêtement à soutenir une cause qui attirera sur lui et les siens des malheurs sans nombre.

— Cependant, dit madame Denhoff, un peu effrayée, l'ambassadeur, dont l'esprit paraît être si conciliant, nous a donné à entendre qu'il se flattait d'une pacification générale, et l'on ne peut pas douter des talents du palatin.

— Dieu veuille qu'il soit fait ainsi qu'il le dit, c'est tout ce que nous pouvons souhaiter présentement. Dans tous les cas, poursuivit le rusé

vieillard d'un ton plus radouci, en s'adressant à Halina, dans tous les cas, j'ai un sûr garant de votre discrétion.

— Et quel est-il? demanda Halina en rougissant.

— La cérémonie chevaleresque de ce matin.



CHAPITRE VI.

Ayant appris que le roi de Suède, déjà maître de la Courlande, avait établi son quartier-général à Mittau, capitale de cette province, le palatin de Posen se dirigea vers cette ville. A mesure qu'il s'en approchait, on voyait les chemins couverts de nombreux convois de vivres, de transports de bétail conduits par les paysans des environs et escortés par des soldats suédois. Souvent même la route était si encombrée de chariots, que les équipages de l'ambassadeur étaient obligés de se frayer un passage à travers

champs, en s'enfonçant dans de profondes neiges ; et sans la présence du jeune colonel suédois, l'ambassadeur aurait eu beaucoup à souffrir de l'insolence des soldats suédois, qui se permirent plusieurs fois d'arrêter ses chevaux et de lui demander son sauf-conduit. — Pour arriver à la ville de Mittau il fallait passer devant le château où les ducs de Courlande avaient établi leur résidence, et qui en était situé à peu de distance. Ce château, d'une architecture noble et d'un aspect imposant, dominait une plaine étendue ; il avait subi en peu de temps la métamorphose d'une agréable et magnifique résidence de princes souverains en une véritable place d'armes. Rien n'y annonçait le séjour, même passager, d'un roi. La vaste cour qui sépare le château de l'avenue principale, entourée de murailles avec une grille de fer, était remplie de chariots de guerre, de train d'artillerie, de baraques construites à la hâte avec des planches et de la paille, etc. On n'y entendait d'autre bruit que les cris des sentinelles se répondant l'une à

l'autre pour relever leur poste et se promenant le long des murailles, enveloppées de longs manteaux noirs, armées de mousquetons ou de carabines dont les pointes jetaient aux rayons du soleil de vifs éclats de lumière. Pour achever de donner un air hostile à cette demeure, une rangée de canons était braquée tout à l'entour du château. On vit Charles XII, quelques années plus tard, ériger une chaumière en forteresse, et y tenir tête, avec soixante hommes, contre une nuée de Turcs armés de canons. — Arrivés à une portée de fusil du château, le comte de Tisenhauz se sépara de l'ambassadeur et de sa suite, en lui renouvelant ses offres de services et en le priant de se tenir prêt au moindre signal, parce que Charles, qu'il allait prévenir de son arrivée, ne manquerait pas, avec sa précision toute militaire, de lui indiquer sur-le-champ l'heure de son audience. En conséquence de cet avertissement, à peine installé dans la principale auberge de la ville, le palatin ordonna à sa suite de faire tous les préparatifs nécessaires à la cir-

constance, et lui-même se hâta de changer de vêtements. Quoiqu'il fût trop sage pour attacher la moindre importance au simple extérieur, il crut cependant devoir au respect que lui imposaient la dignité, le caractère de Charles XII, à ce qu'il devait à lui-même, comme représentant de sa noble patrie, de se vêtir avec magnificence. Stanislas d'ailleurs était accoutumé au faste et à l'étiquette de la cour d'Auguste, et il avait vu celle de Louis XIV. Comme il portait encore à cette époque le costume polonais, il prit un *joupane*, ou habit de dessous en drap d'argent, avec le *kontouche*, ou longue veste avec des manches ouvertes et rattachées sur l'épaule, en velours pourpre, ornée de boutons en diamants et d'agrafes en or. La toque pareillement en velours, surmontée d'une aig rette de héron qui semblait jaillir d'un nœud de diamants entremêlés d'émeraudes, ses bottes jaunes, son sabre, dont la poignée était enrichie de pierreries, et sa ceinture en riche tissu de Perse, complétaient ce splendide costume, qui relevait encore la

bonne mine et les avantages personnels du jeune palatin. Tout en s'habillant, Stanislas étudiait le discours qu'il avait composé avec soin, car il désirait vivement de plaire au monarque qui lui avait inspiré d'avance un véritable sentiment d'admiration et une sorte de penchant ; penchant qui était peut-être en lui un pressentiment de sa destinée future et des rapports intimes qui allaient bientôt exister entre Charles XII et lui.

D'après l'étiquette en usage dans toutes les cours de l'Europe, l'ambassadeur croyait qu'on lui enverrait les équipages du roi pour l'amener au château ; mais il ignorait à quel point toutes ces formules de grandeur étaient négligées ou méprisées à celle du héros suédois. Charles XII n'avait ni chambellan, ni introducteur des ambassadeurs auprès de sa personne ; et Stanislas, au bout de quelques moments d'attente, vit avec étonnement paraître un jeune page portant les couleurs de la maison Tisenhauz (fauve et orange, cette famille ayant dans ses armes un buffle sur un champ d'or), qui lui remit, de la part du

jeune comte, un petit billet écrit à la hâte, et contenant ce peu de mots :

« Sa Majesté désire vous voir sur-le-champ, mon noble ami ; ainsi ne perdez pas de temps pour vous rendre au château.

» Théodore de Tisenhauz. »

Stanislas donna promptement l'ordre d'atteler aux traîneaux ses propres chevaux, qui, fatigués de la route qu'ils venaient de parcourir, n'étaient pas fort en état de figurer au train d'un ambassadeur de la république de Pologne, remarque que Stanislas fit lui-même en riant à son ami, Alexandre Sobieski. Il monta en traîneau accompagné de ce jeune seigneur et de plusieurs gentilshommes de sa suite. — En traversant la cour du château, au milieu de toutes ces gardes à la contenance sévère, qui considéraient d'un air farouche ces équipages étrangers, Stanislas ne put se défendre d'une secrète émotion, en songeant qu'il allait voir enfin le jeune héros

qui, avec ce petit nombre de soldats dont il avait fait d'invincibles guerriers, remplissait l'Europe de l'éclat de son nom, et avait acquis, par d'étonnants exploits, le surnom glorieux d'Alexandre du Nord. L'ambassadeur ne rencontra également, en montant l'escalier d'honneur, que des militaires qui allaient et venaient en silence, faisant résonner seulement les voûtes du bruit de leurs éperons et de leurs longues épées, battant les degrés qu'ils montaient ou descendaient pour se rendre où leur devoir les appelait. L'ambassadeur fut introduit dans une vaste galerie démeublée, et qui avait été transformée en espèce d'arsenal depuis que Charles s'était établi au château. Des piles de boulets et d'armes y étaient entassés confusément, et les murs étaient couverts de drapeaux enlevés à l'ennemi, tandis que les portraits des ducs de Courlande, qui, peu de jours auparavant, en faisaient le principal ornement, gisaient maintenant à terre, et leurs lambeaux déchirés servaient à allumer la pipe des soldats suédois qu'on voyait occupés à four-

bir des armes auprès d'un grand feu d'un poële à la suédoise. Ces soldats, sans interrompre leur travail à l'arrivée des seigneurs polonais, mais jetant sur eux un regard plein d'indifférence, continuèrent à frotter la surface polie et reluisante des cuirasses qui, à la lueur du foyer, répandaient de l'éclat jusque sur leurs figures rembrunies par d'épaisses et noires moustaches. Un officier suédois parut alors dans la galerie, et abordant l'ambassadeur avec une politesse grave, il le pria d'attendre un moment. En effet, il ne tarda point à revenir, et annonça à l'ambassadeur qu'il pouvait entrer chez le roi. Les deux battants d'une porte latérale s'étant ouverts en même temps, Stanislas Leszczynski entra dans une pièce moins vaste et un peu plus décorée que la précédente, dont les meubles cependant paraissaient déchirés, non par suite de vétusté, leur fraîcheur attestait le contraire, mais à coups d'éperons ou de baïonnettes. Stanislas reconnut d'abord son jeune ami, le colonel Tisenhauz, en élégant uniforme suédois, qui se trouvait

dans cet appartement avec deux autres personnages, l'un d'un âge avancé, l'autre très-jeune, d'une taille élancée, bien qu'elle annonçât de la vigueur, et qui était vêtu d'une casaque bleue, en drap commun, de la forme la plus simple, sans ornement et sans plis, avec des boutons de cuivre jaune. Au lieu de cravate ou de fraise, un crêpe noir entourait le cou maigre et nerveux de ce jeune homme; un large ceinturon de buffle ceignait ses reins, de gros gants de peau lui couvraient le bras jusqu'au coude, et de larges bottes fortes, armées d'éperons tranchants, dépassaient ses genoux; ses cheveux courts et négligés laissaient entièrement à découvert un front étroit et haut, qui semblait exprimer je ne sais quoi d'inflexible, d'irrévocable comme le destin. Une expression plus douce se peignait dans ses grands yeux bleus, dont le regard pourtant révélait en s'animant les hautes pensées d'une âme forte, courageuse, éprise de gloire et inaccessible aux revers. Malgré l'extrême jeunesse de ses traits, cette figure pâle, mais caractéristique,

annonçait déjà toute l'austérité, toute la gravité de l'âge mûr, et n'offrait aucune trace de ce sentiment séducteur qui embellit le printemps de la vie comme les fleurs celui de l'année. La passion orageuse, profonde et terrible qui enfante et inspire les guerriers, les conquérants, ces héros de l'histoire, seule y était empreinte. La pâleur frappante de sa figure, à cette époque de la jeunesse où la fraîcheur du coloris est dans tout son éclat, avait quelque chose d'historique, pour ainsi dire, car on a pu l'observer chez tous les hommes atteints de la soif des combats et de la renommée. — Appuyé sur une épée d'une longueur démesurée, ce jeune homme portait ses regards attentifs et pénétrants sur l'ambassadeur : c'était Charles XII.

Stanislas, dans le premier moment de surprise, ne sut s'il devait adresser ses hommages à ce jeune homme comme au roi. Charles, qui s'en aperçut, avança d'un pas vers l'ambassadeur avec un air de fierté accompagné d'une certaine grâce sauvage.

— Monsieur l'ambassadeur, dit-il en lui adressant la parole en latin, langue qui lui était plus familière que le français, accompagnant son discours d'une espèce de rire dont il avait contracté l'habitude, et qui semblait être plutôt l'effet d'une contraction nerveuse que l'expression de la gaîté, nous vous recevons ici avec plaisir, si, comme on nous l'a annoncé, vous êtes venu nous parler en qualité de représentant de la république de Pologne, d'une nation amie, à laquelle nous ne voulons que du bien.

A ce langage, à ces manières, enfin à tout l'extérieur du roi de Suède, Stanislas sentit combien un discours entremêlé de flatteries ingénieuses était superflu auprès d'un prince qui semblait se mettre au-dessus de toutes les formes usitées et n'estimer que la droiture, la franchise et le naturel. Résolu à ne point s'en écarter, et attiré d'ailleurs par un caractère qui avait de certains rapports avec le sien, le palatin répondit :

— Oui, Sire, la république a daigné me choisir pour son organe auprès de Votre Majesté, et

je m'en félicite d'autant plus, que j'y trouve l'avantage inappréciable pour mon cœur d'être utile à mon pays et de connaître et d'admirer de près le héros dont les rares exploits m'inspirent une si profonde vénération pour son auguste personne.

Charles inclina la tête comme pour remercier l'ambassadeur, et parut satisfait de l'éloge qu'il lui avait adressé et qu'il avait exprimé avec cet accent qu'il est impossible de contrefaire quand il ne part pas réellement du cœur.

— Votre Majesté me pardonnera, poursuivit Stanislas; elle ne sera pas même étonnée que j'ose exposer devant elle les désirs de la république, justement alarmée des maux qui menacent son pays. Elle espère que Votre Majesté, rassasiée de la gloire des armes, en trouvera peut-être à concilier, par des voies pacifiques, les intérêts d'un peuple qui ne peut vous inspirer que des sentiments de bienveillance, et n'attend que de vous seul, de votre caractère géné-

reux, la paix et le bonheur qui lui sont si nécessaires.

— Je l'ai déjà dit, reprit Charles, j'aime les Polonais, je ne leur fais la guerre qu'à regret; je suis fâché qu'ils combattent pour une si mauvaise cause, et n'en veux qu'à ceux qui s'y maintiennent avec une obstination contraire à leurs intérêts. J'espère, monsieur l'ambassadeur, que vous nous avez apporté, ainsi que nous l'avons demandé à la république, la liste des Polonais qui se sont déclarés mes ennemis.

— Sire, répondit Stanislas, qui ne perdait pas de vue un seul moment ses projets de conciliation, si c'est un crime à vos yeux d'être resté fidèle à son roi dans ces temps de troubles, vous trouverez un grand nombre de coupables parmi nos concitoyens, et peut-être moi-même, à ce titre, aurai-je le malheur d'encourir votre disgrâce. Sire, vous n'ignorez pas que la république a blâmé hautement les premières démarches de son roi contre Votre Majesté, même avant d'en prévoir le malheureux succès et le

triomphe qu'elles attireraient à vos armées. Mais les Polonais, en consentant brusquement à la déposition d'Auguste, auraient mérité, aux yeux de l'univers entier, le reproche d'inconstance, de vacillation dans leurs idées, leurs résolutions, et peut-être d'imprudence et de peu de réflexion dans le choix de leur chef.

— A vous entendre, monsieur, dit Charles d'un air mécontent, on pourrait croire que vous prétendez nous conseiller de laisser sur le trône le prince le plus injuste qui ait jamais régné.

Le palatin, craignant d'irriter Charles, n'osa insister davantage, et tous deux gardèrent le silence. Alexandre Sobieski profita de ce moment pour se faire présenter au roi. Charles n'eut pas plus tôt appris le nom et la qualité de ce jeune seigneur, que le prenant vivement par la main, et se retournant vers l'ambassadeur :

— En voilà une preuve vivante, s'écria-t-il, faisant ainsi allusion à ce qu'il avait dit précédemment.

Sobieski voulut alors se jeter aux pieds du roi, mais Charles le retint, en disant d'un ton animé :

— Je sais ce que vous avez à me dire, et je partage votre juste ressentiment. Auguste viole les droits les plus saints, il ose ravir la liberté aux fils d'un héros, à des princes qui n'avaient jamais songé à le troubler dans la possession du trône qui avait appartenu à leur père ! — Et les Polonais pourraient voir sans indignation l'odieux traitement qu'on fait subir aux enfants d'un guerrier qui les a couverts de gloire ! — Quelle honte ! quelle ignominie ! Qu'ils arrachent donc de leurs annales les plus belles pages de leur histoire !

En parlant ainsi avec chaleur, un léger incarnat avait animé un instant les joues pâles du monarque irrité. Après quelques moments de silence, Stanislas reprit ainsi la parole :

— Sire, il est vrai, Auguste fut injuste envers Votre Majesté, en lui déclarant la guerre sans

motif plausible de rupture, injuste envers la république, en ne respectant point les prérogatives de la nation, plus injuste encore à l'égard des fils de son prédécesseur, en les privant d'une liberté qu'ils n'avaient point mérité de perdre, et dont leur conduite sage et modérée était le garant. Sire, je ne prétends pas excuser ou dissimuler les torts d'Auguste à des yeux aussi clairvoyants que les vôtres, mais j'oserai dire qu'il les a expiés en quelque sorte par de grands revers; Votre Majesté particulièrement a tiré de ses offenses une éclatante satisfaction; et quant à celles dont Auguste s'est rendu coupable à l'égard de la famille de notre héroïque Jean III, je puis attester qu'il s'empressera de les réparer.

— Vous êtes donc chargé de le défendre, vous êtes donc aussi ambassadeur du roi Auguste? demanda Charles, en regardant fixement le palatin.

— Sire, répondit Stanislas, sans paraître décontenancé, je n'ai reçu aucune instruction de la part de ce prince; je dirai même plus, Au-

guste se défie de moi ; dernièrement encore il a ajouté foi à des calomnies qui m'accusaient de prendre part à une conspiration tramée contre le roi. Auguste ne croit point à la reconnaissance que je lui dois réellement, et que je ne pourrais, sans lâcheté, désavouer en votre présence. Ainsi, dans tout ce que je viens de dire, j'ai cru seulement pouvoir faire un appel aux sentiments généreux d'un vainqueur magnanime en faveur d'un ennemi que la fortune a maltraité. — Profitant de cette circonstance pour relever la personne d'Auguste auprès de son rival heureux et triomphant, Stanislas fit un éloge sincère de son souverain ; il vanta ses qualités vraiment royales, son esprit, ses connaissances, son caractère aimable. — Si vous le connaissiez mieux, Sire, vous le haïriez moins, ajouta le palatin.

Charles se mit à marcher à grands pas dans l'appartement, la tête appuyée sur une de ses mains, pour cacher peut-être une émotion dont il ne pouvait se défendre. Il était vivement frappé du caractère plein de candeur, de noblesse, de

loyauté que Stanislas Leszczynski venait en peu de mots de développer à ses yeux. S'arrêtant tout-à-coup devant le palatin, et lui prenant la main qu'il secoua fortement :

— Je vous estime, monsieur, lui dit-il, oui, je vous estime infiniment. Vous avez parlé suivant votre conscience, je parlerai d'après la mienne. Je ne puis partager et ne partagerai jamais votre opinion sur Auguste, car il me serait aussi facile d'oublier que ce prince déloyal autant qu'impolitique, au mépris de la foi des traités et des représentations de ses propres sujets, a tenté de m'arracher une province dont la Suède est en possession depuis un siècle; qu'il a eu recours, non-seulement aux armes, mais à tous les vils moyens connus pour exciter à la révolte les Livoniens contre leur légitime souverain; qu'il a enfin accueilli à sa cour et traité avec distinction un de mes sujets rebelles, un traître, un perfide, digne de tous les supplices; enfin que, dans l'espoir d'anéantir un prince qui, à peine monté sur le trône, se voyait obligé

de défendre à la pointe de son épée les droits et les propriétés de sa couronne, il s'est ligué en secret avec le czar de Russie pour accélérer ma ruine et m'écraser par la réunion de forces si considérables; mais Piper, mon ministre, dit Charles, en montrant l'homme d'un certain âge et d'un extérieur grave et respectable qui se tenait à l'écart avec le comte de Tisenhauz, Piper éventa le complot. — Vous savez comme l'audace de mes ennemis fut punie : — Narva, Riga et la Courlande entière ont pu le redire; bientôt la Saxe apprendra à son tour comment on se joue de la colère d'un roi; et, je suis fâché de le dire, peut-être aussi la Pologne, si elle résiste à mes justes demandes. Oui, s'écria Charles avec emportement, et les yeux étincelants, *oui*, *dussé-je rester et combattre cinquante ans en Pologne,* — et je suis assez jeune pour tenir parole, — *je ne me départirai jamais de ma résolution de faire déposer Auguste et de lui donner un successeur.* — Mes intentions doivent vous être connues maintenant. — Il est

tard, vous êtes sans doute fatigué, monsieur l'ambassadeur, retournez chez vous; nous nous verrons encore. Je vous invite à venir en ami dans mon camp; je ne considère pas autrement ce château, où je ne compte pas faire un long séjour. — Adieu, monsieur. — En disant ces mots, Charles salua le palatin, qui, s'inclinant profondément, se retira avec Alexandre Sobieski.

Le comte Piper et le jeune Tisenhauz se regardaient encore sans rien dire, lorsque le roi, qui avait retrouvé le calme et la tranquillité de son esprit, s'approcha d'eux et leur dit :

— *Ce Polonais sera toujours de mes amis.*

CHAPITRE VII.

Immédiatement après la conférence, Charles s'était retiré dans son appartement particulier; mais le comte Piper et le colonel Tisenhauz n'ayant pas reçu ordre de l'y suivre, étaient restés à causer ensemble. Le comte Piper était un homme d'environ une cinquantaine d'années, de taille médiocre, vêtu avec une sorte d'élégance convenable à son rang et à son caractère diplomatique. Il portait un pourpoint de buffle avec une écharpe de soie bleue, un manteau de velours noir, et, à cause de la saison et des cir-

constances où l'on se trouvait, il était chaussé en bottes, courtes à la vérité, bien vernissées, avec de petits éperons dorés. Dès que le roi eut quitté l'appartement, il avait remis sur sa tête, dont les cheveux clair-semés commençaient à grisonner, un chapeau de castor orné de franges et de plumes noires ; une fraise de dentelle de Brabant accompagnait son visage un peu maigre, sillonné des rides précoces qu'y avaient imprimées les soucis des affaires et les travaux de la politique, mais où brillaient encore des yeux pleins d'intelligence et de finesse. Théodoric se promenait avec agitation dans l'appartement, tandis que le comte Piper s'était assis le dos appuyé contre un poële de faïence, en se plaignant du froid. — Bien qu'il eût prévu d'avance le résultat de l'entrevue du roi avec l'ambassadeur de la république, Théodoric ne pouvait en apprendre la confirmation sans éprouver la peine que l'on ressent toujours lorsqu'on se voit forcé de renoncer brusquement à un plan sur lequel on a fondé ses plus chères espérances. Théodo-

ric, depuis long-temps, savait bien à quoi s'en tenir là-dessus ; mais par une sorte d'obstination, ou plutôt de confiance de jeunesse qui se plaît à douter de la réalité même, lorsque cette réalité vient à contrarier ses désirs :

— Croyez-vous, dit-il en s'arrêtant tout-à coup et en s'adressant à Piper, croyez-vous que Sa Majesté persiste réellement dans son intention de rejeter toute offre de paix de la part du roi de Pologne ?

— Vous l'avez entendu et vous me le demandez, vous qui connaissez comme moi Charles, répondit Piper, en haussant légèrement les épaules.

Il n'y avait rien à objecter contre cette réponse, quand on connaissait aussi bien que Théodoric le caractère entier et décidé de Charles XII, qui confondit toujours l'obstination avec la fermeté, et trouvait de la grandeur d'âme dans son aveugle opiniâtreté.— Recommençant à marcher très-vite :

— Eh bien, dit alors Théodoric, que faisons-nous donc ici ? Il faut aller nous battre.

— Voilà bien une vivacité de jeune homme, toujours prêt à se jeter dans les extrêmes. Tout-à-l'heure il désirait la paix, présentement il ne respire que la guerre. Patience, mon jeune ami, les combats ne vous manqueront pas ! Il est vrai que notre vaillant prince éprouve en cet instant une espèce d'engourdissement qui lui fait un besoin de l'inaction, parce qu'il y a dans son caractère un mélange singulier d'activité et de paresse. Mais, vu l'extrême rigueur de la saison, nous ne saurions assez nous féliciter de cette heureuse léthargie, puisqu'elle nous procure un abri chaud et commode, au lieu d'aller nous transir au milieu des neiges et des boues de la Lithuanie ou de la Pologne. D'ailleurs, après tant de fatigues et une campagne si rapide et si meurtrière, nos soldats ont besoin de repos. Prenez patience, vous dis-je, son réveil sera celui du lion.

— A la bonne heure, dit Théodoric, puisque

vous le jugez ainsi; mais ne craignez-vous pas que, tandis que nous jouirons ici des douceurs du repos, Auguste, perdant toute espérance d'arrangement pacifique, ne cherche à profiter de ces délais pour s'entendre avec la Russie et marcher à notre rencontre, pendant que ses auxiliaires tomberont sur notre réserve? — Ne pensez-vous pas enfin que nous perdons un temps précieux en hivernant ici?

— Jeune homme, apprenez qu'il est bon quelquefois de perdre du temps pour en gagner. Plus les négociations traîneront en longueur, et plus le parti d'Auguste s'affaiblira, grâce à l'inconstance naturelle des Polonais, qui se lassent de tout, même du bonheur, et dont le véritable élément est l'agitation. Dans les vues de notre souverain, il est donc indispensable de prolonger, s'il est possible, la nullité passagère de Charles. Quant à la Russie, je ne crois pas que nous ayons rien à redouter d'elle pour le moment. — J'ai bien approfondi le czar et sa politique. Il ne faut pas se le dissimuler, il y a du

grand homme dans Pierre Ier. Ainsi que notre maître, il aspire à la gloire, mais avec des vues bien différentes : l'un est animé du génie créateur, l'autre du génie qui préside au néant et qui souffle la mort et la destruction. — Après la leçon un peu forte qu'il vient de recevoir à Narva, Pierre, au lieu de perdre avec nous son temps et ses soldats, va s'occuper à créer dans ses états de véritables guerriers. Mais, comme l'entreprise de civiliser un vaste empire et de discipliner une armée nombreuse n'est pas l'ouvrage d'un jour, je crois qu'il se passera du temps avant que le czar et sa nouvelle milice viennent nous prouver que les élèves peuvent quelquefois devenir les émules de leurs maîtres. Enfin, Dieu veuille que je me trompe, mais notre Alexandre ne trouvera pas en Pierre Ier un Darius.

— Il ne m'appartient pas de combattre vos raisonnements, poursuivit Théodoric, en croisant les bras sur sa poitrine ; mais vous qui êtes un grand politique, comte Piper, pourrez-

vous m'apprendre le véritable but de cette guerre, avec et contre la Pologne? — De déposer Auguste, allez-vous me dire. — Fort bien, je le sais comme vous. — Mais pensez-vous que le roi, maître de la Pologne, conserve une si riche et si noble conquête?

— Lui! il s'en gardera bien. Jamais une pareille idée ne s'est offerte à son esprit. Sa loyauté chevaleresque, son désintéressement, s'opposeront toujours à tout ce que la politique pourrait lui offrir d'avantageux en ce genre. Lui, prendre la Pologne! Sans doute, la possession en serait plus naturelle que la conquête; elle assurerait des avantages incalculables à la Suède, en étendue, en puissance réelle. La Pologne même y gagnerait si l'on élevait des forteresses, pour garantir ce pays, ouvert de tous les côtés, des invasions de la Russie, des prétentions et de la tyrannie des princes allemands; mais Charles ne veut conquérir des états que pour les donner. Le titre de grand capitaine plaît bien plus à son ambition que celui de roi, dont il est redevable,

dit-il, au hasard ; tandis que la renommée qu'il s'acquiert, il ne la doit qu'à lui-même. Si Charles continue à agir de la sorte, guidé uniquement par les impulsions de la gloire, sans aucun plan arrêté, sans but patriotique pour l'agrandissement, la prospérité intérieure de la Suède, il pourra être considéré plutôt comme un héros de la fable ou du roman, s'il était susceptible d'un sentiment un peu tendre, que comme un héros de l'histoire.

Le comte Piper était en train de se livrer à ses digressions politiques, lorsqu'on vint chercher Théodoric de la part du roi.

Théodoric reprit son épée et suivit la personne qui était venue le chercher jusqu'à la chambre à coucher du roi, où il entra seul. Charles était couché tout habillé et avec ses éperons sur un canapé qui lui servait de lit. Sur une table placée à côté de lui, et où brûlaient deux bougies, on voyait les restes d'un frugal souper et une bouteille de vin à peine entamée. Sa redoutable épée reposait sur un fauteuil. — Charles lisait,

et, au moment où Théodoric entrait dans l'appartement, il vit son auguste maître jeter loin de lui avec colère un livre qui alla tomber au milieu de la chambre, et qui avait été dirigé dans la cheminée, où était allumé un grand brasier.

— Le misérable faquin! s'écria en même temps Charles, parler ainsi du plus grand héros de l'univers, lui, ce rimeur à gages, qui se creusait le cerveau pour chanter la prise de quelque bicoque ou le passage d'une rivière!

Le comte de Tisenhauz s'était arrêté un peu surpris. Charles lui dit :

— Ramasse ce livre, Théodoric, et juge toi-même si c'est une chose soutenable, de voir traiter ainsi mon héros favori, et le tien aussi, Théodoric, car je sais que tu as ton Quinte-Curce dans la tête.

Le jeune comte ramassa le livre; il contenait les poésies de Boileau. Le roi lui indiqua la satire huitième, et Théodoric lut les vers qui avaient excité le courroux de Charles.

Qui? cet écervelé qui mit l'Asie en cendres,
Ce fougueux l'Angeli, qui de sang altéré,
Maître du monde entier s'y trouvait trop serré?
L'enragé qu'il était! Né roi d'une province
Qu'il pouvait gouverner en bon et sage prince,
S'en alla follement, et pensant être Dieu,
Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu;
Et traînant avec soi les horreurs de la guerre,
De sa vaste folie emplir toute la terre.
Heureux si de son temps, pour de bonnes raisons,
La Macédoine eût eu de petites maisons,
Et qu'un sage tuteur l'eût, en cette demeure,
Par avis de parents enfermé de bonne heure!

Théodoric, après avoir lu cette tirade, tint encore ses yeux attachés sur le livre, embarrassé de prononcer sur des vers contenant une allusion dont il était impossible de n'être point frappé.

— Et c'est le même homme, s'écriait toujours Charles, c'est le même homme qui a fait l'ode sur le passage du Rhin, qui écrivait à Louis XIV :

Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.

Alexandre, ah! que tu avais raison d'envier à Achille son Homère, toi qui en étais si digne!

Lorsque Charles eut exhalé ses transports :

— Sire, lui dit Théodoric, Votre Majesté m'a fait appeler, je suis prêt à recevoir ses ordres.

— Prends d'abord ce siége, dit Charles.

Malgré tout ce qu'il y avait de positif, d'altier dans le caractère de ce prince, qui s'exprimait quelquefois avec une fierté sans égale, une arrogance presque sauvage dans ses relations avec les personnes qui lui déplaisaient, ou les audiences qu'il accordait aux envoyés des princes dont il était mécontent, témoin cette réponse qu'il fit un jour à celui de l'électeur de Brandebourg : *Je sais que votre maître n'attendait que le succès de la ligue entre le roi de Danemarck, le Moscovite et la Pologne, pour se déclarer contre moi. J'ai châtié le roi de Danemarck et lui ai pardonné en bon voisin. J'ai dompté le Moscovite et l'obligerai bien à rester en paix. J'ai chassé le roi de Pologne de sa capitale ; j'irai à votre maître le dernier, et pour*

lui montrer le cas qu'il fallait faire de mon amitié, et qu'il devait la mériter avant de l'obtenir. Retirez-vous ; — Charles XII traitait avec une douceur qui allait jusqu'à la familiarité les personnes qui l'entouraient habituellement. Jamais il n'y eut de maître moins exigeant pour son service. Dur à lui-même, au point de répondre à ceux qui lui observaient, à la fin de la campagne de Pologne, que les habitants n'y vivaient plus que des racines qu'ils trouvaient dans les champs : — *Je saurai dans le besoin m'en nourrir comme eux.* — Partageant souvent la nourriture du soldat, et, comme lui, couchant sur la dure, au pied d'un arbre, au milieu des champs, enveloppé de son manteau, toujours à cheval, insensible à toutes les intempéries de l'air, ne s'épargnant aucune fatigue, s'exposant au péril plutôt que de l'éviter, généreux avec ses amis, Charles était adoré de son armée, qui n'osait se plaindre ou montrer du découragement, quand elle voyait son chef et son roi s'imposer lui-même toutes les privations

et se distinguer dans les circonstances heureuses ou déplorables de sa courte vie, par de grandes qualités, un courage à toute épreuve.

— Que penses-tu, dit Charles au comte de Tisenhauz, lorsque celui-ci fut assis, que penses-tu de ce jeune Sobieski ? Je n'ai pas eu le temps de m'entretenir avec lui dans ma conférence avec l'ambassadeur. Quel homme est-ce ?

— Sire, répondit Théodoric avec ménagement, j'ai passé trop peu de temps avec lui pour approfondir son caractère. Je ne pourrai en donner à Votre Majesté qu'une idée superficielle : il m'a paru, comme tous ses compatriotes, plein d'honneur, de bravoure ; mais, autant qu'il m'a été possible d'en juger, il y a encore un peu de jeunesse dans ses idées.

— Il le faut bien, puisqu'il est jeune lui-même, repartit Charles ; où est le mal ? — Je serai bien aise de le connaître davantage, car, depuis qu'il m'a quitté avec l'ambassadeur, j'ai pensé à lui pour remplacer Auguste. — Je ne vois rien de mieux pour le moment, son frère

aîné étant en prison. — Que dis-tu de mon choix?

— Sire, répondit en souriant Théodoric, Votre Majesté seule peut décider quel est celui dont les talents, l'esprit, les qualités, répondront le mieux à ses vues pour le placer sur le trône de Pologne.

— J'avoue qu'il faudrait connaître davantage Sobieski pour déclarer ce choix, et que l'ambassadeur lui-même me plaît beaucoup plus.

— Ah ! Sire, on connaît Stanislas Leszczynski dès le premier jour, comme si on avait passé sa vie avec lui. Quelle réunion parfaite de nobles et belles qualités! droiture, franchise, piété, aménité, instruction et simplicité; voilà, poursuivit Théodoric avec enthousiasme, l'homme vraiment digne de tout votre intérêt et de votre amitié.

Le roi sourit de la chaleur avec laquelle le jeune Tisenhauz s'était exprimé sur le compte du palatin de Posen, et lui donnant un petit coup sur l'épaule :

— Je suis content, Théodoric, de te voir apprécier les nobles caractères, c'est la preuve d'une belle âme. Eh bien! moi aussi j'ai ressenti au premier moment un attrait véritable pour le palatin. Tu n'as pas oublié que j'ai dit en sortant qu'il serait mon ami. — Cependant il m'est impossible de le placer sur le trône, parce que ce trône appartient de droit aux Sobieski, aux descendants du héros. Toutes leurs élections polonaises n'ont pas le sens commun. Je me dois à moi-même, à ma dignité offensée, à ce sentiment de justice qui est gravé au fond de mon âme en traits ineffaçables, de déposer Auguste. Il ne peut expier ses torts qu'en renonçant à la couronne ; mais ne revenons plus sur ce sujet, le sort en est jeté.

Charles fit ensuite plusieurs questions au jeune comte sur la mission secrète dont il l'avait chargé. L'empressement de voir l'ambassadeur de la république n'avait pas permis au roi d'interroger Théodoric en détail à son arrivée.

— Sire, dit Théodoric, j'ai déjà eu l'honneur

de dire à Votre Majesté que le prince Sapieha, craignant de se compromettre par des écrits qui auraient pu se perdre et tomber entre les mains des partisans d'Auguste, m'a chargé d'exprimer de vive voix à Votre Majesté combien il s'estimait heureux de servir et de combattre sous les drapeaux d'un héros....

— Point de flatteries, Théodoric, interrompit le roi ; cette addition était inutile.

— Sire, j'ai promis au prince de transmettre fidèlement ses paroles. — Le prince Sapieha s'engage à tenir ses troupes prêtes à marcher au moindre signal de Votre Majesté, et dans la direction qu'il lui plaira d'indiquer. Il promet également de pourvoir à l'établissement de quelques magasins.

— C'est bien, dit Charles, nous voilà tranquille de ce côté-là ; mais n'as-tu rien appris d'Oginski, le grand-enseigne de la couronne ?

— Sire, ce que j'en ai appris n'est pas très-satisfaisant, dit le jeune comte en étouffant un soupir. Ce seigneur est l'un des plus déterminés

partisans d'Auguste; il a réuni des forces assez considérables auprès de Plotel, château-fort situé sur une île, au milieu d'un lac très-étendu, comme j'ai pu m'en convaincre par mes propres yeux, m'étant approché assez près à la faveur de la saison et des glaces qui entouraient cette île. — Toute espèce de tentative pour détacher Oginski de son parti échouerait auprès de ce seigneur.

— La place est-elle tenable?

— Pas contre Charles XII.

— Eh bien, mon cher, dit le roi en souriant, nous les battrons.

— Sire, dit Théodoric avec un peu de timidité, après quelques instants de silence, je désirerais communiquer à Votre Majesté un projet peut-être trop hardi, qui s'est offert à mon esprit.

— Parle sans crainte; rien de hardi ne saurait me déplaire.

— Votre Majesté ne pourrait sans doute verser qu'à regret le sang de ces malheureux Polo-

nais, entraînés peut-être contre leur penchant dans cette funeste cause. Il me semble que le roi peut employer un moyen qui éviterait un carnage inutile. Ce moyen serait de s'emparer de la personne du grand-enseigne lui-même. Le prince Sapieha et plusieurs autres Polonais m'en ont suggéré l'idée.

— Ton projet, répondit Charles d'un air pensif, a que que chose qui répugne toujours à une âme guerrière.

— Excusez-moi, sire, reprit Théodoric ; il ne s'agit point ici de trahison, mais d'une ruse de guerre permise. On ne chercherait, par exemple, à surprendre Oginski qu'à une partie de chasse où il est toujours bien accompagné, et où il aurait la chance de se défendre ou de se sauver. Ce ne serait après tout, de part et d'autre, qu'une petite escarmouche.

— Tu as raison, s'écria Charles, j'approuve ton idée. Il faut que Sobieski soit de cette expédition, et s'il peut enlever cet obstiné

champion d'Auguste, il le gardera pour ôtage de ses frères. — Présentement je veux me coucher, et tu dois avoir besoin aussi de repos.

Le roi frappa dans ses mains, et l'on vit paraître aussitôt la figure vénérable d'un vieux caporal à tête blanche, à moustache noire et bien cirée, portant sur sa figure plusieurs marques d'honorables cicatrices, qui faisait auprès de son royal maître les fonctions de valet de chambre. Il lui ôta sa casaque, son baudrier, tira ses bottes fortes, plaça une selle sous l'oreiller du canapé pour relever la tête de Charles, lui couvrit les jambes avec son manteau; tandis que le jeune comte, au lieu de tenir le bougeoir, selon l'étiquette de ce temps-là, éteignait les bougies et plaçait une lampe d'argent sur la table à côté du roi, qui s'étendit sur le canapé en disant : — Il y a long-temps que je n'ai été couché aussi voluptueusement que dans ce château des ducs de Courlande. Bon soir, mon pauvre Théodoric, car je crois que le sommeil te gagne, mais tu as peut-être besoin de prendre quelque chose? fais-

toi donner tout ce que tu voudras, ou plutôt tout ce que l'on pourra se procurer. — Songe seulement, mon cher, à te défier toujours des deux plus grands ennemis de l'homme : le vin et... l'amour.

— L'amour! se dit à lui-même Théodoric; l'amour! il est là — et portant involontairement la main à son cœur — et là pour toujours!



CHAPITRE VIII.

Oginski ne fut pas plus satisfait du rapport de sa nièce que de celui de Bourba. Halina et madame Denhoff lui avaient fait cependant un détail fidèle de leur entrevue avec le palatin de Posen, en passant toutefois sous silence la présence d'Alexandre Sobieski et du jeune Tisenhauz à Salanty. Mais Oginski, à chaque éloge du mérite de l'ambassadeur, de ses sentiments patriotiques et de sa noble façon de penser, éloges qu'exprimaient à l'envi l'une de l'autre Halina et madame Denhoff, dans l'intention de ménager un

rapprochement entre le grand-enseigne et la République! Oginski se contentait de répéter avec le sourire de l'incrédulité et du dédain :

— Phrases que tout cela, phrases diplomatiques. Ces beaux discours ne peuvent en imposer qu'à des femmes.

Humiliées d'une observation bien propre en effet à blesser leur amour-propre, Halina et sa compagne se renfermèrent dans un froid silence; et voyant que rien ne faisait impression sur cet esprit orgueilleux, elles ne répondirent plus à ses questions que par monosyllabes. — La crainte de compromettre sa dignité avait empêché le grand enseigne d'assister aux élections; il attendait impatiemment des nouvelles de Bourba, qui avait pris sur lui de diriger son parti, lorsqu'on vit arriver le veneur en chef des forêts de la Starostie, annonçant que les chasseurs avaient entouré un vieux élan dans la forêt qui avoisine la Courlande, et demandant s'il plaisait à monseigneur d'assister à la chasse. Halina témoigna aussitôt un vif empressement d'être de la partie,

et il fut convenu qu'elle aurait lieu le surlendemain de bonne heure, pour avoir le temps de rassembler des villages voisins la quantité d'hommes nécessaires pour faire une battue. Ce jour-là, le grand-enseigne ayant souffert la nuit d'une attaque de goutte, madame Denhoff, malade d'un rhume qu'elle avait gagné à son retour de Salanty, ne pouvant pas accompagner la jeune comtesse, Halina se fit suivre par Pétronille, sa première *caméristе.* Au moment de monter en traîneau, le son joyeux des cors retentit dans la cour du château, animant d'une ardeur guerrière les chevaux des gentilshommes qui se disposaient à suivre la jeune comtesse Oginska. Halina aperçut son courtier juif, Isaac Ruben, qui s'efforçait de passer au milieu des équipages, des chiens et des chevaux hennissants, pour parvenir jusqu'auprès d'elle. Halina, voyant qu'il souhaitait lui parler, fit signe à Isaac d'approcher. Il arriva près du traîneau, en faisant, selon sa coutume, un grand nombre d'humbles révérences.

— La très-haute et très-puissante comtesse,

dit-il, souffrira beaucoup du froid, il gèle fort aujourd'hui.

— Oh! je ne crains pas le froid, répondit Halina; d'ailleurs, il n'y a pas de vent.

Isaac, se baissant de nouveau jusqu'à terre, fit entendre ces mots à demi-voix, de manière à n'être entendu que d'Halina :

— Ma très-gracieuse demoiselle ferait mieux de rester, si elle veut m'en croire. On ne peut pas savoir ce qui arrivera. — On dit que les Suédois sont en mouvement.

— Allons donc, quelle folie! dit Halina, persuadée que l'on n'avait rien à craindre de la part des Suédois, du moins pendant le séjour de l'ambassadeur au camp; voilà bien une terreur panique de Juif. Ils voient l'ennemi partout.

En disant ces mots, elle monta dans son traîneau, et toute la troupe joyeuse la suivit en faisant retentir les rives du lac et l'écho des forêts du son des cors de chasse.

— Les voilà partis, se dit Isaac en voyant

défiler la caravane ; j'ai fait mon devoir, après tout, et je n'ai trahi personne.

En faisant cette réflexion, il monta sur un petit traîneau attelé d'un seul cheval, et disparut par une autre route.

L'air était vif, mais calme. Un brillant soleil éclairait la voûte éthérée, semblable à un cristal bleuâtre, et une contrée resplendissante de neiges et des feux du diamant. Le cortége d'Halina était composé d'un grand nombre de traîneaux qui se suivaient à la file sur une route si étroite, qu'on avait été obligé d'atteler les chevaux un à un ; ce cortége animait seul ce vaste désert et glissait sans bruit sur la neige ; le son argentin des grelots interrompait uniquement le silence absolu de la nature. De loin en loin, au milieu des champs couverts de neige, on apercevait des chaumières éparses, quelques traîneaux de paysans, portant du bois et sillonnant la plaine. Après avoir traversé avec rapidité une distance de plus de trois lieues, on entra dans la forêt où était le rendez-vous de chasse. Là, des sapins majestueux

élevaient jusqu'aux cieux leur cime semblable à la flèche d'un clocher ; et chargés de festons de neige et de glaçons, ils paraissaient comme d'immenses lustres de cristal, brillant aux rayons du soleil des couleurs de l'arc-en-ciel.

Une centaine de paysans, vêtus de pelisses de mouton, les jambes entortillées de linge avec des sandales de cuir, cernaient la réserve indiquée par les gardes-chasse. Ils étaient armés de haches et d'épieux ferrés. Les chasseurs observaient le silence d'usage, et on ne se parlait que par signes ou à demi-voix. Les chiens même, par un instinct admirable, craignaient de faire entendre leur voix. Halina se rendit sans bruit à son poste dans une petite feuillée ouverte de tous les côtés et élevée de plusieurs pieds au-dessus du terrain ; on y avait préparé pour elle et sa suite un déjeûner de viandes froides. Le veneur ayant donné le signal, Halina ne tarda pas à entendre le bruit sourd de toutes les voix humaines confondues avec l'aboiement des meutes qu'on tenait en lesse, bruit qui aug-

mentait et se prolongeait à travers la forêt à mesure que les chasseurs s'avançaient au centre où était la feuillée, criant et frappant de leurs haches et de leurs épieux sur les arbres. Accoutumée à ce genre de chasse, d'ailleurs peu fatigant, Halina attendait le moment décisif avec cette espèce de perplexité qui précède souvent un plaisir vif et le rend plus piquant. On présenta à la jeune comtesse un fusil richement damasquiné et orné d'une bandouillère en soie verte avec une broderie d'or. Halina, familiarisée avec cette arme, se divertissait à effrayer Pétronille, qui, pour plaire à sa maîtresse, affectait une timidité qui n'existait peut-être pas dans son caractère, et s'écriait : « Mon Dieu ! comment madame » peut-elle jouer ainsi avec une arme si dange» reuse ? la vue seule m'en fait frissonner. »

Tout-à-coup, Halina et tous ceux qui étaient avec elle dans la feuillée s'arrêtèrent immobiles, retenant même leur souffle au craquement qui se fit entendre entre les branchages épais, et l'on vit paraître sur la route qui passait à vingt

pas de la feuillée un noble animal dont la hauteur surpassait celle des plus grands chevaux d'attelage. Son corps était très-élevé sur ses jambes, sans queue, comme cette espèce d'animaux forestiers, les daims, les chevreuils, etc.; son poil très-touffu était couleur fauve-clair. Peu intimidé du bruit qui retentissait à ses oreilles, cet animal, d'un naturel paisible, s'avançait au pas, secouant avec majesté sa tête couronnée de solides rameaux.

— C'est un élan ! s'écria le veneur en chef.

Déjà Halina avait ajusté son arme, le coup partit, et la balle meurtrière atteignit le roi des forêts du Nord.

— Il est tué! s'écria Halina transportée en voyant fléchir et tomber le noble animal ; mais quelques minutes après, on vit l'élan se relever tout étourdi encore de sa chute et du coup qu'il avait reçu. Il partait au grand trot, lorsque le veneur, qui s'était hâté de descendre, lui tira un second coup, et celui-ci fut mortel.

— Il ne vit plus, cria le veneur, mais c'est la comtesse qui l'a tué.

Halina descendit alors précipitamment; et, en contemplant ce pauvre animal étendu sur la neige sans donner le moindre signe d'existence et dont le grand œil noir semblait encore plein de vie, elle ne put s'empêcher d'accorder quelques regrets à son triste sort. Pendant que le veneur et deux ou trois gentilshommes de la suite d'Halina examinaient l'élan et prenaient la mesure de ses dimensions, on entendit la voix d'un garde-chasse qui accourait en riant et tirant après lui un petit ours d'environ six mois, attaché par le cou avec des mouchoirs.

— Je l'ai trouvé, criait le garde en laissant voir une double rangée de dents plus blanches que l'ivoire qui brillaient sous sa moustache brune; je l'ai trouvé au nid, seul sans sa mère.

Mais à peine le garde cessa-t-il de parler qu'on entendit un effroyable grognement, qui fit tressaillir tout le monde, et au même instant parut

entre les arbres desséchés l'horrible figure noire d'une ourse, courant après son petit. Dressée sur ses pieds de derrière, le poil hérissé de colère, les yeux étincelants et poussant un hurlement qui caractérisait d'une manière terrible et sinistre la vengeance et la joie d'une mère, l'affreuse bête saisit entre ses pattes le malheureux garde-chasse. A cette vue, Halina s'écria en pâlissant :

— Sauvez-le ! pour l'amour du ciel ! sauvez-le !

Pétronille s'était enfuie du côté opposé en poussant un cri aigu et en se couvrant les yeux de la main. Les chasseurs consternés n'osaient tirer dans la crainte de tuer en même temps le garde et l'ourse qui le tenait toujours embrassé sans avoir pu cependant le terrasser. Si elle y était parvenue, c'était fait du pauvre garde ; mais jeune, d'une taille vigoureuse et plein de courage, cet infortuné luttait contre l'horrible bête avec une force sans égale et toute la détermination du désespoir. Le veneur cependant avait saisi la hache que le garde avait

laissée tomber et en frappa un grand coup sur la tête du monstre dans l'espoir de lui faire lâcher prise; mais l'ourse grinçant des dents avec un grondement épouvantable n'en serra que plus étroitement sa proie contre son redoutable sein velu et entre ses bras hideux. Craignant avec raison de voir le malheureux garde succomber à chaque instant dans cette effrayante lutte, le veneur, tout en lui criant de ne pas se décourager, appela un des chasseurs et lui dit de tirer en même temps que lui et à bout portant dans l'oreille de l'ourse. Les deux fusils partirent en même temps : l'énorme bête chancela sur ses pieds, poussa un cri terrible et se renversa de tout le poids de sa masse informe sur le garde qu'elle tenait encore sous elle et qui ne fit entendre qu'un gémissement étouffé qui semblait être son dernier soupir.

Frappée de terreur, Halina s'était jetée à genoux en invoquant le ciel.

Un grand nombre de chasseurs, attirés par le bruit, étaient accourus ; ils aidèrent à soulever

l'ourse qui se débattait au milieu des convulsions de la mort et cherchait encore des yeux son petit qui, au lieu de profiter de sa liberté et de fuir, était venu se coucher auprès de sa mère qu'il léchait. Admirable instinct de la nature! on le rencontre jusque parmi les êtres les plus féroces de la création! On s'empressait autour du garde. Halina, qui n'osait s'en approcher, demanda en tremblant s'il vivait encore.

— Il vit, répondit un des chasseurs, car son cœur bat sous la main, mais il est à craindre qu'il n'ait été suffoqué par cette grande diablesse d'oursine, car voyez, maître Pierre, poursuivit-il en s'adressant à son chef le veneur, le visage de ce pauvre Vincent est violet comme la flamme d'eau-de-vie brûlée.

Aussitôt qu'Halina eut entendu dire qu'il restait quelques signes de vie, elle s'approcha précipitamment et n'eut pas plutôt jeté les yeux sur le corps qu'entourait un groupe nombreux de chasseurs qui se regardaient en silence et d'un air attristé, qu'elle s'écria vivement :

— Il faut le saigner. Vite un chirurgien ; partez sur-le-champ pour chercher le premier venu qui aura une lancette. Qu'on prenne un traîneau de la suite. Et vous autres, placez cet homme sur le mien , et qu'on nous conduise à sa demeure.

— On obéit. Halina suivit l'escorte, et malgré les représentations des personnes de sa suite, qui s'efforçaient de lui persuader qu'elle arriverait trop tard à Plotel, elle monta en traîneau avec Pétronille , accompagnée seulement d'un écuyer et de deux ou trois hommes à cheval. Elle se fit conduire à la maison du garde, qui demeurait avec sa famille dans une chaumière isolée, à un quart de lieue de la forêt. Le cœur sensible d'Halina se reprochait un malheur dont elle n'était que la cause innocente ; elle se faisait à elle-même le serment , si le malheureux garde mourait victime de cette partie de chasse, de renoncer pour toujours à ce dangereux amusement. On arriva à la cabane ; la femme du garde, entendant du bruit , vint ouvrir, e en

apercevant son mari qu'on portait dans sa chambre, elle et tous ses enfants le croyant mort, poussèrent les hauts cris, sans faire attention ni paraître étonnés de la présence de leur jeune maîtresse. Halina s'efforçait avec bonté de rassurer, de consoler la famille désolée; les petits enfants sanglottaient et se pressaient autour du lit où l'on avait déposé leur père dans une chambre éclairée seulement par un éclat de pin résineux placé dans une fente de la boiserie. La femme du garde, tout en se désolant, essayait de faire couler quelques gouttes d'eau-de-vie dans le gosier de ce pauvre homme, mais ses dents serrées ne laissaient pas pénétrer cette liqueur, regardée par tous les gens de cette classe en Lithuanie comme le véritable soutien de la vie et le remède par excellence. Et la pauvre paysanne recommença à sanglotter et à se tordre les mains.

On avait cependant examiné le corps du garde; il n'offrait heureusement aucune trace de blessure, et les griffes de l'ourse n'avaient

point pénétré dans les chairs à travers la pelisse de mouton et les vêtements de dessous ; mais dans la pression suffocante que ce malheureux avait dû nécessairement éprouver, le sang avait reflué à la tête et causé une espèce d'apoplexie. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé depuis l'arrivée d'Halina, que l'homme qu'elle avait envoyé à la recherche d'un médecin entra dans la cabane d'un air triomphant et annonça qu'il avait amené Isaac Ruben, qui passait généralement pour avoir quelques notions de chirurgie.

— Par un bonheur extraordinaire, disait le piqueur, j'ai rencontré sur la route le vieux juif, qui a toujours l'air de sortir de terre partout où l'on va, et c'est ce qui m'a fait gagner du temps, car, sans cela, j'aurais été obligé de pousser plus loin jusqu'à Salanty. Et cependant le vieux coquin ne voulait pas venir ; j'ai été obligé de le secouer par la barbe pour le faire marcher.

Isaac parut alors.

— Dépêche-toi, lui dit Halina, car il s'agit

de la vie d'un homme et d'une bonne récompense pour toi.

Le juif s'inclina jusqu'à terre, et ce mot de récompense semblait avoir ranimé toutes ses facultés. Il tira de son sein un vieux portefeuille de cuir contenant divers instruments parmi lesquels il choisit un *schneper*, tâta le pouls, le front, le cœur du malade. Isaac était troublé ; ses yeux avaient quelque chose d'égaré ; il paraissait aux aguets du moindre bruit ; ses cheveux défrisés retombaient sur son visage pâle et ajoutaient encore au désordre de sa figure.

La bienfaisante et sensible Halina, telle qu'un ange de charité, debout près de ce lit où était étendu le moribond, portait alternativement ses regards inquiets du malade sur l'Esculape hébreu. Enfin Isaac découvrant le bras nerveux du garde, où il n'était pas difficile de trouver la veine, y appliqua son instrument à ressort; le sang coula d'abord goutte à goutte, mais bientôt, et à la satisfaction générale, on vit des torrents noirs s'épancher dans la jatte que la femme

du garde tenait sous le bras de son mari. On entendit un profond soupir.

— Il est sauvé ! s'écria-t-on de toute part.

Cependant Isaac, au même instant, poussa un faible cri en s'arrachant ses longues boucles de cheveux à tire-bouchons. Un bruit de chevaux se fit entendre hors de la chaumière. Le piqueur sortit, et il rentra presqu'aussitôt en s'écriant d'une voix étouffée :

— La cabane est entourée d'ennemis ; les Suédois sont ici.

Comme il achevait ces mots, la porte s'ouvrant avec fracas, on vit paraître Alexandre Sobieski, courant se précipiter aux genoux d'Halina et s'écriant :

— Vous n'avez pas voulu de moi pour votre prisonnier, eh bien ! vous voilà présentement ma prisonnière.

A peine revenue de l'étonnement où l'avait jetée une si brusque apparition :

— Ceci passe la plaisanterie, seigneur Alexandre, dit Halina d'un ton courroucé.

— Je vous proteste, belle Halina, que cela est très-sérieux, et que je ne plaisante pas. Vous êtes bien réellement ma prisonnière.

— C'est ce qu'il faudra voir, reprit Halina, en faisant quelques pas comme si elle eût eu dessein de sortir vers la porte, qui était restée entr'ouverte ; mais cette porte malheureusement était gardée par plusieurs soldats étrangers.

— Vous voyez, charmante Halina, que la résistance est inutile, dit Sobieski d'un air triomphant.

Halina, avec un dépit augmenté encore par cette conviction, s'écria :

— Que n'ai-je ici mes armes, je me serais fait justice moi-même de cet indigne piége.

— C'eût été du sang versé en pure perte, et il paraît qu'il y en a déjà eu de répandu, ajouta Sobieski, en jetant les yeux sur le garde qui, assis sur son lit, et n'ayant pas encore repris tous ses sens, regardait d'un œil hagard tout ce qui se passait dans la chaumière, et voyait couler avec indifférence son propre sang.

— Ma divinité a beau me regarder avec indignation, dit encore Sobieski à Halina ; elle n'en est que plus belle à mes yeux.

Halina jeta sur lui un regard de dédain et parut se recueillir en elle-même. Il était impossible de songer à la fuite ; la cabane était trop bien entourée ; le nombre de domestiques qui était auprès d'elle n'était pas suffisant pour résister à des soldats déterminés et bien armés. Combien elle se repentait alors de n'avoir pas écouté le conseil de ceux qui lui persuadaient de retourner à Plotel, quoiqu'il fût à présumer qu'on eût cherché également à la surprendre ; mais dans ce cas-là, du moins, on eût pu rassembler tous les chasseurs et se défendre bravement. Voyant que rien ne pouvait fléchir l'obstination d'Alexandre Sobieski, Halina, debout au milieu de ce réduit obscur, dans cette humble chaumière, avec toute la dignité d'une souveraine, se retourna vers lui.

— Que désire, qu'ordonne ma divinité, dit Sobieski, en mettant un genou à terre ; qu'elle

daigne me considérer comme magicien peut-être, un enchanteur jaloux à la vérité, mais toujours prêt à exécuter ce qu'elle commandera, si ce n'est pourtant de me désister de la plus belle prise qui se soit faite au monde depuis l'enlèvement de la fameuse Hélène.

— J'exige d'abord, répondit Halina, que vous quittiez cette posture, qui ne me convient pas, et ce ton de chevalerie qui vous convient encore moins, car votre conduite n'est certes pas celle d'un vrai chevalier ; je demande ensuite à être ramenée, avec tous les égards qui sont dus à mon rang et à mon sexe, — puisqu'enfin je suis *votre prisonnière*, et qu'il ne m'est plus permis de retourner chez mon oncle, — à Salanty, chez le ciwoun Gorski.

— Vos ordres seront exécutés, madame, dit Sobieski, un peu piqué de la remarque d'Halina et du peu de cas qu'elle faisait de ses galanteries ; vous pouvez partir quand il vous plaira.

Après avoir ordonné à Isaac, qui était resté immobile et tremblant comme une feuille dans

le coin le plus obscur de la chaumière, de veiller sur son malade, et laissé de quoi fournir largement à ses besoins, Halina, comblée des bénédictions muettes de la femme du garde et des enfants, qui se précipitaient à ses pieds, remonta sur son propre traîneau avec sa fidèle Pétronille. Alexandre Sobieski escorta à cheval le traîneau d'Halina, qui fut entouré aussitôt d'une troupe de Suédois, parmi lesquels marchaient aussi, mais en prisonniers, les serviteurs de la jeune comtesse.



CHAPITRE IX.

Le comte de Tisenhauz, avec l'agrément du roi de Suède, avait admis le prince Alexandre Sobieski dans la confidence de son projet d'enlever le grand-enseigne Oginski. Le jeune seigneur polonais adopta, avec toute la vivacité de la jeunesse, un plan qui lui offrait un moyen de représailles sur le roi Auguste et de délivrance pour ses frères, captifs à Leipsick, en gardant Oginski pour ôtage. Théodoric choisit dans les troupes suédoises cinquante hommes sur lesquels il pouvait compter, leur fit prendre des

habits de paysans courlandais, en cachant leurs armes sous leurs vêtements, et il partit avec Alexandre Sobieski. Ils ordonnèrent tous deux aux soldats de se disperser sur différentes routes, afin de ne pas exciter les soupçons des gens de la campagne, et leur indiquèrent, pour point de rendez-vous, le bourg de Salanty. Théodoric, par ses relations secrètes avec Isaac Ruben, le juif de Plotel, qui s'était fait l'espion gagé des Suédois, apprit que le grand-enseigne allait se rendre à une grande chasse dans une forêt voisine de la Courlande. Rien n'était plus favorable à l'entreprise, et tout semblait concourir aux vœux des deux jeunes seigneurs. L'idée que la jeune comtesse Oginska se trouverait à cette chasse ne se présenta pas un instant à l'imagination du comte de Tisenhauz ; il fit donc tranquillement et avec prudence ses préparatifs d'attaque et de surprise. Il disposa ses soldats en deux troupes, confia le commandement de l'une au prince Alexandre, et prit l'autre sous le sien, après être convenus ensemble d'entourer la forêt

et de surprendre les chasseurs vers le déclin du jour et au moment de la retraite. Théodoric et Sobieski prirent chacun, avec leur troupe, un chemin différent, marchant avec précaution par des routes écartées, et même à travers les bois et les plaines, évitant avec soin le voisinage des endroits habités et des villages.

Mais Isaac Ruben, que nous avons vu à Plotel au moment du départ de la jeune comtesse pour la chasse, se hâta d'aller rendre compte au colonel suédois de toutes les informations qu'il avait prises sur les lieux. Il rencontra effectivement Théodoric à peu de distance de la forêt où se donnait le rendez-vous de chasse, lui apprit l'accident arrivé au grand-enseigne, et lui dit aussi que la jeune comtesse Oginska était partie seule, c'est-à-dire avec sa suite, pour cette chasse. Théodoric, à cette nouvelle, regarda l'entreprise comme non avenue, du moins pour l'instant, et il eut assez d'empire sur lui-même pour résister au désir de s'offrir à la vue d'Halina ou de chercher à la voir. Il chargea le juif

de prévenir le prince Alexandre qu'il était retourné sur ses pas à Salanty, et de lui enjoindre d'y ramener aussi sa troupe, l'expédition étant manquée. En effet, Théodoric rebroussa chemin, et Isaac prit aussitôt la direction indiquée pour rejoindre Sobieski et lui communiquer les ordres qu'il avait reçus. Malheureusement il y avait un mille de circuit à faire ; son petit cheval maigre, et fatigué de la longue course qu'il avait fournie depuis Plotel, avançait à peine sous les coups de fouet que lui distribuait son impitoyable maître ; plus malheureusement encore, le piqueur que la comtesse Halina avait envoyé à la découverte d'un médecin, ayant eu la bonne fortune de rencontrer Isaac, le contraignit, malgré sa résistance opiniâtre et toutes ses prières, à le suivre à la chaumière. Et voilà ce qui explique le trouble d'Isaac, qui, n'ayant pu s'acquitter de sa commission, semblait prévoir et craindre l'événement dont nous avons rendu compte dans le chapitre précédent.

Le comte de Tisenhauz cependant était re-

venu sans obstacle à Salanty. Après avoir donné à ses gens l'ordre de se disperser, il s'était rendu à la maison de Gorski, qui lui-même était revenu depuis peu de Rosienie. Tandis qu'ils s'entretenaient ensemble des affaires du jour, de l'entrevue de Charles XII avec l'ambassadeur de la République, des diétines, où le parti de Sapiéha l'avait emporté sur celui d'Oginski, et surtout du projet avorté, etc., l'heure s'avançait, et Théodoric commençait à être inquiet de ne pas voir arriver son compagnon d'aventure.

—Il est si étourdi! disait Théodoric, je crains qu'il n'ait été se jeter comme un fou au milieu de la chasse. Cependant le juif n'aura pas manqué de l'avertir : à moins de quelque accident, il devrait être ici depuis long-temps.

Enfin Théodoric, qui épiait le moindre bruit, entendit des pas de chevaux et courut aussitôt sur le perron en disant : « Pour cette fois, c'est bien lui! » Théodoric distingua à travers l'obscurité un traîneau attelé de six chevaux à la queue l'un de l'autre et qui ne faisait nullement partie de

la troupe d'Alexandre Sobieski. Ce jeune seigneur lui-même était à cheval, ainsi qu'un petit nombre de soldats. Son étonnement s'accrut encore en voyant descendre de ce traîneau deux femmes enveloppées de fourrures, qui ne se découvrirent que dans l'antichambre. Théodoric fit un cri de surprise en reconnaissant dans l'une de ces femmes la jeune comtesse Oginska. Théodoric s'était empressé de la suivre dans le salon.

— Et vous, comte, aussi! lui dit Halina; ah! je ne l'aurais jamais pensé!

Et, en achevant ces mots, elle fondit en larmes, et se couvrit le visage des deux mains. Théodoric, désespéré, la conjurait de s'expliquer davantage.

— Au nom du ciel, lui disait-il, de quoi m'accusez-vous, madame? daignez le dire, et permettez-moi de me justifier. Peut-être me trouverez-vous moins coupable que je ne le parais en cet instant à vos yeux. Enfin, permettez-moi de vous demander par quel hasard vous vous trouvez ici?

— Et croyez-vous, repartit Halina en découvrant son charmant visage inondé de larmes ; croyez-vous que je sois ici de mon gré : demandez-le à votre ami, à votre camarade.

A ces mots Théodoric devinant la vérité ne put contenir les bornes de son indignation, et s'adressant, les yeux brillants de courroux, à Sobieski.

— Vous me rendrez raison, monsieur, de cet acte déloyal et indigne d'un honnête homme, de quiconque sait respecter la vertu, l'innocence et les grâces.

— Pourquoi cette fureur, demanda Sobieski d'un air surpris. C'est votre faute si j'ai été plus heureux que vous. Que n'enleviez-vous l'oncle pendant que j'enlevais la nièce.

— Quoi ! s'écria Halina en se relevant avec vivacité du sopha où elle s'était assise à son arrivée ; c'était donc un complot ? et vous y trempiez, monsieur ? dit-elle au jeune comte.

Un peu confus, Théodoric feignit de ne pas comprendre ce que lui disait Halina ; et, se retournant vers Alexandre Sobieski :

— Un seul mot, s'il vous plaît. Avez-vous vu le juif qui devait vous parler de ma part?

— Je n'ai aperçu aucun individu de cette nation.

— Cela est possible, mais vous n'en êtes pas plus excusable d'avoir attenté à la liberté de la comtesse Oginska. Cela était-il dans nos conventions? je vous le demande; osez le nier!

— J'en conviens, repartit Sobieski; mais j'ai pensé que cet enlèvement figurerait d'une manière brillante dans l'histoire de notre expédition, et ne pouvait qu'en assurer le succès. D'ailleurs, je me suis comporté dans cette occasion avec toute la courtoisie, j'oserai dire le culte d'un véritable chevalier envers la dame de ses pensées, j'en appelle au témoignage de la charmante Halina elle-même.

— Pouvez-vous parler avec une légèreté si inconvenable, dit Théodoric. Quant à moi, je vous déclare que la comtesse Oginska est entièrement libre et maîtresse de ses volontés, et si vous osiez

y opposer la moindre résistance, je m'en expliquerai avec vous seul.

— C'en est trop, s'écria Sobieski, dont le caractère bouillant n'admettait pas l'ombre de la contrariété. Pensez-vous que je sois disposé à supporter votre ridicule jalousie, car c'est le seul motif qui vous fait agir en ce moment, et vous auriez agi comme moi à ma place. — Suivez-moi, monsieur, dit-il d'un ton menaçant et en portant la main à la garde de son sabre. Et il s'élança hors du salon, suivi de Théodoric, qui, très-irrité intérieurement, avait cependant l'air plus calme en apparence.

— Retenez-les, pour l'amour du ciel retenez-les, ne les laissez pas partir, disait en pâlissant Halina au vieux Gorski, qui était resté jusqu'alors témoin muet de cette scène.

Gorski les rejoignit aussi vite que l'âge pouvait le lui permettre. Les deux jeunes gens semblaient chercher un lieu favorable pour vider à l'instant même leur querelle et satisfaire le mou-

vement de vengeance et de jalousie qui les animait.

— Messeigneurs, leur cria Gorski, je vous en conjure, épargnez ce scandale à ma maison, respectez la réputation de la comtesse Oginska. Je vous somme en son nom de vous rendre sur-le-champ auprès d'elle.

Sobieski et Tisenhauz se regardèrent d'un air sombre, et, remettant leurs sabres dans le fourreau, ils suivirent, en gardant un morne silence, le vieux Gorski, qui les ramena dans son salon. Halina les invita à s'asseoir, et puis d'un ton grave, mais précis, elle leur demanda l'explication du complot qui avait été tramé contre son oncle, et dont elle se trouvait seule victime. Théodoric, paraissant trop ému pour donner les détails nécessaires, le vieux Gorski prit sur lui de pallier la conduite de ce jeune seigneur aux yeux d'Halina. Il lui exposa d'abord le résultat et les suites de l'entrevue du palatin de Posen avec le roi de Suède, savoir, la chute prochaine d'Auguste, chute inévitable, dit-il, puisque Char-

les XII l'a prononcée, et qu'il sera fait comme il l'a dit. Les partisans d'Auguste seront donc victimes de leur propre obstination et de leur aveuglement à persévérer dans un parti tout-à-fait contraire aux intérêts et à la sûreté de notre pays. Malheureusement, comtesse Halina, le caractère du grand-enseigne vous est trop bien connu pour que vous puissiez espérer qu'il change jamais d'opinions politiques. — Ici Halina secoua la tête d'un air triste. — Le projet de soustraire votre oncle aux malheurs qui l'attendent, et dans lesquels il se précipite tête baissée, n'était donc pas un projet hostile inspiré par la malveillance et la perfidie. Bien loin de là, il ne tendait qu'à éviter une malheureuse effusion de sang qui aura lieu sans doute si le grand-enseigne, comme je le crains, persiste dans son dessein de lutter contre le héros suédois, l'invincible Charles XII.

Gorski se tut.

Le comte de Tisenhauz prenant la parole : — Qu'il me soit permis d'ajouter un seul mot à ma défense. Daignerez-vous, madame, vous sou-

venir du vœu que vous m'avez imposé en me rendant mon épée, le vœu de ne jamais verser le sang polonais? Je le tiendrai ce vœu sacré prononcé à vos genoux, je le tiendrai au prix de tout le mien, s'il le faut.

Halina poussa un soupir et tourna lentement ses regards sur Théodoric en disant avec l'expression d'une profonde sensibilité : — J'aime à le croire.

— D'ailleurs, ajouta Gorski, le grand-enseigne entouré d'une centaine d'hommes, avec tous ses chevaux, ses traîneaux, avait toujours devant lui la chance de fuir ou de se défendre ; et ces jeunes seigneurs, à la tête de cinquante hommes seulement, et la plupart à pied, couraient bien plus de risques que lui en cherchant à l'enlever. Peut-être dans son intérêt, dans le vôtre, comtesse Halina, devons-nous regretter qu'ils n'aient point réussi dans leur entreprise. Mais j'ai sur cela un projet dans ma vieille tête, que je communiquerai demain ; aujourd'hui, il est trop tard

et, après les émotions de la journée, la comtesse doit avoir grand besoin de repos.

Madame Gorska, qui se trouvait présente à l'entretien, auquel elle n'avait rien compris, s'offrit alors de conduire Halina dans sa chambre à coucher en lui demandant si elle voulait qu'on y portât le souper. Halina la remercia en disant que le repos seul lui était nécessaire.

Théodoric, voyant Halina prête à s'éloigner, se mit à genoux en lui demandant d'un air suppliant de lui accorder un généreux pardon.

Halina se retourna vers lui et avec beaucoup de douceur : — Observez bien le vœu, lui dit-elle ; mon pardon est à ce prix.

Alexandre Sobieski les regardait tous deux avec humeur sans rien dire.

Gorski avait d'abord désigné une chambre à deux lits pour Alexandre Sobieski et Théodoric, mais plus tard il changea de dispositions, de peur, disait-il, que ces jeunes gens, comme deux coqs, en se voyant ensemble, ne veuillent recom-

mencer le combat. Il les conduisit donc séparément chacun dans une chambre où il avait fait préparer toutes sortes de rafraîchissements, et se retira après leur avoir souhaité une bonne nuit et des idées calmes.

Cependant onze heures seulement venaient de sonner à l'horloge du vestibule, lorsque Alexandre Sobieski, son sabre sous le bras, entra chez le comte de Tisenhauz, qui n'était pas encore déshabillé ; et s'avançant vers lui d'un air où perçait le plus vif ressentiment : — Avez-vous donc imaginé, monsieur, que je vous laisserais jouir tranquillement de votre triomphe sur moi? Désabusez-vous, monsieur, car je viens vous en demander satisfaction, et tout-à-l'heure s'il vous plaît.

— Quand vous voudrez, répondit Théodoric avec calme ; je suis prêt. En disant ces mots, il alla chercher son sabre qui était suspendu au coin de son lit.

— Quand bien même je devrais être blessé, ne fût-ce que d'une égratignure, je m'en réjouirais,

pensait Alexandre, parce que du moins son vœu se trouvera rompu, et Halina sera forcée de disgracier son prétendu chevalier Théodoric! — En garde, cria-t-il; et le combat s'ouvrit.

S'escrimant avec une vivacité sans égale, Alexandre Sobieski portait à son adversaire des coups qui eussent été sans doute meurtriers si Théodoric ne les eût parés avec infiniment d'adresse. Sobieski s'arrêta tout-à-coup en disant : — Eh bien, monsieur, quelle est donc cette nouvelle manière de se battre? vous ne cherchez qu'à vous défendre.

— Chacun a la sienne, répondit froidement le jeune comte. Profitez de vos avantages sans me faire de questions.

— Ah! son vœu! se dit à lui-même Sobieski en laissant tomber la pointe de son sabre à terre.

La conduite généreuse de Théodoric, résolu à se laisser blesser grièvement plutôt que de manquer à son serment, plutôt que de verser le sang d'un compatriote d'Halina, de l'homme qui s'était pourtant déclaré son rival, fit sentir à So-

bieski toute l'inconséquence de la sienne. La bonté naturelle de son cœur reprenant le dessus, fit repentir Sobieski d'un moment d'emportement et lui inspira le désir de le réparer : n'écoutant plus que son cœur, il se précipita, les bras ouverts, au cou de Théodoric, qui le reçut dans les siens.

— Pardonne-moi et soyons amis pour la vie, dit Sobieski en embrassant Théodoric.

Et ils se jurèrent réciproquement une amitié fraternelle et à toute épreuve. Leur réconciliation fut d'autant plus sincère qu'elle n'avait point été scellée par leur sang, et que de part et d'autre nulle idée d'animosité ou la honte du mauvais succès ne pouvait en corrompre la douceur.

Le lendemain, lorsqu'ils se rendirent de bon matin chez Gorski, celui-ci jugea d'abord à l'air de satisfaction et de cordialité qui brillait sur leurs figures, que l'orage de la veille était entièrement dissipé, et il leur en fit son compliment; puis il les engagea à venir au salon où il avait quelque chose d'important à leur communiquer en présence de la comtesse Halina, qui était déjà

levée. Les deux amis l'y trouvèrent en effet, et Théodoric intercéda généreusement auprès d'elle le pardon de Sobieski.

— Il est impossible, lui dit-il avec une grâce irrésistible, que vous vous refusiez de pardonner à celui qui s'était fait, dans son enfance, une si douce habitude d'être grondé et pardonné par la sage Halina.

Halina sourit à ce discours : elle tendit la main à Sobieski en gage de réconciliation ; mais elle conserva cependant un peu de froideur à son égard.

— A présent, dit le vieux Gorski, la paix étant signée de part et d'autre, il me sera permis de parler d'un projet qui m'a fait rêver toute la nuit.

Et s'adressant particulièrement à la jeune comtesse :

— Si les conseils d'un vieillard, rempli pour vous d'un attachement respectueux et inviolable, peuvent être de quelque poids, croyez-moi, prenez-les en considération. Vous êtes libre, com-

tesse Halina; mais à votre place je resterais volontairement prisonnière pour obliger votre oncle à éviter une perte certaine, à conclure un traité dont je serais l'une des principales conditions. Je n'exprime pas complètement ma pensée, mais je crois que vous la saisirez bien, ajouta le vieillard en souriant avec finesse.

Gorski ne se trompait pas. Halina baissa les yeux en rougissant.

— L'occasion est des plus favorables, poursuivit Gorski ; l'esprit conciliant de l'ambassadeur terminera, pendant son séjour à Mittau, toutes les affaires dont il s'agit à la satisfaction des parties intéressées. Si vous vous rendez à mon avis, comtesse Halina, il ne faudrait pas perdre de temps pour vous éloigner d'ici. L'alarme a sans doute été donnée à Plotel ; tout le monde y est sous les armes, et l'on se mettra à la poursuite des ravisseurs de la jeune comtesse. Voici ce que je propose : il faut envoyer vos chevaux et vos gens à quatre milles de Salanty, sur la route de Courlande, en leur faisant croire que vous y re-

laicrez, toujours sous la garde de la troupe suédoise : au lieu de cela, je vous indiquerai une autre route à travers des forêts qui ne sont bien connues que de mes gens et où je défie bien que l'on nous trouve. Ma femme et moi nous vous accompagnerons à Mittau ; car je ne me propose pas de soutenir un siége dans ma maison contre les royalistes qui fondront vraisemblablement dessus comme des vautours ; je m'y attends. Que faire! il faut bien sacrifier quelque chose à la cause générale.

Malgré toute la philosophie dont s'armait Gorski à l'idée d'un pillage dans sa propriété, malheur inévitable dans les circonstances présentes, vu l'esprit de colère et de vengeance qui animait contre lui Oginski et son parti, le vieux ciwoun se passa plusieurs fois la main sur le front en gardant un morne silence. Enfin, au bout de quelques minutes :

— Eh bien, comtesse Halina, à quoi vous décidez-vous? Si vous désirez retourner à Plotel, la prudence alors commande à ces jeunes sei-

gneurs de s'éloigner sur-le-champ, à moins qu'ils ne veuillent être prisonniers à leur tour, ce que je ne leur conseille pas.

Halina paraissait vivement troublée, et il était aisé de voir que sa raison livrait un grand combat à son cœur.

Théodoric, les yeux fixés sur elle, semblait attendre sa décision comme un arrêt du ciel et vouloir la deviner dans ses traits.

Halina, dont les regards avaient été jusqu'alors baissés à terre, les reportant sur Théodoric, lut dans les siens la cruelle anxiété qui le dévorait, et n'écouta plus que son cœur. Elle déclara d'une voix tremblante pourtant et comme effrayée du parti qu'elle prenait : — Qu'elle consentait à partir pour Mittau et à se mettre sous la protection du roi de Suède et de l'ambassadeur de la République.

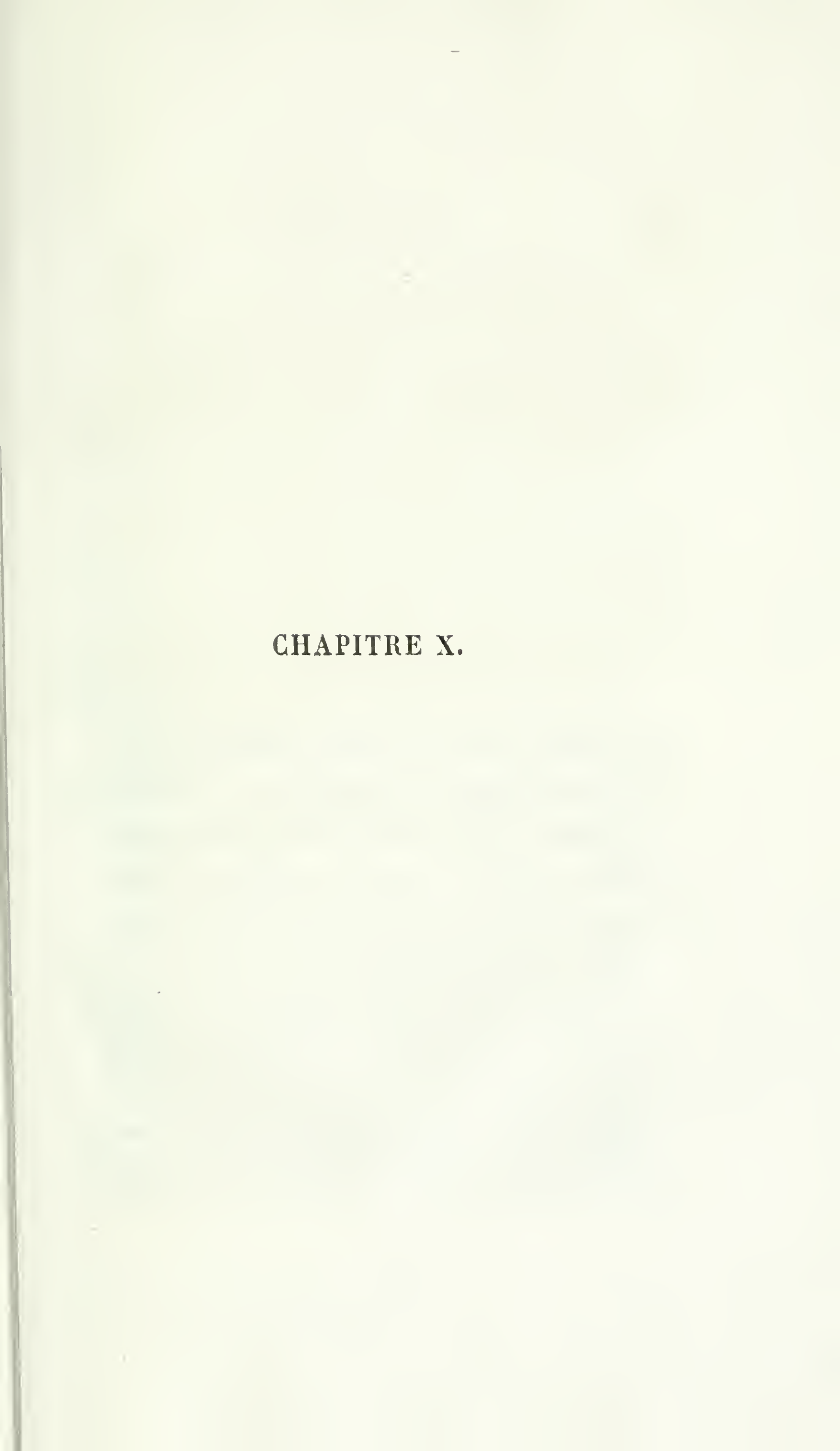
En agissant de la sorte, Halina Oginska commettait sans doute une grande imprudence. Son devoir lui disait de retourner à Plotel et de ne pas entreprendre d'influer sur les événements.

Mais nous avons déjà observé qu'Halina, avec les plus rares qualités, n'était pas, comme les héroïnes de roman, tout-à-fait exempte de défauts. Elle avait celui de compter trop sur ses propres lumières ; un peu d'indépendance dans l'esprit, qu'elle prenait faussement pour du caractère ; elle avait pris l'habitude de censurer légèrement la conduite et les opinions de son oncle, ce qui devait nécessairement et à la longue refroidir son attachement pour lui, et l'entraîner hors du cercle tracé par le devoir qui faisait dépendre sa destinée de la volonté d'un oncle, son seul appui sur la terre depuis que la mort lui avait ravi ses protecteurs naturels.

Soutenue des sages conseils de son amie, Halina, nous aimons à le croire, fût retournée à Plotel ; mais d'un côté le discours persuasif et les espérances flatteuses que lui laissait entrevoir un vieillard dont elle avait tant de fois entendu vanter la prudence ; de l'autre les regrets de celui qu'elle aimait, la crainte de s'en séparer peut-être à jamais en retournant à Plotel, tout

semblait s'être réuni pour bouleverser et séduire la raison de cette jeune personne. On ne lui donna même pas le temps de la réflexion, car aussitôt qu'elle eut fait entendre sa décision, Alexandre Sobieski et Théodoric se précipitèrent ensemble pour donner les ordres relatifs au départ. Gorski avait de son côté fait tous les préparatifs nécessaires, enlevé tout ce qu'il possédait de plus précieux, à l'insu de sa femme. La pauvre madame Gorska eût jeté les hauts cris si elle avait pu seulement soupçonner que sa maison était menacée du pillage. Elle ne comprenait donc rien aux mesures prudentes de son mari, ni au voyage qu'elle allait entreprendre avec Halina; mais elle se hâta de préparer une grande quantité de provisions pour la route. Aussitôt que les gens d'Halina furent partis pour le relais indiqué, Gorski et les deux jeunes seigneurs, Halina, madame Gorska et Pétronille, déguisés en paysans et en paysannes, montèrent dans de petits traîneaux ordinaires, et partirent, laissant la maison de Salanty entièrement déserte et dépouillée comme

si l'ennemi y eût passé, Gorski ayant eu la précaution de faire partir la nuit même tous ses gens, ses bagages, son bétail, par la route la plus courte, pour la Courlande, où il n'avait plus rien à craindre, puisque cette province était occupée par les Suédois.



CHAPITRE X.

Nos voyageurs, parvenus sans accident en Courlande, ne tardèrent pas y apprendre indirectement que, deux ou trois heures seulement après leur départ, des gens d'Oginski étaient tombés sur Salanty, et, donnant à peine le temps à leurs chevaux de reprendre haleine, avaient suivi la route indiquée pour le relais, dans l'espoir d'y rejoindre la comtesse Halina et ses ravisseurs. On n'en savait pas davantage sur leur compte. Halina ne pouvait porter sans trouble sa pensée sur Plotel, sur son oncle, sa fidèle

amie dont elle ne se représentait que trop bien l'inquiétude et le chagrin! Elle cherchait à se faire illusion sur sa conduite, en se disant qu'elle n'avait pas été maîtresse d'agir autrement; le cœur est un avocat si ingénieux quand il plaide sa propre cause! D'ailleurs la présence de Théodoric, son aimable entretien, où le sentiment était toujours soutenu de l'esprit le plus fin et le plus cultivé; les soins délicats et empressés dont il l'entourait; la conduite prévenante et respectueuse d'Alexandre Sobieski, qui semblait adopter les manières de son ami; la société de Gorski et de sa femme éloignant de ce voyage toute idée d'inconvenance, faisaient diversion aux peines secrètes de la jeune comtesse, et continuaient à l'étourdir sur la position singulière où elle se trouvait.

A peu de distance de Mittau, le comte de Tisenhauz crut devoir prendre les devants pour instruire son royal maître de la tournure qu'avait prise leur expédition en Lithuanie, et Alexandre Sobieski se chargea de conduire les dames à

la maison qu'occupait l'ambassadeur et sa suite, dans la ville même de Mittau.

En entrant dans la cour du château, Théodoric aperçut Charles XII entouré de ses généraux, assistant à l'exercice de ses troupes et les passant en revue.

— Le lion se réveille, pensa Théodoric, et il se jeta hors de son traîneau. Charles le reconnut et lui fit signe d'approcher. Théodoric baisa la main du roi, et attendit pour lui parler que la revue fût terminée. Il suivit immédiatement le roi, qui le fit monter seul dans son cabinet.

Les bras croisés sur sa poitrine et le regardant fixement, Charles lui dit :

—Eh bien, Tisenhauz, tu reviens seul, tu n'as pas réussi.

— Sire, répondit Théodoric en s'inclinant profondément, les circonstances se sont opposées au succès de notre plan et de toutes nos démarches. J'ose assurer votre majesté que nous n'avons rien négligé pour le faire réussir. Le grand-enseigne Oginski, retenu par une maladie grave,

n'ose s'éloigner de son château....— A la bonne heure, interrompit Charles, je n'ai pas compté beaucoup sur cette expédition, mais j'espère que vous avez ramené nos soldats.

— Sire, ils seront tous réunis dans deux ou trois jours.

Théodoric était un peu embarrassé, et ne savait de quelle manière annoncer au roi l'enlèvement de la jeune comtesse Oginska et son arrivée à Mittau ; un sentiment de générosité fort noble lui faisant craindre d'irriter le roi contre Alexandre Sobieski. En effet, malgré tous les ménagements que Théodoric employa dans le récit de cette aventure, Charles s'écria avec un violent transport de colère :

— Quelle ridicule histoire! Veut-on me faire passer en Europe pour un Amadis des Gaules courant après les Dulcinées polonaises! — rien n'est plus opposé à mon caractère ; — et je vous trouve bien hardi, monsieur, d'avoir osé prêter les mains à cette aventure et d'introduire ici la nièce d'Oginski. Le prince Alexandre n'est

qu'un étourdi ; mais vous, poursuivit Charles, dont les yeux semblaient lancer des éclairs, vous, ne deviez-vous pas craindre d'encourir notre juste disgrâce et d'exciter notre colère en exposant notre nom dans une affaire de ce genre ?

— Sire, répondit Théodoric avec plus de fermeté qu'on n'aurait dû s'y attendre après l'explosion du courroux royal, la comtesse Oginska a toujours été maîtresse de ses démarches. C'est elle-même qui a désiré venir se mettre sous la protection de l'ambassadeur de la République, et c'est chez lui qu'elle est descendue.

— Ah ! cela change la question, dit Charles apaisé par les dernières paroles de Théodoric. Cette affaire ne me concerne plus en aucune manière.

Et il se mit à marcher dans l'appartement d'un air rêveur. Tout-à-coup, s'arrêtant devant Théodoric :

— Ils n'ont rien de mieux à faire présentement que de se marier, lui dit-il.

— Qui ? comment ? sire, demanda le jeune

comte, et son trouble devint si extrême, que, pour en dérober la vue aux yeux pénétrants de Charles, il fut obligé de s'appuyer contre la muraille, dans l'endroit le plus obscur de l'appartement.

— Sans doute, reprit le monarque, le mariage réparera cet éclat, toujours nuisible à la réputation d'une jeune personne bien née.

— Mais, sire, dit Théodoric s'efforçant de parler d'une voix plus assurée, je ne crois pas que l'inclination de la comtesse Halina se soit prononcée en faveur d'un tel projet.

— Ma foi, je n'en sais rien, ce ne sont pas mes affaires; mais je n'en soutiendrai pas moins que cette belle n'a rien de mieux à faire après ce qui s'est passé que d'épouser son Pâris, puisqu'elle n'a pas de mari qui vienne la réclamer, ni exciter pour la ravoir une nouvelle guerre de Troie. Enfin, qu'elle aime ou non Alexandre Sobieski, l'ambition — j'en suis certain — dans le cœur d'une femme a bien autant de pouvoir que la passion insensée de l'amour. Dès qu'elle saura

que son chevalier est un candidat au trône de Pologne, un candidat soutenu par le roi de Suède, elle s'estimera trop heureuse de terminer si honorablement une aventure romanesque. Je persévère dans ma résolution de faire élire Alexandre Sobieski roi de Pologne, et j'avais pensé qu'en faveur de cette union Oginski renoncerait au parti d'Auguste; mais cette considération-là, pesée avec de si grands intérêts, est bien légère dans la balance; et toutes ces intrigues, je le répète, ne sont pas de notre ressort; c'est la vie oisive que je mène dans ce château qui m'a entraîné à m'occuper un instant de semblables fadaises : il est temps d'y mettre ordre.

Jetant ensuite les yeux sur le comte de Tisenhauz qui, atterré par le discours du Roi, gardait un morne silence, Charles attribua l'état où il le voyait aux expressions un peu dures qu'il lui avait adressées au commencement de leur entrevue, et, voulant les réparer par quelques témoignages de bonté, il frappa doucement sur l'épaule de son jeune favori, et lui dit :

— Je suis content de toi, Tisenhauz ; je vois avec une véritable satisfaction que mes conseils ont pris racine dans ton âme. N'imite pas ce jeune fou, cet étourdi Polonais à qui deux beaux yeux ont tourné la tête. Fuis toujours les séductions de ces dangereuses sirènes aux doux propos, ou bien renonce à la gloire, à la renommée qui t'attend.

Le roi allait discourir encore plus longuement sur ce sujet, lorsque, par bonheur pour Théodoric, que cet entretien mettait au supplice, le général Hoorn entra dans l'appartement, et le jeune comte profita de son arrivée pour s'échapper et courir s'enfermer dans sa chambre. Il se jeta sur un fauteuil, et, se frappant le front, Théodoric répéta la phrase qui, dans le discours du roi, avait le plus frappé son imagination : « L'ambition dans le cœur d'une femme a autant de pouvoir que la passion insensée de l'amour! »

— Cela est-il bien vrai? Non, se disait-il ensuite, Charles ne connaît pas les femmes ; il ne les aime point, il les calomnie!

Mais la crainte de n'être point aimé, ce doute affreux remplit son âme des plus douloureuses sensations. A peine au début de sa carrière, il commence déjà à se méfier de l'avenir et n'y plonge qu'avec un secret effroi... Halina est pour lui le destin! Mais comment savoir si ce destin sera favorable ou contraire à ses vœux? Halina a paru distinguer Théodoric; mais elle est si bonne, si bienveillante! et Théodoric connaît encore si peu les légères nuances qui dévoilent le cœur d'une femme à celui qu'elle préfère en secret.

On frappa doucement à la porte de sa chambre; d'abord il ne répondit pas; une voix se fit entendre, et Théodoric reconnut que c'était celle du vieux écuyer qu'il avait envoyé porter de ses nouvelles à sa mère. Il se leva pour ouvrir les verroux, et l'on vit alors Hermann présenter à la porte sa figure vénérable, riante du plaisir de revoir son jeune maître. Il était vêtu d'un surtout boutonné dont les pans se relevaient sur les côtés et qui était d'un drap couleur marron, avec

un petit galon d'or, sur des culottes de peau d'élan ; une courte épée était attachée à son ceinturon, et d'énormes bottes fortes à l'écuyère armées d'éperons complétaient son costume. De longs cheveux blancs tombaient des deux côtés de sa figure, qui ne portait pas encore de marques de décrépitude prononcée, et qui était animée par des yeux bleu-pâle brillants de bonté et de sentiment lorsqu'ils se fixaient sur le jeune comte.

Hermann avait servi le père de Théodoric ; il avait vu naître, il avait porté sur ses bras le petit comte, et souvent présidé à ses jeux ; c'est lui qui avait donné à cet enfant les premières leçons d'équitation ; il le servait présentement avec un zèle d'affection si véritable, si touchant, que Théodoric, sensible à l'attachement de ce bon serviteur, lui témoignait une confiance particulière. Hermann possédait aussi celle de sa digne maîtresse, la comtesse Tisenhauz, veuve de son ancien maître et mère de Théodoric. Cette dame avait recommandé, les larmes aux yeux, à Her-

mann, au moment du départ de son fils, de veiller sur les jours de Théodoric. Aussi, dans le fort de la mêlée, un jour de combat, partout où il y avait du danger, partout où l'on voyait l'intrépide Théodoric, on voyait aussi à ses côtés le vieux et fidèle Hermann, qui souvent faisait de son corps un rempart à son jeune maître, tandis que Théodoric, emporté par son ardeur guerrière, lui criait :

— Ote-toi de là! tu m'offusques la vue.

De retour au camp, Hermann se permettait de gronder son jeune maître, et le menaçait d'écrire à *madame la comtesse* que son fils ne tenait point fidèlement la parole qu'il lui avait donnée en partant, et qu'il exposait sa vie comme le dernier soldat.

Outre le privilége de sermonner le jeune comte, Hermann avait aussi celui, dont il abusait quelquefois, de raconter de longues histoires sur les chevaliers porte-glaive, ancêtres de Théodoric, sur leurs exploits en Livonie, les dangers sans nombre qu'ils avaient courus en cherchant à con-

vertir les païens du Nord au christianisme et à la vraie foi.

Théodoric écoutait toujours avec la même complaisance ces récits qu'il entendait pour la millième fois, et le vieux Hermann, en se frottant les mains, se vantait d'avoir le talent d'amuser toujours son jeune maître.

Le premier regard que jeta le fidèle serviteur sur Théodoric suffit pour le convaincre qu'il était arrivé quelque changement en son absence, et sa propre figure changea aussitôt d'expression.

— *Mein lieber Graff*, dit Hermann avec le ton d'une respectueuse familiarité, qu'y a-t-il de nouveau? *herr Excellenz* a l'air triste et soucieux. Ne soyez pas inquiet, je vous prie, votre bonne maman se porte bien, grâce à Dieu, et j'apporte de ses nouvelles. Pauvre dame! a-t-elle été contente en me voyant arriver! et cependant elle tremblait comme une feuille de saule avant que je lui eusse dit que votre excellence était en vie et jouissait toujours d'une bonne santé.

En disant ces mots, le vieux Hermann tirait de ses grandes poches une lettre et plusieurs paquets, en outre une bourse qui paraissait être de poids : il les déposa sur la table et alluma le flambeau.

— C'est bien, lui dit Théodoric, c'est bien, mon cher Hermann ; mais va te reposer, car tu dois être fatigué, nous causerons tantôt.

Hermann n'osa pas insister ni faire de questions ; il se retira à pas lents, se retourna plusieurs fois pour regarder son jeune maître, et dit en branlant la tête :

— Il y a là quelque chose qui ne va pas bien.

Aussitôt que l'écuyer fut sorti, Théodoric ouvrit en soupirant la lettre de sa mère, qui contenait les lignes suivantes :

« Cher Théodoric, mon bien-aimé fils,

» Je ne puis assez te remercier de m'avoir envoyé le bon Hermann après ce terrible combat de Narva. Ton excellent cœur a pressenti les in-

quiétudes de celui de ta pauvre mère. Quelles nuits, quels jours j'ai passés dans l'attente de tes nouvelles! mon imagination alarmée me retraçait sans cesse les plus funestes images ; sans cesse je voyais mon Théodoric entraîné par son ardent amour de la gloire, au milieu des morts , des blessés, des mourants...; je voyais couler ton sang... et je ne pouvais voler à ton secours ! Dans ces affreuses angoisses dont rien ne peut donner l'idée, une sueur froide inondait mon visage, une cruelle oppression m'ôtait jusqu'à la faculté des larmes et ne me laissait que la force de me traîner au pied de mon crucifix. Là, je t'offrais à ce Dieu témoin de ma douleur ; je t'offrais à lui, mon fils, pour qu'il te rendît à moi. Ce Dieu plein de miséricorde excusera, dans sa bonté paternelle, ce sacrifice intéressé du faible cœur d'une mère.

» Hermann ne m'a rien caché. Ah! mon fils, n'avais-je pas raison de craindre pour ta vie? Ton cheval a été tué sous toi à la bataille, et sans ce brave homme qui détourna le bras dirigeant contre toi son arme meurtrière, la balle

qui siffla à tes oreilles et enleva ton plumet allait percer ton sein.... Crois-tu qu'on puisse sans mourir entendre de tels détails? Ne sais-tu pas que ma vie est attachée à la tienne? Songes-y, mon fils, songes-y sans cesse pour la ménager davantage. Ne vas pas croire cependant que ta mère soit insensible à tes succès, à ta gloire! Je suis fière de ton courage, de ta valeur, je m'enorgueillis de mon fils. Je me suis fait redire cent fois les paroles si honorables que le roi t'adressa sur le champ de bataille... Quel suffrage enivrant qu'un mot d'estime, d'approbation dans la bouche de Charles XII! Mon cœur a ressenti la vive émotion que le tien a dû éprouver en recevant, des mains victorieuses de notre souverain, la véritable récompense d'un guerrier suédois, l'image du héros qui te guide aux combats. Mais je n'imiterai jamais le courage barbare de ces mères spartiates, qui disaient à leurs fils : « Revenez avec ou sur votre bouclier. »

» Avant d'achever cette lettre, souffre qu'en mère chrétienne je te recommande, je te conjure

de ne jamais négliger tes devoirs envers Dieu ; ils sont la base de notre conduite avec le prochain et avec nous-mêmes.

» Voilà le plus ardent de tous les vœux que je forme pour ton bonheur terrestre et à venir, et la bénédiction que t'adresse par la présente ton affectionnée mère. »

Après la signature suivait encore un long post-scriptum ; car une mère n'a jamais tout dit à l'enfant de son affection :

« Hermann, disait la comtesse de Tisenhauz, te remettra un gilet tricoté en laine et doublé de soie, assez épais pour amortir sous la cuirasse la violence des coups de sabre et même d'une balle. Puisse-t-il être un véritable talisman pour mon cher fils! Combien j'ai pleuré en y travaillant, en pensant à l'usage auquel il était destiné ! »

Après avoir lu cette lettre, ouvert tous les paquets et considéré avec attendrissement l'ouvrage des mains maternelles, qu'il porta à ses lèvres avec le sentiment d'une religieuse affection :

— Quelle mère! se dit à lui-même Théodoric; quel cœur! et j'ai pu la quitter! Non, Dieu me punira, je ne la rends point heureuse, et Halina sera perdue pour moi!

Il laissa retomber sa tête sur ses mains et resta plongé dans une pénible rêverie.

Théodoric, comme toutes les personnes vertueuses et sensibles, et douées en même temps d'une imagination très-vive, avait la conscience extrêmement timorée; il était par conséquent soumis à de fréquents combats intérieurs et à des retours sur lui-même. Interrogeant son cœur, il se demandait s'il avait bien le droit de prétendre au bonheur, lui qui n'avait encore rien fait pour celui d'une mère qui, veuve à un âge où avec ses agréments personnels et une grande fortune elle eût trouvé facilement à se remarier, lui avait consacré toute son existence et avait réuni sur lui seul toutes ses affections.

Théodoric se leva, fit quelques tours dans la chambre :

— Cependant elle me bénit, pensa-t-il, et la

bénédiction d'une mère porte toujours bonheur !

Cette pensée consolante ranima un peu ses esprits et lui redonna du courage. Il se promit à lui-même de ne pas chercher à voir Halina avant que la jeune comtesse eût prononcé sur l'offre qui allait sans doute lui être faite de la main de Sobieski et du trône de Pologne. Un juste sentiment de délicatesse ne permettait pas à Théodoric de déclarer ses sentiments et sonder le cœur de celle qu'il aimait. Dans peu de jours il allait connaître son sort ; mais quelle pénible attente ! quelle incertitude cruelle ! L'idée seule en était accablante. Renoncer à Halina ! il fallait peut-être s'y résoudre ; mais cesser de l'aimer ! Théodoric n'en admettait pas même la possibilité, et que devenir alors !

— O ma mère ! s'écria Théodoric douloureusement ému, si vous étiez ici, je ne pleurerais pas seul.



CHAPITRE XI.

Alexandre Sobieski avait pris le devant pour prévenir l'ambassadeur de Pologne de l'arrivée de la jeune comtesse Oginska et des Gorski.

Le sage palatin n'avait pas approuvé dans l'origine le plan d'enlèvement du grand-enseigne, quoique ce projet fût assez dans les idées du siècle de la féodalité en Pologne, où l'on voyait les seigneurs s'attaquer soit dans leurs châteaux, soit en rase campagne, et commettre réciproquement toutes sortes de violences.

Cependant au récit très-obscur et très-entor-

tillé que lui fit Alexandre Sobieski sur l'enlèvement d'Halina, le palatin témoigna beaucoup d'étonnement.

Alexandre connaissait trop bien l'ambassadeur pour ne pas s'attendre à de vifs reproches de sa part; et, malgré tous les subterfuges dont il enveloppa le récit d'une aventure où il avait joué un rôle si inconvenant, il ne réussit point à les éluder. Bientôt, fatigué du long sermon que le palatin lui adressait à ce sujet, Alexandre l'interrompit en disant avec vivacité :

— Parlez tant que vous voudrez, mais la chose est faite ; d'ailleurs la comtesse Halina s'est elle-même décidée à venir ici.

L'ambassadeur ne put s'empêcher de témoigner quelque surprise lorsqu'on vint l'avertir que les dames arrivaient. Il s'empressa d'aller les recevoir avec toute la courtoisie qui le distinguait; et, ne voulant pas ajouter à l'embarras que devait éprouver Halina dans la fausse position où elle se trouvait, il se borna à de simples politesses de circonstances. Le palatin se retira

dans un appartement reculé de la maison, emmenant avec lui Gorski.

Le vieux veneur eut à son tour un long interrogatoire à subir de la part de l'ambassadeur : à l'exemple d'Alexandre Sobieski, il ne manqua pas de se rejeter sur le désir qu'avait manifesté la jeune comtesse de se rendre à Mittau, dans l'espoir d'amener, par la médiation de l'ambassadeur, le grand-enseigne, son oncle, à mettre bas les armes et à consentir à un arrangement pacifique.

— Enfin, ajouta-t-il en passant la main sur sa tête chauve, pourquoi cacherai-je à monseigneur que moi-même j'ai contribué à donner à la jeune comtesse l'idée de se mettre en ôtage sous la protection de votre excellence.

— Frère, lui dit le palatin avec ce ton de popularité républicaine qu'employaient volontiers les seigneurs polonais avec les gentilshommes d'un rang inférieur ; frère, vous avez commis une grande imprudence. Supposez que le grand-enseigne, sans égard à la position de sa nièce,

rejette toute espèce de propositions conciliantes, que deviendra cette jeune personne? Je ne puis prolonger mon séjour ici, et le roi voudra-t-il accorder sa protection à la comtesse Halina? j'en doute.

Gorski répondit avec un peu d'embarras :

— Que voulez-vous, monseigneur; dans ce cas-là je vois bien que la partie sera manquée. Les cartes étaient brouillées dès le commencement; — cet enlèvement aurait eu de l'éclat —: j'ai voulu tirer de ce jeu le meilleur parti possible; peut-être n'est-il pas aussi désespéré que votre excellence semble le présumer. Enfin, tout ce qu'il peut arriver de plus fâcheux, si le grand-enseigne s'opiniâtre dans son parti, c'est que la jeune comtesse s'en retournera sous bonne escorte — que sa majesté suédoise ne lui refusera pas, j'espère, — à Plotel, dans l'île de la Reine-Bonne.

Tandis qu'ils s'entretenaient ensemble, Halina et madame Gorska prenaient possession de l'ap-

partement que l'ambassadeur avait eu la galanterie de leur céder.

Halina éprouva un pénible étonnement en ne voyant point Théodoric paraître de toute la journée chez l'ambassadeur. Elle pensa, pour se rassurer, que les devoirs de sa charge l'avaient retenu auprès du roi, et elle s'endormit avec la douce pensée qu'elle le reverrait le lendemain ; que peut-être elle serait invitée à se rendre chez le roi ; que le roi lui parlerait de son oncle et même de Théodoric. Il était bien simple qu'il s'intéressât à un sujet si fidèle, si dévoué, à un guerrier si brave. Halina préparait d'avance les réponses qu'elle ferait au roi.

Si Halina fut trompée dans son attente, l'ambassadeur, au contraire, reçut de bonne heure, à son lever, une invitation, à laquelle il ne s'attendait pas, de se rendre chez le roi.

Arrivé au château, sans suite et vêtu simplement pour se conformer aux manières de la cour, le palatin de Posen fut introduit dans le cabinet du roi. Charles accueillit l'ambassadeur en sou-

riant; mais ce sourire, en prouvant la bonne humeur du roi, ne s'accordait guère avec les paroles qu'il adressa au palatin.

— Eh bien, monsieur l'ambassadeur, votre étourdi de prince Sobieski a fait de belles prouesses, qu'en pensez-vous?

— Sire, en vérité, je suis confus, répondit le palatin ; j'ose me flatter pourtant que votre majesté daignera considérer tout ce qui s'est passé comme un trait de jeunesse, une étourderie de la part de mon compatriote.

— Qu'appelez-vous, monsieur, un trait de jeunesse, une étourderie? Employer mes soldats à enlever des femmes! compromettre ainsi notre nom royal! On dira partout que le roi de Suède a fait enlever par ses troupes une belle Polonaise pour charmer les ennuis de son quartier d'hiver à Mittau. Cela est bien dans notre caractère, n'est-ce pas, vous qui nous connaissez, monsieur l'ambassadeur? Le pauvre colonel Tisenhauz a reçu, au sujet de cette affaire, une si forte semonce de notre part, qu'il en a été af-

fecté, dit-on, au point de se renfermer dans sa chambre sans voir personne, comme s'il était aux arrêts. Il faut que le véritable coupable soit puni, et nous voulons pour sa punition, ajouta le prince avec ce rire singulier qui déparait sa figure, parce qu'il n'était pas l'expression d'une véritable gaîté ; nous voulons qu'il épouse sa belle...

— Mais, sire, dit l'ambassadeur.

— Ne m'interrompez pas, s'il vous plaît, reprit Charles. — Et qu'il soit roi de Pologne.

Ce coup imprévu mit en défaut pour un moment tous les talents diplomatiques du palatin de Posen. Après s'être recueilli quelques instants :

— Oserai-je demander à votre majesté si elle parle sérieusement ?

— Très-sérieusement, monsieur l'ambassadeur, et vous devez savoir que nous ne sommes pas très-plaisant de notre nature. — Mes intentions, relativement à la Pologne, vous sont connues, et vous pouvez considérer Auguste comme

ayant déjà cessé de régner. — Il est inutile de revenir là-dessus. — Je crois donc ne pouvoir faire rien de plus agréable aux Polonais, à qui je veux sincèrement du bien, et à qui je fais la guerre à regret, comme je vous l'ai dit tant de fois, que de leur donner un roi de leur nation, le fils d'un héros. Puisque de fâcheuses circonstances ont privé le prince Jacques de sa liberté, il est assez naturel que son frère Alexandre remplace le choix que les Polonais avaient fait originairement du fils aîné de Sobieski pour occuper le trône dont le parti saxon a si injustement frustré cette illustre famille. Je sais bien que la politique me conseillerait peut-être, pour l'avantage de mon propre pays, de conserver ma conquête ; mais Charles XII ne veut conquérir des couronnes que pour les donner !

Et en achevant ces mots il prit cet air imposant et guerrier que l'on remarque dans les portraits qui nous restent de ce prince.

— Sire, reprit le palatin les yeux baissés à terre et comme absorbé dans ses réflexions,

Alexandre est bien jeune... Son caractère n'est pas formé... D'ailleurs le vœu de la nation ne s'était pas prononcé en sa faveur, mais pour son frère aîné ; ce serait empiéter sur les droits du prince Jacques.

— De quels droits me parlez-vous, monsieur l'ambassadeur? Les droits de primogéniture sont nuls dans un gouvernement électif comme le vôtre.

— Votre majesté me permettra de lui rappeler qu'ils ont été observés dans l'auguste famille des Jagellons, où la couronne, quoique élective, s'est transmise de mâle en mâle jusqu'à l'extinction de la race.

— Cela est vrai ; mais qu'importe, les circonstances sont différentes. Je regrette de ne pouvoir placer le prince Jacques sur le trône ; mais il se passera bien du temps avant qu'il sorte de sa prison, et le temps est précieux. Il faut donc — et je le veux ainsi — que son frère le remplace.

— Je puis me tromper, dit alors le palatin de Posen ; mais je crois avoir pénétré le caractère d'Alexandre Sobieski, et, malgré toute la légèreté de son âge et les défauts de son éducation, il a un cœur noble et plein de sentiments d'honneur et de loyauté. Il serait donc possible qu'il ne voulût pas profiter de la malheureuse position de son frère.

Charles parut vivement frappé d'un argument qui répondait victorieusement à sa propre manière de sentir. S'appuyant sur sa longue épée :

— Oui, vous avez raison, palatin, dit-il ; mais cela prouve un noble caractère et par conséquent plus digne encore de la couronne que je ne le pensais. Votre idée me confirme dans ma détermination. Nous tâcherons de vaincre sa résistance. Et vous, palatin, vous prendrez sur vous le soin d'arranger l'union du futur candidat. Je déteste de me mêler de toutes ces sottes intrigues d'amour ; cependant il peut y avoir un but politique dans celle-ci. Ne feriez-vous pas bien, palatin, d'en écrire quelques mots à Oginski ? Vous m'en-

tendez. Il s'agit de vos compatriotes : cela vous concerne particulièrement.

L'ambassadeur se contenta d'incliner respectueusement la tête pour prouver qu'il avait compris l'intention du roi.

— Ainsi, tout est convenu entre nous, monsieur l'ambassadeur ; vous vous chargez d'instruire votre ami de nos désirs et de notre volonté?

— Sire, je supplie votre majesté de m'accorder un délai de vingt-quatre heures.

— Ce délai me paraît inutile ; mais soit, j'y consens.

L'ambassadeur se retira en saluant le roi, qui se disposa à monter à cheval suivi de son état-major.

Il sortit de l'enceinte du château et dirigea sa promenade dans la ville. Comme il traversait la rue où logeait l'ambassadeur de Pologne, Pétronille, informée par les gens de la maison de son passage, courut avertir sa maîtresse, et arriva

chez elle tout essoufflée en criant : Le roi ! le roi va passer ! Et elle ouvrit précipitamment la fenêtre qui donnait sur la rue. Halina s'y plaça avec madame Gorska. Le vaillant roi de Suède s'avançait au pas, dans son costume ordinaire, sur un grand et beau cheval de bataille bai-brun. Contrarié de l'allure pacifique à laquelle le contraignait l'habile main royale qui le guidait, ce noble animal secouait sa crinière en marchant et levait le pied avec un mouvement qui décelait son ardeur naturelle. Rien dans la personne du prince ni dans les ornements de sa monture n'annonçait la magnificence royale et le luxe qu'étalaient alors les personnes d'un haut rang. Sa suite, pour se conformer à la simplicité du souverain, n'offrait également rien de brillant à la vue.

Accoutumée à la splendeur de la cour de Sobieski, au faste des seigneurs de son pays, Halina fut étonnée du spectacle presque mesquin que présentaient à ses yeux Charles XII et sa cour. Elle ne put s'empêcher de l'être aussi des manières

peu chevaleresques de ce prince; car Charles n'eut pas plus tôt levé les yeux sur la maison de l'ambassadeur et aperçu à une fenêtre ouverte et éclairée des rayons du soleil une jeune personne brillante de beauté et de parure, qu'il enfonça son chapeau jusqu'à ses sourcils en poussant vivement son cheval, au grand regret de tous les officiers de sa suite, qui, tout en courant après le roi, se retournaient pour apercevoir encore la ravissante et belle créature dont la vue les avait frappés d'admiration.

Théodoric ne se trouvait point dans la suite du roi. Halina referma la croisée et s'assit tristement sans parler.

Quelque temps après Alexandre Sobieski entra dans la chambre en se recriant sur l'éclat de la figure et du costume d'Halina.

— Finissez cette plaisanterie, dit Halina, elle ne saurait me plaire.

Après quelques moments de silence :

— Le colonel Tisenhauz se trouvait-il dans la

suite du roi, demanda-t-elle en affectant de la distraction.

— Non, il n'y était pas, répondit Alexandre, et vous le savez bien. Ah ! cruelle Halina, poursuivit-il d'un ton moitié plaisant moitié sentimental, combien vous êtes injuste de préférer ce nouveau venu, ce Suédois, à votre ami d'enfance.

— Quelle folie, dit Halina en riant et en rougissant, pouvez-vous répondre ainsi à une simple question !

— Pas si simple ! Enfin, pour y répondre comme vous le désirez, apprenez-donc, belle Halina, que je me suis présenté deux fois à la porte de cet heureux chevalier : il est enfermé chez lui comme un ours, et n'a point voulu me recevoir.

— Il est peut-être malade, reprit Halina.

— Je l'ai demandé à son écuyer, vieux bonhomme d'assez triste figure, qui, au lieu de me répondre, s'est mis à hocher de la tête en soupirant lourdement et en étendant les bras comme

s'il eût voulu me faire comprendre par toutes ces grimaces, que lui-même ignorait quelle lubie était survenue à son très-honoré seigneur.

— Cela est très-extraordinaire, s'écria Halina.



CHAPITRE XII.

L'ambassadeur était rentré chez lui vivement inquiet des dernières résolutions du roi. Il connaissait trop bien le caractère opiniâtre de Charles pour espérer de lui en faire changer.

Le palatin donna l'ordre de fermer sa porte pour réfléchir librement au parti le plus sage à prendre dans une conjoncture si délicate. Il n'est pas probable, se disait-il, que ce jeune homme résiste à une telle tentation : l'appât d'une couronne et la main de la belle Halina ! Il l'adore, je le sais ; mais en est-il aimé ? voilà de quoi je

veux m'assurer ; c'est la seule planche de salut qui nous reste au milieu du naufrage. Tel que je connais Alexandre Sobieski, je suis sûr que l'ambition a moins de pouvoir sur son cœur que l'amour ; mais si ses espérances de ce côté-là sont trahies, il me sera plus facile de lui faire entendre raison et de le rappeler à son devoir. O ma patrie ! ma pauvre et chère patrie ! dit alors Stanislas en poussant un profond soupir, les destins seront-ils donc toujours aussi agités que les flots d'une mer orageuse ? Seront-ils toujours soumis à l'influence amicale ou ennemie, mais toujours dangereuse d'une puissance étrangère? Et tant de malheurs ne t'instruiront-ils jamais à ne chercher qu'en toi seule ta force, ton repos et ta prospérité !

Quelques larmes s'échappèrent des yeux de Stanislas ; ce digne et véritable patriote ne pouvait que s'affliger profondément en songeant à la position critique où se trouvait son pays, troublé par les mésintelligences qui régnaient entre ses habitants, et menacé d'une guerre cruelle dont

le résultat devait opérer la chute du roi actuel et amener une nouvelle élection soutenue par les armes suédoises, et proclamer un jeune homme qui ne pourrait se flatter de réunir sur sa personne les suffrages de tous les partis et dont le caractère offrait peu de présages heureux pour le bonheur d'une nation si difficile à gouverner.

Le palatin résolut de mettre à profit le délai de vingt-quatre heures accordé par le roi de Suède, et de connaître les sentiments d'Halina, avant d'annoncer à son jeune ami la volonté du monarque suédois. Il envoya donc un de ses pages demander à la comtesse Oginska la faveur d'un moment d'entretien.

Halina fut troublée de ce message; cependant elle répondit qu'elle était prête à recevoir son excellence.

Une connaissance parfaite du monde et surtout du cœur humain avait appris au palatin de Posen que le moyen le plus sûr pour obtenir la confiance de quelqu'un c'est de lui donner la sienne, et comme a dit un auteur avec autant de grâce que

d'esprit, il savait que l'amitié a comme l'amour sa dernière faveur : c'est son secret le plus intime. Pour obtenir celui d'Halina, le palatin, avec cette bonhomie qui le distinguait et qu'il savait allier à l'esprit le plus fin, le plus cultivé, lui parla sans affectation de son attachement pour une jeune personne avec qui Halina avait été liée dans son enfance, Catherine Opalinska, qu'il était à la veille d'épouser lorsque les intérêts de la patrie le forcèrent de s'éloigner momentanément et de suspendre le bonheur qu'il se promettait auprès d'une épouse dont les qualités justifiaient si bien le choix qu'il avait fait d'elle pour la compagne de sa vie.

Catherine Opalinska partagea depuis la haute destinée de Stanislas Lesczynski et s'en montra digne par les vertus qu'elle fit briller sur le trône, ainsi que par sa constance à supporter de grandes infortunes.

Halina s'empressa d'exprimer au palatin toute la joie qu'elle ressentait d'une union si convenable sous tous les rapports et qui ne pouvait

manquer d'assurer le bonheur de deux personnes à qui elle portait un égal intérêt.

— Catherine, dit le palatin, sera bien heureuse du souvenir de son amie; croyez, aimable Halina, que de son côté elle fait aussi des vœux bien sincères pour votre bonheur.

En disant ces mots le palatin attacha sur Halina un regard doux, mais pénétrant, qui la fit rougir. Le palatin sourit, et reprenant la parole :

—Catherine m'a entretenu si souvent de son amie d'enfance, que vous n'êtes point pour moi une nouvelle connaissance, comtesse Oginska. Ne soyez donc pas étonnée de me voir prendre un intérêt si vif à tout ce qui vous concerne, puisque je sais combien vous méritez d'être heureuse. J'espère qu'en faveur de ce sentiment vous me pardonnerez mon indiscrétion et la question que j'ose vous adresser. — M. le grand-enseigne votre oncle a-t-il pour vous quelque établissement en vue?

— Je ne le pense pas, répondit Halina à demi-

voix en baissant les yeux ; il ne m'en a jamais parlé.

Le palatin se tut pendant quelques instants, mais en examinant toujours avec intérêt la physionomie de la jeune comtesse :

— Et vous-même, dit-il en souriant, n'auriez-vous pas fait de choix?

Stanislas, quoique très-jeune (il n'avait à cette époque que vingt-sept ans), en imposait tellement par la sagesse de son caractère, il avait en même temps quelque chose de si bienveillant dans les manières, qu'il était bien difficile de résister à l'ascendant que son esprit et sa bonté devaient exercer naturellement sur tous ceux qui se trouvaient en rapport avec lui. Halina sentit son secret prêt à lui échapper. Elle sut pourtant se contenir, et répondit en éludant la question. Alors le palatin se décida à parler plus clairement :

— Voyant, dit-il, que de part et d'autre il n'y a point dans la famille de projet arrêté, peut-être

écouterez-vous favorablement les propositions que je suis chargé de vous faire.

L'anxiété la plus vive se peignit à ces mots sur les traits d'Halina, et n'échappa point au regard observateur de Stanislas.

— Elles n'ont rien que de très-honorable pour la comtesse Oginska, puisque je les fais au nom d'un roi. Cessez de vous étonner et de rougir, belle Halina, le roi a déclaré devant moi son intention et sa volonté suprême d'élever au trône de Pologne le prince Alexandre Sobieski, et il a manifesté en même temps son désir... vu les circonstances... après ce qui vient de se passer...

Le palatin cherchait à adoucir autant que possible les expressions un peu dures dont Charles s'était servi en parlant de l'enlèvement d'Halina par Sobieski.

Halina respirait à peine en l'écoutant.

— Enfin, dit-il, le roi a jugé que l'union du prince Alexandre et de la comtesse Oginska était une mesure de sagesse, de convenance, de poli-

tique, propre à satisfaire tous les partis, et j'ajouterai, peut-être l'inclination mutuelle...

— Jamais! jamais! s'écria vivement Halina en se couvrant le visage des deux mains.

— Alexandre Sobieski, reprit le palatin, a pour vous la passion la plus vive, et j'aurais pensé...

— Non, répondit Halina hors d'elle-même; non, je ne puis le souffrir! — Quelle autorité, poursuivit-elle ensuite avec beaucoup d'agitation et comme une personne peu accoutumée à être contrariée dans ses désirs; quelle autorité le roi a-t-il sur moi pour disposer de ma main à son gré? je ne suis pas sa sujette.

Le palatin lui donna à entendre, avec beaucoup de ménagement, que peut-être la volonté du chef de sa famille, de son oncle, de son tuteur, influerait sur la sienne; qu'il lui semblait convenable, avant de prendre une résolution décisive, de chercher à connaître cette volonté. Enfin, pour éviter un éclat toujours fâcheux à la réputation d'une jeune personne, la raison même semblait dicter un parti d'ailleurs si honorable

et si avantageux pour elle à toutes sortes d'égards...

— Je sais ce que vous voulez me dire, s'écria Halina; mais le parti où l'on veut me réduire ne ferait qu'accréditer les faux bruits auxquels ce malheureux enlèvement a pu donner naissance. Enfin, poursuivit-elle en sanglottant, si le mensonge et la calomnie attaquent l'innocence malheureuse, forte de ma conscience, je fuirai le monde, et, dans une retraite absolue, je braverai ses faux jugements.

— Halina! chère Halina! lui dit le palatin en observant tous ses mouvements, consultez bien votre cœur; songez à la brillante existence que vous rejetez avec dédain, à ce trône objet de tant de vœux.

— Le trône! répéta Halina; non, pour tous les trônes du monde, je ne donnerais pas ma main sans l'aveu de mon cœur, je ne sacrifierais pas ma conscience à l'ambition.

Et regardant le palatin avec des yeux où l'expression du reproche se mêlait à l'étonnement:

— Et c'est vous qui me le conseillez!

— Excusez-moi, lui dit le palatin avec douceur, j'ignore quels peuvent être vos sentiments. — Je vous ai engagée à réfléchir sur votre position; je vous y engage encore au moment de vous quitter, et en le faisant je crois m'acquitter du devoir d'un ami dévoué et loyal.

En achevant ces mots, l'ambassadeur salua Halina, qui ne lui répondit que par une simple inclination de tête.

— Son caractère est noble, plein de fermeté; son cœur, inaccessible à l'ambition, mais rempli de sentiments exaltés, n'aime point Alexandre Sobieski, s'est donné à un autre, et mon pays est sauvé, se disait le palatin satisfait, en rentrant dans son appartement particulier.

Tout le courage, toute la fermeté dont Halina s'était armée en présence du palatin, s'évanouirent, aussitôt qu'il fut sorti, pour faire place à la plus vive et à la plus profonde affliction. Fondant en larmes, elle se jeta dans un fauteuil en s'écriant :

— Mon Dieu, que je suis malheureuse !

Le visage couvert de son mouchoir, elle resta quelques instants comme suffoquée de sanglots. Après avoir donné un libre cours à ses pleurs :

— Ah ! se dit-elle, si j'avais écouté cette voix intérieure qui me disait de retourner à Plotel, de ne pas céder aux conseils imprudents qui flattaient à la fois et mon amour-propre et les sentiments de mon cœur, je ne me verrais pas réduite à de si terribles extrémités ; mais je ne voulais pas me séparer de celui que j'aime ; enfin il faut tout dire, ma vanité était flattée du rôle important qui lui était offert. Ah ! que j'en suis punie ! mais je méritais de l'être.

Et ses pleurs recommencèrent à couler.

— Hélas ! pensa-t-elle ensuite, toute mon affliction, tous mes regrets, mes plaintes ne me sauveront pas. Il faut agir ; je suis maîtresse encore de ma destinée : je veux parler à Alexandre lui-même ; il connaîtra mon cœur.

Cette résolution calma son esprit agité. Elle

envoya Pétronille prier le jeune prince sur-le-champ de se rendre auprès d'elle.

Alexandre Sobieski était justement chez l'ambassadeur, qui lui faisait part des généreuses intentions du roi à son égard. Le palatin s'acquittait de cette commission avec toute la circonspection de son caractère et du rôle qu'il était appelé à jouer en sa qualité d'ambassadeur. Il prit avec lui-même l'engagement de ne présenter aucune objection, aucune réflexion sur l'offre brillante dont le roi de Suède l'avait chargé d'être le porteur ; mais de laisser Alexandre découvrir librement ses pensées, ses désirs. Le caractère plein de franchise de ce jeune homme rendait la chose très-aisée.

Alexandre ne témoigna d'abord que de l'étonnement à la perspective offerte à son ambition et qui surpassait de beaucoup les espérances de fortune auxquelles ses propres idées avaient pu le porter.

— Quoi ! s'écria-t-il, parlez-vous sérieusement? C'est sur moi que Charles a jeté les yeux pour

remplacer Auguste, *notre très-miséricordieux* prince et souverain ! Eh bien, cela vous prouve, mon cher palatin, ajouta Alexandre en riant de tout son cœur, que j'ai plus de mérite que vous et moi ne le supposions, puisqu'un grand homme comme Charles XII, l'Alexandre du Nord, me juge digne de porter la couronne et le sceptre. Allons, voilà qui est décidé, je vais prendre de moi la bonne opinion que je dois en avoir, et je ne m'en ferai plus accroire par personne sur mes prétendus défauts. Je ne suis plus un jeune homme rempli des plus belles espérances ; je suis dès ce moment un homme du plus grand mérite, un sujet rare, entendez-vous, palatin ?

— Et un étourdi par-dessus le marché, répondit Stanislas, riant malgré lui des folies de son jeune ami.

— Parlez avec moins d'irrévérence, s'il vous plaît, à ma très-sacrée majesté, votre gracieux souverain.

En disant ces mots, Alexandre prit un air de

gravité comique pour soutenir son nouveau rôle et présenta sa main à baiser au palatin, qui, au lieu de lui rendre ce témoignage de respect, y appliqua une légère tape, et lui dit :

— Eh bien, vous êtes donc décidé à jouer le rôle de roi?

— Et pourquoi pas! Que me conseillez-vous?

— Un homme d'un aussi rare mérite que le vôtre a-t-il besoin de conseils.

— Oui, pour le moment, et d'ailleurs vous ferez partie de ma *Rada* (1), et ma *très-gracieuse* majesté vous permettra de temps en temps de lui dire la vérité; mais vous aurez soin d'attendre qu'elle vous la demande.

— Je ne dirai qu'un mot à sa *très-gracieuse* majesté : — Le prince Jacques, — la prison ; — le prince Alexandre, — le trône. Que vous en semble, la partie est-elle égale?

— Vous êtes un diable d'homme, dit Alexandre

(1) Conseil-d'État.

en tirant sa moustache, pour trouver ainsi le chemin de mon cœur. Pourquoi venir aussi me troubler la cervelle avec toutes vos idées de trône, de couronne? ce sont là des mots qui ne laissent pas de chatouiller agréablement l'oreille, même d'un sage, d'un philosophe comme moi ; car tel que vous me voyez, avec toutes ces apparences de légèreté, il y a beaucoup de philosophie dans mon caractère.

— J'espère que vous ne tarderez pas à m'en donner des preuves, dit le palatin, et il ne me restera plus alors aucun doute à cet égard. Mais parlons sérieusement. De bonne foi êtes-vous venu ici chercher la protection du roi Charles pour délivrer vos frères de l'injuste persécution qui les a atteints, de la prison où ils languissent tous deux, ou bien pour frustrer votre frère aîné, un frère malheureux, des droits qu'il pourrait avoir au trône, si Auguste cessait de régner. Je vous le demande, êtes-vous capable de profiter de ses malheurs?

— Vous mettez là ma philosophie à de terri-

bles épreuves, mon cher. Cependant je me sens assez d'héroïsme au fond de l'âme pour m'en tirer à mon honneur et gloire, et selon vos désirs.

—Eh bien, mon ami, préparez donc toutes vos forces, car je vais livrer un second assaut à votre philosophie, et Dieu permette que vous le souteniez aussi bien, reprit le palatin, qui n'était pas sans crainte sur le résultat de sa négociation. Le roi, dit-il en hésitant un peu, m'a parlé aussi d'un autre projet qui vous concerne, mais auquel il attache bien moins d'importance, quoiqu'il l'envisage sous un point de vue politique propre peut-être à lui concilier un parti puissant en Lithuanie. Mais, je vous le répète encore avant d'en venir au fait, soyez bien persuadé que le roi ne regarde ce projet, dans son plan général, que comme une considération très-secondaire, mais dictée par la circonstance, et qu'il est nécessaire, pour son accomplissement, de s'assurer du libre arbitre des parties contractantes...

— Allons, finirez-vous ce préambule, s'écria

Sobieski ; vous parlez comme un avocat débitant son plaidoyer; il ne vous manque que le ton nasillard pour rendre l'illusion plus parfaite.

— Je ne sais, se dit le palatin en passant la main sur son front comme pour recueillir ses pensées, je ne sais si je parviendrai à gagner la cause, mais ce qu'il y a de sûr c'est que je ne l'aurai pas gagnée sans peine.

— Me laisserez-vous long-temps sur la sellette, reprit Alexandre avec impatience, ou je m'en vais lever la séance.

— Je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Il s'agit seulement d'un mariage entre vous et la comtesse Halina.

— O le digne! l'excellent! le grand prince! s'écria Sobieski transporté de joie et se frappant les mains, tandis que le palatin le considérait avec des yeux mécontents; il comble tous mes vœux; que dis-je! la couronne sans Halina ne vaudrait pas la peine de se baisser à terre pour la ramasser.

— Ainsi, reprit le palatin d'un air froid et sé-

vère, vous acceptez sans le moindre retour sur vous-même, sans la moindre réflexion et sans hésiter un instant, toutes les offres du roi de Suède?

— Comment, si je les accepte! Vous venez ici comme un véritable esprit de tentation m'offrir puissance, richesses, beauté, amour, et vous voulez que je renonce volontairement à une félicité qui surpasse toutes mes espérances comme tous mes désirs. Allons donc! vous vous moquez de moi, palatin, ou bien tout ce que vous m'avez dit précédemment n'était qu'une plaisanterie!

— Je ne me serais jamais permis de plaisanter dans aucun cas sur d'aussi graves matières. Je suis fâché, prince, de troubler votre joie; mais je dois cependant vous faire observer qu'avant de vous y livrer aussi inconsidérément que vous le faites en cet instant, il serait assez sage de s'assurer qu'il n'existe aucun obstacle au bonheur que vous vous promettez.

— Et quel obstacle, je vous prie, quel obstacle? voyons!

— Comptez-vous pour rien dans vos projets le consentement d'Halina?

— Non, certainement, reprit le jeune prince avec un peu d'embarras; mais pourquoi le refuserait-elle?

— Si vous êtes sûr de son aveu, cela est différent.

— Je ne prétends pas cela, mais certainement je puis croire qu'élevée pour ainsi dire avec moi, sous les yeux de la reine ma mère, Halina a de l'amitié pour moi, et l'amitié d'Halina vaut mieux que les sentiments plus tendres de beaucoup d'autres femmes.

Dans ce moment on vint avertir Sobieski que la caméristе de la comtesse Oginska était arrivée avec un message de la part de sa maîtresse, qui demandait à parler au jeune prince.

— J'y cours, s'écria Alexandre d'un air de triomphe et les yeux pétillants de joie.

Et se retournant vers le palatin :

— Vous le voyez, lui dit-il, elle veut me voir;

c'est bon signe : elle a entendu parler de quelque chose.

Et serrant la main du palatin :

— Soyez bien persuadé que, dans toutes les circonstances de ma vie, je vous regarderai comme mon ami, mon guide.

Voyant que le palatin se préparait à lui adresser de nouvelles représentations, il lui sauta au cou, l'embrassa sur les deux joues, lui chiffonna la tête et disparut comme l'éclair.

— Je me flatte, dit l'ambassadeur en le voyant sortir ; je me flatte qu'il ne changera point la détermination de la jeune comtesse, ou je me serais bien trompé sur le caractère d'Halina.

CHAPITRE XIII.

Sobieski trouva Halina dans son salon avec madame Gorska, cette dernière assise dans une niche de poêle, imperturbablement occupée de son tricot, et témoin fort peu gênant, puisqu'elle n'entendait pas un mot de français, langue qui était aussi familière à Halina et au jeune Sobieski que leur langue maternelle.

Halina ne pleurait plus ; mais ses yeux fatigués des pleurs qu'elle avait versés avaient une expression de douceur et de mélancolie qui répandait sur toute sa figure un charme inexprimable.

Les boucles de ses cheveux bruns, rassemblées sans art sur son front régulier, se mêlaient au tissu léger d'une gaze d'argent glacée de rose, qui voilait à demi ses traits charmants et colorait d'une teinte délicate ses joues un peu pâles. Toute sa personne offrait en cet instant un mélange de dignité, de grâce et de sentiment, bien fait pour inspirer une respectueuse et profonde réserve, si quelque chose au monde avait pu arrêter les élans d'étourderie d'un jeune homme accoutumé à se laisser guider par l'impulsion du moment.

— Charmante Halina, s'écria Sobieski en se précipitant aux genoux de la jeune comtesse; vous êtes bien véritablement à présent ma souveraine, puisque je n'accepte une couronne que pour la déposer à vos pieds.

Halina fit un mouvement pour se lever, mais il l'en empêcha.

Contrariée de la résistance qu'elle éprouvait :

— O mon pays! dit-elle, quel sera ton sort,

si tu dois être gouverné par un homme qui se fait un jeu des choses les plus importantes et les plus graves.

— Ah! vous savez tout, reprit Alexandre avec sa légèreté ordinaire; eh bien, je l'avais deviné, et j'en suis bien aise.

— Vous acceptez donc les offres du roi de Suède? lui dit Halina en jetant sur Sobieski un regard pénétrant.

— Cela est fort étrange, dit celui-ci en se relevant; je crois encore entendre le palatin de Posen. Tout le monde a l'air de s'étonner de me voir consentir à prendre une couronne qui m'est offerte de si bonne grâce, et que moi-même d'ailleurs j'ai tant de plaisir à vous offrir.

—*S'étonner* est une expression trop faible, dit Halina; *s'indigner* était le mot propre. Quoi! ne sentez-vous pas combien il est odieux de profiter de la position malheureuse de vos frères et d'être heureux à leurs dépens?

Sensible à ces reproches, Alexandre Sobieski s'écria :

— Que Dieu m'en préserve ! vous savez combien je les chéris. Mais, chère Halina, poursuivit-il, vous ignorez peut-être quelle est la clause attachée par le roi à l'offre brillante d'un trône que je n'ai jamais recherché ni convoité, le ciel m'en est témoin. Cette clause, qui me fait uniquement attacher un si grand prix au haut rang que l'on vous destine, est celle de notre union.

— Si elle existe réellement, dit Halina en se levant avec un air de majesté si remarquable qu'il donnait en cet instant à sa taille noble et élégante le port d'une reine ; si elle existe réellement, vous ne serez jamais roi, Alexandre Sobieski. Écoutez-moi ! Depuis l'enfance, je connais vos qualités et vos défauts, comme vous connaissez les miens sans doute ; il m'est impossible de ressentir pour vous d'autres sentiments que ceux de l'intérêt et de la bienveillance. Vous me direz qu'ils suffiront à votre bonheur. — Oui,

si mon cœur était libre, mais il ne l'est plus. — Je vous fais de la peine, je le vois; j'en suis affligée, mais je ne puis vous tromper, et vous devez sentir après cet aveu que je ne puis être votre épouse. Ni l'éclat de la couronne, ni l'appât des richesses et du pouvoir ne peuvent me tenter ou m'éblouir au point d'agir contre ma conscience. Je sais que vous pourriez vous prévaloir contre moi de l'autorité d'un roi qui commande ici en maître, de celle d'un oncle qui, séduit par les avantages brillants de cette union, m'ordonnerait peut-être d'y souscrire. Mais j'en appelle à l'honneur, à la délicatesse du fils de ma généreuse protectrice, à votre cœur, Sobieski : je le connais, il est noble, généreux ; vous ne voudriez pas abuser de l'avantage que vous accorde votre position pour forcer mes vœux et me rendre éternellement malheureuse.

Halina, en adressant cette prière à l'ami de son enfance, avait l'air attendri et suppliant.

— D'ailleurs, poursuivit-elle, la clause dont vous me parlez est chimérique. Le roi de Suède

n'attache pas la moindre importance à cette union, j'en suis persuadée. Le seul but de sa politique est de renverser Auguste du trône et d'y placer un Polonais. Votre ambition sera donc satisfaite, si toutefois elle a entièrement fermé l'accès de votre cœur à des sentiments de justice, de générosité.

—Halina! interrompit alors Sobieski, qui avait écouté ce discours dans une espèce de stupeur; Halina, je vous entends!

Et une larme brilla dans ses yeux, malgré ses efforts pour contenir une vive émotion.

—J'aurai du moins votre estime, et peut-être quelques droits à votre reconnaissance...

Saisissant une des mains d'Halina, il la porta avec transport à sa bouche, l'y retint un moment et s'échappa brusquement.

Une heure à peine s'était écoulée, qu'Halina vit de nouveau paraître Alexandre Sobieski, mais cette fois tenant par la main le comte de Tisenhauz. Une certaine timidité remplie de grâces

se faisait remarquer sur les traits de Théodoric, qui portaient aussi l'empreinte d'une vive souffrance morale. Il n'osa point lever les yeux sur Halina en entrant dans l'appartement.

— Allez vous jeter à ses pieds, lui dit son ami, ne craignez rien, elle me pardonnera mon indiscrétion.

En entendant parler ainsi Sobieski, Halina rougit excessivement et feignit d'être fâchée qu'il eût trahi le secret d'un sentiment dont une vive et profonde émotion lui avait presque arraché l'aveu dans l'entretien qu'elle avait eu avec Sobieski.

Théodoric fléchit le genou devant Halina.

— Non, lui dit-il, je ne puis croire à cet excès de bonheur. Quoi! Halina me permettrait de lui découvrir mon âme tout entière, le sentiment aussi passionné que profond qu'elle m'a inspiré dès le premier instant que sa vue a enchanté mes regards! Ah! si ce n'est qu'une illusion dont l'amitié me flatte, hâtez-vous de me l'ôter, car où

le bonheur ne doit jamais exister l'espérance est vaine.

Tirant d'une main son voile rose pour cacher sa rougeur, Halina tendit l'autre à Théodoric pour le relever, et lui abandonna cette jolie main, que le jeune comte couvrit de baisers.

— Je ne sais en vérité, dit ensuite Halina en écartant la gaze brillante qui dérobait l'expression de ses beaux yeux noirs et en s'adressant à Sobieski ; je ne sais si je dois vous gronder ou vous remercier.

Théodoric se jetant au cou du jeune prince :

— Le remercier, s'écria-t-il en l'embrassant étroitement, puisqu'il fait le bonheur de celui dont vous daignez approuver les vœux et la tendresse.

— Mes amis, répondit Alexandre avec une sensibilité qu'on n'aurait pu attendre d'un caractère aussi vif et aussi léger ; mes amis, soyez heureux, mais ne me remerciez pas ; car plus vos remercîments seraient vifs et empressés, plus je senti-

rais le prix du bien que je sacrifie, et le peu que je vaux moi-même. Qu'Halina me dise seulement : Je suis contente de vous.

Halina jeta sur lui un regard expressif en disant :

— Alexandre Sobieski l'est-il ?

— Oui, répondit le jeune prince, je suis content de moi. Dans la crainte que cette espèce d'enthousiasme, très-héroïque en vérité, qui m'anime encore, ne se dissipe trop promptement, je vais, pour l'entretenir, vous raconter tout ce qui s'est passé depuis que je vous ai quittée.

En disant cela, il s'assit près d'Halina, Théodoric s'était placé de l'autre côté en retenant une des mains d'Halina dans les siennes.

— Il me serait difficile, dit Alexandre Sobieski, de vous exprimer tout ce que je ressentis en vous écoutant lors de notre dernier entretien. Votre air, votre discours, la noblesse de vos sentiments, la franchise de votre aveu, en détruisant mes espérances, en affligeant mon cœur, le rappelaient

cependant à lui-même, à son devoir. Je résolus de profiter de ce bon mouvement; et, sans perdre de temps à réfléchir — chose que je déteste, et cette fois-ci j'avais bien raison — tout en vous admirant, en vous détestant, en vous adorant. — Ne souriez pas, Halina; sur mon âme, j'ai éprouvé à la fois tous ces sentiments pour vous, — je me suis dit : Je la forcerai du moins à m'estimer; je lui prouverai que je n'étais pas si indigne d'elle qu'elle le croit peut-être.

Halina porta son mouchoir à ses yeux attendris, et Alexandre se hâta d'essuyer une larme qui bordait sa paupière.

— En sortant de chez vous, poursuivit-il, je courus chez le roi, et courir est bien le mot propre, car j'allais si vite que tous ceux qui me regardaient me prenaient sans doute pour un fou ou pour un homme saisi de froid cherchant à se réchauffer par une course rapide; mais dans le vrai, c'est que je craignais, comme je vous l'ai dit, mes réflexions. J'arrivai donc en nage au château : je fus introduit chez le roi, qui s'at-

tendait bien certainement à voir arriver un homme transporté de joie, qui venait le remercier de ses généreuses intentions... Je lui témoignai en effet ma reconnaissance dans les termes convenables; car vous savez que je possède assez bien le langage de la cour, et que je sais parler raisonnablement quand cela est nécessaire. Mais quel fut l'étonnement de Charles, lorsqu'il m'entendit refuser positivement ses offres brillantes, le trône qui m'était promis, et déclarer enfin que rien au monde ne pourrait m'engager à profiter du malheur de mes frères.

Ici Halina tendit la main au jeune prince, et la plus douce expression de sensibilité et de satisfaction se peignit dans son regard et sur son aimable visage.

—Je savais, poursuivit Alexandre, que vous m'approuveriez. Mais savez-vous ce que fit le roi? Ce que vous auriez dû faire, mon amie d'enfance: il m'embrassa. Pendant que je parlais, je voyais par degrés sa longue figure suédoise s'animer, son regard s'adoucir; et, allongeant les bras, il

me serra si vigoureusement contre sa poitrine, que je crois sentir encore sur mes côtes ses gros gants de peau de buffle. — Vous êtes un estimable jeune homme, me dit-il, le digne fils d'un grand homme! — Je passerai sous silence les autres éloges qu'il me prodigua libéralement; quelque chose me disait intérieurement que je ne les méritais pas tout-à-fait. Vous savez bien pourquoi, Halina, ajouta Sobieski en lui jetant un regard expressif. Le roi voulut cependant me faire quelques représentations. Je les réfutai toutes victorieusement. Il m'assura de son côté que la couronne de Pologne n'appartiendrait qu'à un Polonais, et savez-vous, mes amis, en faveur de quel personnage, à défaut de mon pauvre frère Jacques, je lui ai conseillé d'exercer son influence en Pologne?

— Je le devine, dit en souriant Halina: au palatin de Posen, à Stanislas Leszczynski.

— Et que vous a répondu sa majesté? demanda Théodoric avec empressement.

— Il a approuvé mon idée et m'a dit qu'il

sonderait à ce sujet l'ambassadeur. Mais revenons à ce qui nous intéresse particulièrement. En sortant de chez le roi, tout plein encore de mon enthousiasme héroïque et ne voulant pas faire les choses à demi, je courus chez cet heureux mortel, dit Alexandre en montrant Théodoric, qui ne se doutait pas de son bonheur. Je trouvai sa porte fermée à double tour, et, pour la faire ouvrir, je fus obligé de crier : Ouvrez donc, j'apporte de bonnes nouvelles. La porte s'étant ouverte, j'aperçus enfin Théodoric, mais avec la figure d'un homme qui a passé trois jours sous terre, et vous pouvez voir que, même en cet instant, il n'a pas encore très-bonne mine, ce qui lui donne, au reste, l'air intéressant d'un héros de roman. Il vint au-devant de moi en me disant d'un air grave : — Que désirez-vous, prince? — Ce que je désire, m'écriai-je, c'est que vous conveniez avec moi que vous êtes l'homme le plus heureux du monde. — Si c'est une gageure, me répondit-il avec un sourire mélancolique, elle sera difficile à gagner. — Eh bien! sachez

qu'Halina vous aime, qu'elle renonce pour vous à un homme qu'elle devrait vous préférer et au trône de sa patrie...

— Vous l'ai-je dit? interrompit Halina avec vivacité.

— Non, sans doute ; mais convenez qu'il ne fallait pas un bien grand effort d'esprit pour le deviner. — A ces mots, poursuivit Sobieski, je vis ce guerrier intrépide qui avait tant de fois affronté les périls et la mort sur le champ de bataille, je le vis prêt à s'évanouir : je fus obligé de le soutenir ; il ne pouvait supporter l'excès de son bonheur ; il se refusait à y croire. Il m'obligea à lui répéter un millier de fois ce que je venais de lui dire, et vous conviendrez, Halina, qu'il n'était pas fort agréable pour moi de rendre compte mot pour mot à mon rival du congé formel que vous m'aviez donné. Et lui, cet esprit entêté et peu pénétrant, ne faisait que me répéter : Vous m'abusez, prince ; la comtesse Oginska est convenue avec vous que son cœur n'était plus libre, mais elle ne vous a point donné à entendre

qu'elle daignât s'intéresser à moi, approuver ma tendresse timide et respectueuse, ce culte passionné que je lui ai voué dans mon cœur, sans oser jamais le lui faire connaître. Il me raconta à son tour l'entretien qu'il avait eu avec le roi, entretien qui l'avait déterminé, par un sentiment de délicatesse très-louable, à s'exiler de votre présence. Enfin, je l'entraînai à vos pieds, mais je n'eus pas besoin pour l'y contraindre d'employer beaucoup de violence.

Théodoric se jeta une seconde fois au cou de son ami.

— Comme je suis en ce moment tout générosité, reprit Alexandre, je vais vous raconter un trait qui vous fera plaisir, belle Halina, parce qu'il fait le plus grand honneur à votre heureux chevalier. Vous vous souvenez, Halina, de votre dureté pour moi, lors de cet enlèvement malencontreux à Salanty : j'en étais si irrité que je voulus m'en venger à tout prix sur mon trop fortuné rival. J'espérais même, en l'obligeant à se battre avec moi, de lui faire perdre vos bonnes

grâces, puisqu'en me blessant il devait nécessairement rompre le vœu que vous lui aviez imposé. Eh bien, vous ne devinerez jamais la manière dont il me donna le change. — Oui, Théodoric, vous avez beau me faire des signes et baisser les yeux comme une nouvelle mariée, je dirai tout. — Il consentit à prendre son épée, mais il ne voulut s'en servir que pour parer les coups que je lui portais, s'exposant plutôt au danger de perdre la vie — car je me battais en furieux —, que de manquer à sa parole.

— Généreux ami, dit le jeune comte attendri, ajoutez donc que votre colère, bientôt désarmée, fit place sur-le-champ aux sentiments de cette amitié héroïque dont vous venez de nous donner les plus touchantes preuves.

Tandis que les deux amis s'embrassaient avec la plus vive tendresse, Halina les considérait avec dex yeux remplis des plus douces larmes qu'elle eût jamais versées.

— Craignant de ne pouvoir maîtriser l'émotion qui le gagnait, Alexandre s'échappa de l'ap-

partement, laissant les deux jeunes gens libres de se communiquer leurs sentiments en présence d'un discret témoin, madame Gorska, qui, en voyant Halina sourire au jeune Suédois, se disait à elle-même : C'est fort étonnant, elle sourit à présent; elle fondait en larmes tout à l'heure. Il me serait aussi difficile de dire pourquoi elle pleurait que de deviner ce qui la réjouit en ce moment.

FIN DU TOME PREMIER.

